BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XIII
A
9
NAPOLI

CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE.

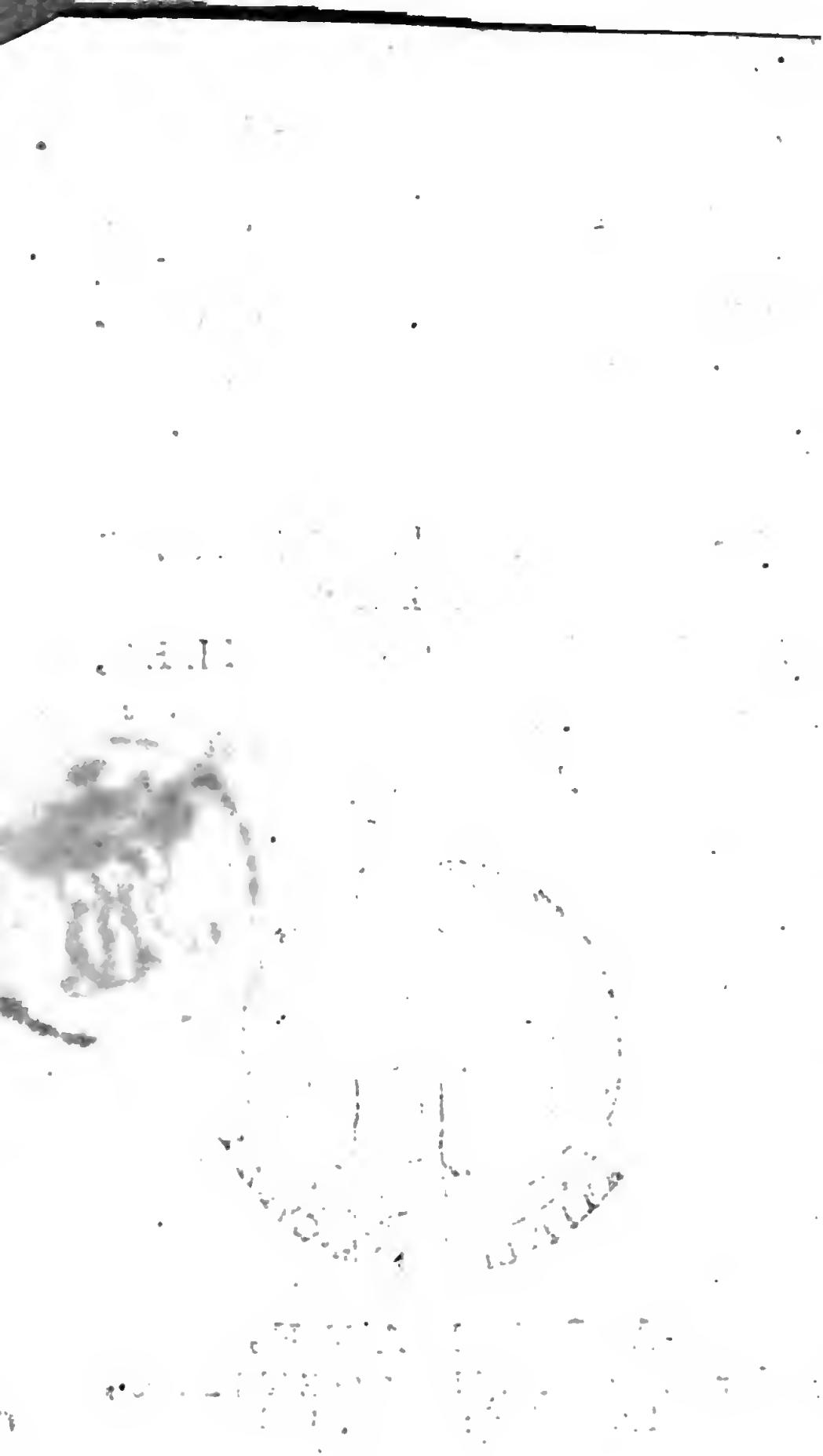
TOME TROISIE'ME
DE LA PREMIE'RE PARTIE.

Contenant des

REFLEXIONS MORALES SUR LES EPITRES ET EVANGILES,

Depuis le Samedi de la troiſiéme ſemaine de Carême juſqu'au Dimanche de l'octave de Pâques.

A LA HAYE,
Chez ADRIAN MOETJENS,
Marchand Libraire M. DCC.



CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE.

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI DE LA III. SEMAINE DE CAREME.

Perrexit JESUS in montem Oliveti... Adducunt autem Scribæ & Phariſæi mulierem in adulterio deprehenſam, &c. *Joan.* 8. 1. 11.

Les Docteurs de la Loi & les Phariſiens amenérent à JESUS *une femme qui avoit été priſe en adultére.*

CEt Evangile repreſente une action digne de la charité & de la douceur de JESUS-CHRIST envers une femme adultére, accompagnée d'une prudence admirable ; par laquelle il confondit les Phariſiens qui la lui avoient preſentée. Il n'étoit pas

convenable que JESUS-CHRIST, qui n'étoit point venu, comme il le disoit lui-même, *pour condamner le monde, mais pour le sauver*, livrât par son jugement cette femme à la mort. Il ne vouloit pas aussi donner lieu aux Pharisiens de publier qu'il abolissoit la loi de Moïse, quoi qu'il eût le pouvoir d'en dispenser, étant le maître de cette loi. Il usa donc d'un tempérament, qui fut de ne rien dire précisément sur la question que les Pharisiens lui faisoient, s'il falloit lapider cette femme, comme la loi l'ordonnoit. Il fit semblant d'avoir l'esprit occupé à écrire sur la terre, & ne leur répondit rien. Quand des gens nous interrogent avec mauvaise intention & sans pouvoir, il est permis, non de les tromper par des équivoques, mais d'éluder leur demande en ne leur répondant point: & c'est l'exemple que JESUS-CHRIST nous a donné en cette occasion.

Jean 3. 17.

II.

Les Pharisiens insistant, les mit en desordre par une réponse pleine de sagesse, qui ne leur donnoit point lieu de l'accuser de violer la loi, qui étoit ce qu'ils prétendoient, & qui ne leur donnoit point aussi occasion de lapider cette femme; à quoi ils étoient portez par le desir de se signaler par un faux zéle pour la loi. *Que celui*, dit-il, *d'entre vous qui est sans péché, lui jette la pre-*

8. 7.

premiére pierre. Les Phariſiens donc ne ſachant que conclure de cette réponſe, *s'en allérent les uns aprés les autres*, & JESUS-CHRIST, *qui demeura ſeul avec cette femme*, lui ayant demandé s'ils l'avoient condamnée, comme elle lui eut répondu que non, il lui dit, qu'il ne la condamnoit pas auſſi; qu'elle s'en allât, & qu'elle ne péchât plus. C'eſt le divin artifice par lequel il lui ſauva la vie ſans donner priſe à la malice de ſes ennemis. Et il ne faut pas douter que ſi nous avions le cœur pur & dégagé de toute paſſion, l'eſprit de Dieu ne nous fournit ſouvent auſſi des tempéramens & des voyes pour conſerver la verité, la juſtice & toutes les vertus, ſans choquer les hommes. C'eſt pour l'ordinaire la précipitation des paſſions qui ſe mêlent dans nos actions, qui fait que pour conſerver une vertu, nous en choquons une autre, & que l'on manque ou à la vérité, ou à la charité. v. 9. v. 10. & 11.

III.

Cette parole de J. C. *Que celui d'entre vous qui eſt ſans peché, lui jette la premiére pierre*, doit être bien entenduë. Elle ne ſignifie pas que celui qui eſt pécheur, perde abſolument le droit de punir les pécheurs. Un Juge, un pére, un Roi, un maître, peuvent punir ceux qui leur ſont ſoumis, quoiqu'ils ſe reconnoiſſent eux-mêmes pécheurs. Mais elle ſignifie qu'ils ne le doi-

vent pas faire d'une certaine maniére. On peut faire injuſtement des actions de juſtice. On peut ſe porter à punir par de mauvais motifs ceux qui méritent d'être punis. Quand des gens qui ſe ſentent coupables de grands péchez, ſont obligez d'en punir d'autres qui ne ſont pas plus coupables qu'eux, ils ſont obligez de le faire avec regret, avec une confuſion intérieure, & ils font trés-mal de s'y porter avec joye, & pour ſe ſignaler eux-mêmes par une action de zéle. J. C. voyoit que c'étoit en cette derniére maniére que les Phariſiens ſe portoient à lapider cette femme. Il euſſent été bien aiſes d'acquerir par ſon ſupplice la réputation de zélez, & étant plus coupables qu'elle, ils vouloient paroître à ſes dépens religieux obſervateurs de la loi. Pour empêcher donc cette mauvaiſe maniére de faire cette action de juſtice, J. C. leur dit: *Que celui d'entre vous qui eſt ſans péché, lui jette la premiére pierre.* Ce qui les faiſant ſouvenir de leurs péchez, étoit propre à réprimer ce mauvais deſir de ſe ſignaler par la mort de cette femme. Il n'empêcha pas proprement l'éxécution de la loi de Moïſe: mais en condamnant la mauvaiſe maniére de l'éxécuter, il fit que ceux qui n'avoient envie de faire mourir cette femme que par un mauvais motif, s'en déſiſtérent, parce qu'ils ne pouvoient réüſſir dans leur mauvaiſe intention.

IV.

IV.

La conviction où chacun doit être de la corruption de ſon cœur, ne lui interdit pas abſolument la punition des coupables, lors qu'il y eſt contraint par les loix divines ou humaines: mais elle retranche le faux zéle qui porte à cette punition, en ſe preferant à eux, & en ſe regardant comme innocent en comparaiſon d'eux.

Ce zéle eſt faux par pluſieurs raiſons. Il eſt faux que les crimes des autres doivent être à qui que ce ſoit un ſujet de ſe préferer à eux; parce qu'on ne ſait ſi l'on n'eſt point plus coupable qu'eux. Car encore qu'on puiſſe être aſſuré de n'avoir point commis certains crimes viſibles, perſonne ne ſait ſi ſes péchez intérieurs ne le rendent point plus criminel devant Dieu que ceux qui ſont coupables de ces crimes extérieurs; un ſeul péché ſpirituel de haine, d'envie, d'orgueil, d'averſion pour la vérité, d'ingratitude envers Dieu, pouvant quelquefois ſurpaſſer en énormité une multitude de péchez corporels. Les diables qui ſont les plus coupables de tous les pécheurs; ne le ſont point par des péchez corporels, mais par des péchez conformes à leur nature & purement ſpirituels.

V.

Ce zéle eſt faux s'il nous porte à la puni-

tion des méchans, avec cette penſée que c'eſt par nôtre propre vertu & par nôtre ſeule volonté que nous ſommes exemts des crimes que l'on punit en eux. C'étoit là proprement la diſpoſition des Phariſiens qui ſe croyoient vertueux par eux-mêmes. Et c'eſt cette préference orgueilleuſe que l'Apôtre a voulu retrancher par ces paroles :

1. Cor. 7. *Qui eſt-ce qui vous diſtingue des autres ; Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu ? Que ſi vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme ſi vous de ne l'aviez point reçu ;* Vous avez reçu l'éxemption des vices, ſi vous en êtes véritablement éxemt ; Ne vous en glorifiez donc point, en vous préférant à ceux qui ne l'ont point reçûë de Dieu. Car ſi vous ne l'aviez pas reçûë, vous y ſeriez tombé comme eux ; *n'y ayant aucun péché*, dit S. Auguſtin, *qui ſoit commis par les hommes, que tout autre homme ne pût commettre auſſi-bien qu'eux, s'il étoit abandonné par celui qui eſt le recteur & le créateur des hommes :* Nullum *eſt peccatum quod facit homo, quod non poſſit facere alter homo, ſi non adjuvet rector à quo factus eſt homo.* C'eſt ce qui oblige les vierges les plus pures de ne parler jamais des femmes les plus abandonnées avec cette fierté ſuperbe & ce zéle amer, qui témoignoit qu'elles ſe croiroient incapables des mêmes deſordres : ce qui oblige auſſi les plus modérez de n'inſulter pas aux plus emportez, & les plus juſ-

Aug. hom. 23.

juſtes de ne pas s'élever au deſſus des plus injuſtes. Car s'il y a quelque différence dans les actions des uns & des autres, elle ne procéde pas de leur fond, mais des dons gratuits qu'il a plu à Dieu de mettre en ceux qui les ont, & qu'il n'a pas accordez aux autres.

V I.

Ce zéle enfin eſt faux s'il porte à la punition du pécheur par un mouvement de haine. Il n'eſt pas encore tems de haïr le pécheur pendant qu'il eſt en cette vie; parce qu'il eſt encore poſſible qu'il s'y corrige: & la charité ne ſauroit ſe porter d'elle-même à leur ôter ce tems. Le tems de cette vie n'étant pas deſtiné de ſoi-même à la punition des crimes, on doit être fâché d'être obligé de les punir du dernier ſupplice. La charité ne porte d'elle-même à éxercer contre les pécheurs que les peines médecinales qui tendent à les corriger de leurs vices, & ce doit être contre ſon deſir qu'elle leur abrége le tems de ſe corriger. C'eſt pourquoi les Evêques & les Prêtres ſe ſont toûjours rendu les interceſſeurs des coupables, & ne ſolicitent jamais des punitions capitales. Que ſi la néceſſité de retenir les méchans par la crainte des derniers ſupplices oblige quelquefois les Magiſtrats à en venir là, ſi ces Magiſtrats ſont animez de l'eſprit du Chriſtianiſme, ils s'y doivent porter avec douleur & contre leur inclination,

& non avec certaine ardeur qui paroiſſoit dans ces Phariſiens. J. C. avoit donc droit d'éluder cette mauvaiſe maniére de pourſuivre la punition de cette femme, quoi qu'elle fut juſte en ſoi : car on peut faire trés-injuſtement & trés-mal les choſes les plus légitimes & les plus juſtes.

VII.

Cette réponſe de J. C. nous peut être de grand uſage en une infinité de rencontres, pour réprimer nôtre aigreur & les ſaillies impetueuſes de nos humeurs. On eſt frappé des défauts du prochain. On s'en aigrit, & l'on ſeroit porté à les pouſſer avec force. Mais le remède de ce zéle amer eſt de faire réflexion ſur ſes propres défauts, & de ſe dire à ſoi-même : *Que celui d'entre vous qui eſt ſans péché, lui jette la premiére pierre.* Nous ſommes choquez qu'on juge témérairement de nous. Plaignons-nous-en fortement, pourvû que nous n'ayons jamais jugé témérairement de perſonne. Mais ſi nous nous ſentons coupables de cent jugemens précipitez, n'eſt-ce pas une injuſtice viſible d'être ſi ſenſible à ceux que l'on fait de nous? Il en eſt de même de tous les autres défauts ; tous ceux dont nous nous ſentons coupables nous ôtent le droit de nous plaindre qu'on nous les reproche, & encore plus d'inſulter à ceux des autres, & nous doivent faire entrer dans un eſprit de dou-

douceur, de patience & de condescendance à l'égard de ceux qui en ont de semblables. Et quoi que cela ne nous empêche pas de tâcher de les guérir, quand nous le pouvons, cela doit empêcher au moins tout le mépris & toute l'aversion que nous en pourrions concevoir contr'eux.

VIII.

On ne considére ordinairement la charité de J. C. dans cette rencontre qu'à l'égard de cette femme adultére à qui il sauva la vie. Mais celle qu'il pratiqua envers les Pharisiens ne fut pas moindre. Il les éclaira par le peu de paroles qu'il leur dit, qui les instruisirent si utilement, & qui desarmérent leur passion: & il les arrêta par son silence, qui ne leur donnant aucun prétexte d'éxercer leur faux zéle contre cette femme, les obligea de *s'en aller l'un aprés l'autre*, sans avoir pris la resolution de la lapider. Tout est sage, tout est charitable en J. C. son silence aussi-bien que ses paroles. Il parloit pour éclairer les hommes: pour jetter dans leur cœur les semences de la verité; pour arrêter leurs passions; pour les empêcher de faire ce qui auroit troublé ses desseins, & qui n'étoit pas dans l'ordre de sa providence. Il se taisoit pour ne les pas aigrir; pour ne les pas scandaliser par des véritez disproportionnées à leur foiblesse: pour ne leur donner pas lieu de se porter à

des violences. Ainſi ſon ſilence étoit l'effet de ſa ſageſſe & de ſa charité auſſi-bien que ſes paroles. C'étoit un ſilence de raiſon & de volonté, dans lequel il avoit ſes vuës & ſes deſſeins, & des vuës & des deſſeins de miſéricorde & de bonté. L'eſprit de charité dont il étoit animé, régloit en lui toutes choſes, & les rapportoit à des fins dignes de lui.

IX.

Les hommes font quelque choſe de ſemblable, quand ils ſont pouſſez par quelque paſſion forte & agiſſante. Elle rapporte de même à ſes fins & leur ſilence & leurs paroles. C'eſt une choſe admirable combien la cupidité fournit de vuës & de deſſeins cachez à un habile courtiſan, pour ſupprimer certaines paroles qui peuvent nuire à ſes intérêts, & pour en dire d'autres qui y peuvent être utiles. Il ne parle point & il ne ſe tait point au hazard. Il tend toûjours à ſes fins dans l'un & dans l'autre. Il eſt miſérable, parce qu'il ſe propoſe une mauvaiſe fin : mais il eſt raiſonnable, parce qu'il agit conformément à la fin qu'il ſe propoſe. Un des grands défauts des hommes, c'eſt que n'étant point animez d'une charité vive & éclairée qui ſe répande dans leurs actions & dans la conduite de leur vie, ils perdent d'ordinaire & leur paroles & leur ſilence ; ils pourroient recueillir & en ſe taiſant & en parlant, une moiſſon abondante de bonnes

œuvres, ſi c'étoit la charité qui les fit parler & qui les fit taire. Ils pratiqueroient le ſupport du prochain en ſe taiſant, en évitant de le choquer, ou de lui dire des véritez dont il n'eſt pas encore capable. Ils calmeroient ſes paſſions, & leur ôteroient l'ardeur qui engage aux actions déréglées. Ils le ſerviroient de même par leurs paroles, & ils en feroient des médicamens utiles pour adoucir ou pour guérir les maux de ſon ame. Mais on perd tout cela, parce que la charité n'eſt point le principe de nôtre conduite. Adreſſons-nous donc à J. C. parlant & ſe taiſant par charité. Adorons en lui ſon ſilence & ſes paroles; & demandons-lui le bon uſage de l'un & de l'autre.

SUR

SUR L'EPITRE DU IV. DIMANCHE DE CAREME.

Scriptum est, quoniam Abraham duos filios habuit, unum de ancilla, & unum de libera. *Gal.* 4. 22. 31.

Il est écrit, qu'Abraham a eu deux fils; l'un de la servante, & l'autre de la femme libre.

I.

L'Apôtre par l'explication allegorique de la naissance de deux enfans d'Abraham, l'un qu'il eut d'Agar, l'autre de Sara, nous instruit de la nature des deux Testamens, l'ancien & le nouveau. Il dit que l'ancien figuré par Agar, n'enfantoit que des esclaves; & que l'autre, qui est le nouveau figuré par Sara, engendre des enfans libres. Il nous découvre par là que la Synagogue avec l'apareil de toutes ses cérémonies, n'étoit qu'un peuple d'esclaves destinez simplement à figurer la véritable Eglise & le véritable peuple de Dieu, qui la devoit suivre: & dont elle enfermoit déja quelques membres qui appartenoient à la

la véritable Egliſe. Mais il faut remarquer ſur cela, que quoi que le corps de la Synagogue ne fut compoſé que de Juifs charnels, animez de l'eſprit de ſervitude, & qui ne participoient point à la véritable liberté des enfans de Dieu: néanmoins cette ſervitude ne venoit point proprement de Dieu, mais de la corruption de l'homme. Dieu eſt la cauſe de la liberté de ſes enfans: mais il n'eſt pas la cauſe de l'aſſerviſſement de ceux qui vivent dans l'eſprit d'eſclaves, C'eſt l'amour qu'ils ont pour les choſes du monde, & le défaut d'amour pour Dieu, qui les rend eſclaves. Or Dieu n'eſt cauſe ni de l'un ni de l'autre. Il a au contraire comblé les Juifs d'une infinité de graces & de bienfaits qui les devoient porter à l'aimer. Que s'il n'a pas amoli la dureté de leur cœur par des graces plus fortes, il n'eſt pas cauſe néanmoins de cette dureté. Il ne leur devoit point ces graces. Elles n'étoient point des apanages de leur nature, & c'eſt leur faute de n'avoir pas bien uſé de celles qu'il leur a données.

II.

Il ſemble qu'il n'y ait rien de plus conſolant pour les Chrêtiens que ce que ſaint Paul enſeigne dans ce que l'Egliſe nous propoſe de cette Epître. Il reconnoît les Chrêtiens pour les vrais enfans de Dieu, ſa vraye Egliſe, ſes vrais héritiers; & il exclut les

Juifs

Juifs de tous ces titres. Mais il eſt bien à craindre qu'il y ait preſentement peu de Chrêtiens qui puiſſent prétendre à ces avantages. Car ſaint Paul ſuppoſe que les Chrêtiens dont il parle, ſoient attachez à Dieu par amour; que l'eſprit d'adoption les faſſe recourir à Dieu avec une tendreſſe d'enfans. Mais, helas! combien y a-t-il peu de perſonnes maintenant en qui ces marques paroiſſent. Cet eſprit de liberté oppoſé à l'eſprit de ſervitude conſiſte à aimer Dieu avec un eſprit d'enfans, & une confiance d'enfans, à le regarder comme ſon ſouverain bien, à le préférer à toutes choſes, & à lui conſacrer ſa vie & ſes actions avec une charité toute libre, & non avec une contrainte ſervile. Or comment peut-on prétendre que l'on eſt dans cette diſpoſition, lors qu'étant dans les chaînes des paſſions & des vices, on ne ſonge point à les rompre, qu'on ne s'y trouve point mal, & qu'on ne ſouhaite pas même d'en être libre? Comment accorder cet amour avec cet eſprit tout occupé de la vie préſente, tout rempli de prétentions humaines, & ſi peu touché des maux de l'ame? Comment l'accorder avec cette froideur, cette négligence, cette inapplication à ce qui regarde Dieu? Comment l'accorder avec ce partage ſi inégal de ſon tems & de ſes occupations, par lequel nous donnons preſque tout au monde, & preſque rien à Dieu? Faut-il s'appli-

quer

quer un quart d'heure à Dieu, voila les gens dans l'ennui. Faut-il s'appliquer aux créatures qui leur plaiſent, les voila dans la joye. Il eſt ſouvent aſſez difficile de trouver des marques de l'amour de Dieu dans la vie même des perſonnes qui font profeſſion de piété. La coûtume, l'habitude, la crainte, l'amour propre, peuvent être le principe de la plûpart de leurs actions. Mais je ne ſai comment on pourroit s'imaginer que ceux qui vivent comme l'on vit dans le monde, c'eſt à dire, dans les paſſions ordinaires qui occupent les gens du monde, ſoient des gens délivrez par J. C. de la ſervitude des paſſions. Rien ne donne cette idée. Tout y eſt contraire, quand on regarde les choſes de prés. De ſorte qu'il faudroit ſuppoſer que l'amour de Dieu eſt une certaine paſſion inſenſible qui demeure ſtérile & ſans action dans le fond du cœur, qui eſt une idée toute oppoſée à celle que l'Ecriture & les Peres nous en donnent. Ainſi cette préférence que ſaint Paul donne à l'état des Chrêtiens ſur celui des Juifs, bien loin d'être un ſujet de confiance au commun du monde, eſt au contraire un étrange ſujet de terreur, parce que n'ayant pas lieu de reconnoître en eux les marques de cet amour, ſans lequel on n'eſt point enfant de Dieu, ils ne ſe peuvent mettre tout au plus qu'au rang des eſclaves & des Juifs, qui ne ſont point délivrez de ſervitude.

III.

III.

Ne regardons donc plus cette ſéparation que fait l'Apôtre, des Juifs & des Chrêtiens, des eſclaves & des libres, comme une choſe qui ne nous regarde point. Ces Juifs comprennent la plûpart des Chrêtiens. Ils ont quitté le nom de Juifs ſans en avoir quitté l'eſprit. Ils rempliſſent nos Egliſes, & ils y occupent ſouvent les plus éminentes places. Ils ſont eſclaves, mais ils ne ſont pas reconnus pour tels. Et ils ne ſe reconnoiſſent pas pour tels. Ils ſont prêts de ſoûtenir, comme les Juifs, qu'*ils n'ont jamais été eſclaves de perſonne* : NEMINI *ſervivimus unquam*. Le commun des Chrêtiens ne ſait même en quoi conſiſte cet eſclavage. Cependant rien n'eſt plus important que d'en être bien inſtruit. Il faut éviter d'être eſclave, & tâcher d'être libre. Mais comment le peut-on faire, ſi l'on ne ſait en quoi conſiſte ni l'une ni l'autre de ces qualitez ?

Joan. 8. 4.

IV.

Pour concevoir plus nettement l'eſclavage dont parle l'Apôtre, il eſt bon de remarquer qu'on en peut diſtinguer trois différentes eſpéces, dont il n'y a que la derniére qui ſoit marquée par l'Apôtre. La premiére convient à tous les hommes, la ſeconde à tous les méchans, la troiſiéme à un certain genre de mauvais Chrêtiens. L'eſclavage

vage commun à tous les hommes eſt celui qui leur convient en qualité de pécheurs. Il y a un certain genre de ſervitude inſéparablement attaché au péché qui ne ſe détruit pas même par la liberté que. JESUS-CHRIST accorde à ceux à qui par une nouvelle naiſſance il donne le pouvoir d'être enfans de Dieu. *Dedit eis poteſtatem filios Dei fieri.* Un criminel enfermé dans une priſon, condamné à un travail pénible juſqu'à la mort, eſt un eſclave, ſelon les loix humaines, qui l'appellent *ſervum pœnæ*, & qui ne le comptent plus entre les perſonnes libres. C'eſt la condition de tous les hommes. Ils ſont enfermez dans le monde comme dans une priſon dont ils ne ſortent que par la mort; & tout le tems qu'ils y demeurent, ils y ſont aſſervis à mille travaux, à mille fatigues, à mille néceſſitez incommodes. Ils ſont entraînez vers la mort, comme des gens qu'on méne au ſupplice par un torrent rapide, auquel ils ne ſauroient réſiſter. Ils ſont aſſujettis à la corruption de leurs corps. Ils ne diſpoſent pas même de leur ame; & fort ſouvent leur eſprit eſt occupé malgré eux de mille penſées fâcheuſes, & leur volonté déchirée de mille deſirs qu'elle ne ſauroit empêcher. On ne peut nier que cet état ne ſoit une ſervitude générale & inévitable à tous les hommes. Elle renferme les Rois auſſi bien que les moindres de leurs ſujets; & tout l'avantage qu'ils peuvent prétendre, *Jean* 1. 12.

tendre, n'eſt pas d'être libres, puis qu'ils ſont auſſi bien que les autres des priſonniers que l'on entraîne à la mort, & qu'ils ſont ſujets aux mêmes miſéres de corps & d'eſprit: mais c'eſt que comme dans les priſons il y en a quelquefois qui commandent aux autres, Dieu les a choiſis dans le nombre de ſes eſclaves pour leur donner quelque autorité ſur d'autres eſclaves, qui ne leur produit que de nouvelles peines & de nouvelles ſervitudes. S'il y en a quelques-uns qu'on puiſſe appeller libres dans cette ſervitude générale, ce ſont ceux qui reconnoiſſant la juſtice de cet état s'y ſoumettent avec patience & avec amour, & méritent par là pour l'autre vie d'être délivrez de toutes les miſéres de celle-ci. Et comme il n'y a que les vrais Chrêtiens qui ſoient dans cette diſpoſition, il eſt certain que dés cette vie, ils ſont les plus éxemts de cet eſclavage général, qui eſt la peine du péché des hommes.

V.

L'eſclavage qui convient à tous les méchans, conſiſte en ce qu'ils ſont tous en la poſſeſſion du démon, qui les domine d'úne maniére ſi abſoluë, que ſaint auguſtin les appelle les animaux du diable, *animalia diaboli*: Il les remuë, & il les conduit où il veut. Il agit ſur leurs eſprits & ſur leurs corps par des impreſſions tout autrement for-

fortes & éficaces que celles par leſquelles il afflige les juſtes qui ne lui ſont point aſſujettis. L'Ecriture nous marque cet eſclavage, lors qu'elle dit du démon, qu'*il éxerce ſon pouvoir ſur les incrédules ; Qui operatur in filios diffidentiæ.* Et c'eſt une ſuite d'une juſtice ſecrette de Dieu, qui aſſujettit les natures inférieures comme celle des hommes à celles des purs Eſprits lors qu'elles ſe ſont laiſſé ſurmonter par eux, & qu'elles les ont imitez dans leur déſobéïſſance. Le démon ne mérite pas de commander à l'homme ? mais l'homme s'étant aſſujetti au démon, mérite de demeurer dans l'aſſujettiſſement, où il s'eſt réduit : *Ils mangeront*, dit l'Ecriture, *des fruits de leur voye, & ils ſeront raſſaſiez de leurs conſeils.* COMEDENT *igitur fructus viæ ſuæ, ſuiſque conſiliis ſaturabuntur.* Ils ont choiſi le démon pour Roi, ils l'auront pour Roi éternellement.

Eph. 2. 2.

Prov. 1. 31.

V I.

Le démon éxercera cette domination dans l'autre vie d'une maniére effroyable : car ſe montrant alors à découvert aux ames malheureuſes qu'il aura trompées & réduites ſous ſa puiſſance, il leur fera éprouver toute ſa rage & toute ſa fureur : & il uſera de toute ſa force pour les combler de toutes ſortes de maux. Au lieu que la charité de Dieu ſatisfera pleinement tous les juſtes deſirs

ſirs de ſes élus, le démon mettra ſa joye à affliger les réprouvez dans tous leurs deſirs. Comme Dieu enyvrera les Bienheureux *d'un torrent de delices* ſaintes, le démon enyvrera les réprouvez d'un torrent de toutes ſortes de maux. Enfin, comme le Royaume des cieux ſera l'empire éternel de la charité de Dieu envers les élus, & des élus envers Dieu; le Royaume de la mort & des ténébres ſera l'empire éternel de la haine & de la rage du démon envers les hommes, & des hommes envers le démon; enſorte qu'il demeurera toûjours un vrai empire, le démon ayant toûjours le pouvoir & la volonté de tourmenter les hommes; & les hommes n'ayant aucune force pour lui réſiſter, mais ſeulement celle de le haïr démeſurément.

VII.

Mais cet empire du démon s'éxerce en cette vie ſur les méchans d'une maniére bien différente, & il y eſt borné & retenu par diverſes cauſes.

Prémiérement par l'ordre de Dieu, qui ne permet pas au démon d'employer ſa force contre ſes eſclaves ſelon toute ſon étenduë, parce qu'elle renverſeroit tout l'état de cette vie, & troubleroit les deſſeins que Dieu a ſur les réprouvez.

Secondement, par la malice & l'artifice même du diable, qui a bien plus pour but

en cette vie de rendre les hommes criminels, que de les accabler de miſéres & de maux. Il eſpére bien ſe dédommager en l'autre vie de tous les ménagemens dont il uſe en celle-ci. Mais comme il ſait qu'il n'a de force & d'empire ſur eux qu'à proportion qu'ils ſont coupables, il tâche de les rendre plus coupables, afin de les pouvoir dominer & tourmenter plus cruellement & plus à ſon aiſe. Il prend donc pour l'ordinaire dans cette vie le parti d'exciter & de ſeconder leurs paſſions. Il tâche de leur procurer des richeſſes & des plaiſirs, & de les faire réüſſir dans leurs injuſtes deſſeins. Il s'applique particuliérement à empêcher qu'ils ne lui échapent, & à éloigner d'eux tout ce qui les pourroit réveiller de leur aſſoupiſſement. Il employe toutes ſortes d'adreſſes & d'artifices pour les tenir dans ſes liens. Il les environne de gens qui les louënt & qui les autoriſent dans leurs déréglemens, qui leur en ôtent le ſcrupule, en leur propoſant une infinité de mauvais éxemples qui les y confirment. Il les amuſe & les entretient d'eſpérances trompeuſes. Il les accable d'emplois, d'occupations, de deſſeins, de divertiſſemens, qui les empêchent de penſer à eux. Et comme, ſelon les diverſes perſonnes & dans les diverſes circonſtances il a beſoin de divers moyens, il ſe ſert auſſi quelquefois des calamitez & des maux de la vie pour les accabler

bler de triſteſſe, les réduire au deſeſpoir & les empêcher par la multitude de leurs maux d'avoir le tems de ſonger à ſe convertir. Enfin tout lui eſt bon pour ſe conſerver l'empire de ceux qu'il tient en ſa poſſeſſion, ſe réſervant en l'autre vie de leur faire ſentir la dureté de ſon joug.

VIII.

Il n'y a rien de ſi réel & de ſi commun que cet eſclavage, puis qu'il comprend tous les méchans, ni rien de plus terrible, puis qu'il eſt trés-facile d'y tomber, & trés-difficile d'en ſortir. Ce n'eſt pas néanmoins encore là celui qui eſt marqué par l'Apôtre dans l'Epître de ce jour. Il ne parle pas de tous les méchans, il parle de ceux qui appartiennent à la loi & à l'ancien Teſtament. Or tous les méchans n'y appartiennent pas. Tous ceux qui ſont profeſſion d'impiété & de libertinage; tous ceux qui ſont coupables de crimes groſſiers & viſibles; tous ceux qui violent ouvertement la loi de Dieu ne ſont point de ceux dont parle ſaint Paul. Ceux qui ſont donc marquez par l'Apôtre ſont des gens qui font profeſſion de vertu, qui paroiſſent obſervateurs de la loi, & qui ſont irrépréhenſibles devant les hommes. Il ne leur manque qu'une choſe eſſentielle. C'eſt d'être animez de l'eſprit de charité. Ils péchent dans le principe des actions, & non dans les actions mêmes qui en naiſſent. Ils

ont

Ils ont les paroles des enfans de Dieu, ils en ont les œuvres : mais il n'en ont pas le cœur, & ce cœur n'étant pas visible aux hommes, on ne voit rien en eux qui mérite d'être condamné. C'est un ver qui ronge la racine de leurs œuvres, & qui leur ôte le mérite & la vie. Ce sera, si l'on veut, une vanité secrette, une jalousie cachée, un intérêt secret. Ils substituent, à la vérité, une créature à Dieu, puis que c'est ce qui fait leur crime : mais ils le font si finement, qu'ils trompent & les autres & eux-mêmes. Il seroit permis d'aimer tout ce qu'ils aiment, de rechercher tout ce qu'ils recherchent comme des moyens pour aller à Dieu. Leur mal est qu'ils s'y attachent comme à leur fin, & qu'ils en font le principal objet de leur amour. Enfin ce sont des gens édifians en apparence, & qui passent non seulement pour Chrêtiens, mais pour les meilleurs d'entre les Chrêtiens. Cependant avec tout cela le seul defaut de cet amour intérieur qui raporte tout à Dieu, fait qu'ils ne sont, dans le fond, que des esclaves & des enfans de l'ancien Testament qui n'ont point de part à la loi nouvelle ; & enfin, *des enfans d'Agar*, dont il est dit qu'*ils n'ont qu'une prudence de la terre, & qu'ils ignorent la voye de la vraye sagesse.* FILII *Agar, qui exquirunt prudentiam quæ de terra est, viam autem sapientiæ nescierunt.* *Baruch.* 3. 23.

IX.

Que cette doctrine de l'Apôtre eſt terrible ! Et à qui ne donne-t-elle point ſujet d'apréhender qu'en mourant il ne ſe trouve du nombre de ces enfans d'Agar qui n'ont point de part à l'heritage du Ciel, qui
Rom. 8. 17. n'appartiennent qu'aux enfans de Dieu ? *Si nous ſommes enfans*, dit l'Apôtre, *nous ſommes héritiers* : SI FILII, *& hæredes*. Mais ſi nous ne ſommes pas enfans, nous ne ſommes donc pas héritiers. Or qui n'a ſujet de craindre de n'être pas du nombre des enfans de Dieu ! Ce n'eſt pas un mal que de le craindre ; puis que cette crainte nous peut aider à le devenir, ſi nous ne le ſommes pas encore, ou à nous conſerver dans cette heureuſe qualité, ſi nous le ſommes. Tirons donc avec ſoin les concluſions qui naiſſent de cette doctrine, & occupons-nous l'eſprit des reflexions qu'elles donnent lieu de faire.

Concluons de cette doctrine que ſans l'amour de Dieu ou parfait ou commencé, on ne peut être bien diſpoſé à recevoir la rémiſſion des péchez par le miniſtere des Prêtres, puis que les Sacremens de la loi nouvelle, comme la pénitence, demandent des diſpoſitions, qui appartiennent à la loi nouvelle, & qu'il n'y a que l'amour qui y appartienne.

Concluons-en qu'il eſt néceſſaire, pour agir chrêtiennement, d'agir par l'eſprit de cha-

charité, puis qu'il eſt néceſſaire d'agir en enfant de Dieu, & que toutes les actions qui n'ont point la charité pour principe, ne ſont que des actions d'eſclaves & non d'enfans.

Aprenons-en à ne mettre pas nôtre confiance dans les ſeules bonnes œuvres exterieures, parce qu'on peut demeurer encore eſclave, & être exclus du nombre des enfans de Dieu avec cette multitude de bonnes œuvres exterieures.

Aprenons-en à *operer nôtre ſalut avec crainte & tremblement* ; puis que tout ce qui nous rend vivans & enfans de Dieu conſiſtant dans cet amour intérieur, comme nous ne ſommes jamais entiérement aſſurez de cette diſpoſition du cœur, nous ne pouvons jamais avoir une entiére certitude que nous ſoyons effectivement vivans, & nous avons toûjours lieu de craindre qu'on ne puiſſe dire de nous avec vérité : *Vous avez la reputation d'être vivant : mais vous êtes mort.* NOMEN *habes quod vivas, & mortuus es.* *Philip.* 2. 12. *Apoc.* 3. 1.

Apprenons-en à ne nous élever jamais d'aucunes qualitez extérieures de corps & d'eſprit ; puis qu'aucune de ces qualitez ne nous donnant une entiére aſſurance que nous ne ſommes point eſclaves, ne nous peut donner aucune certitude que nous ne ſommes pas dans l'extrémité de la miſére & de la baſſeſſe.

Apprenons-en à ne nous élever au deſſus de perſonne. Car peut-être ceux à qui nous voudrions nous préférer ; ſont nos maîtres dans l'ordre que Dieu met inviſiblement entre les hommes, qui eſt le ſeul veritable.

Et enfin, apprenons à n'eſtimer heureux que ceux qui poſſedent la vraye liberté que donne la charité, & à faire ainſi de ce bien unique l'objet de nos deſirs & de nos priéres pendant toute nôtre vie.

SUR L'EVANGILE DU IV. DIMANCHE DE CAREME.

Abiit JESUS trans mare Galilææ, &c. *Joan.* 6. 1. 15.

JESUS *s'en alla au delà de la mer de Galilée, ... & JESUS levant les yeux, & voyant qu'une grande foule de peuple venoit à lui, il dit à Philippe : D'où pourrons-nous acheter assez de pain pour donner à manger à tout ce monde ?*

I.

SAINT AUGUSTIN remarque souvent, que quelque grand que fût le miracle par lequel JESUS-CHRIST nourrit cinq mille personnes de cinq pains d'orge & de deux poissons, il n'est point plus grand que ce que Dieu fait tous les jours pour la nourriture des hommes. Que Dieu multiplie tout d'un coup par lui-même cinq pains, & qu'il en produise une quantité capable de suffire à cette multitude, ou qu'il multiplie les grains par le moyen de la terre, & nourrisse cette même multitude par la voye ordinaire, la merveil-

le eſt aſſez égale. Cependant les hommes ſont ſurpris de l'un & le ſont ſi peu de l'autre, qu'ils n'y penſent pas ſeulement. Ils conçoivent que Dieu agit en l'un, & s'imaginent que ce ſont les cauſes ſecondes qui produiſent l'autre; & ils ne comprennent pas que les cauſes ſecondes n'ont ni mouvement ni force par elles-mêmes; qu'il faut que Dieu les remuë & les faſſe agir; qu'il les conduiſe & qu'il produiſe par elles l'éfet que ſa Providence ordonne.

Ce qu'il y a de pis en cela, c'eſt que les hommes meſurent auſſi leur gratitude ſelon ces jugemens ſi peu ſolides. Ils ſont fort touchez des ſecours miraculeux, & ils ne penſent pas ſeulement aux ſecours ordinaires. Mais il faut que la raiſon & la priére corrigent ces faux jugemens, & que nous convenions une bonne fois que nous n'avons pas moins d'obligation à Dieu de ce qu'il nous nourrit pas la voye ordinaire, que s'il faiſoit tous les jours un miracle pour cela, comme il en a fait pour quelques Saints. C'eſt toûjours la providence qui agit dans l'un & dans l'autre par la même bonté pour nous, & par la même force à produire ſes éfets.

II.

On peut dire même en un ſens qu'il y a plus de force, plus de puiſſance, plus de

de grandeur dans les effets ordinaires que dans les effets extraordinaires. Car les effets extraordinaires étant detachez de l'ordre des cauſes ſecondes, n'ont beſoin que d'une volonté unique de Dieu & d'un effet unique de ſa puiſſance. Le ciel & la terre ont été produits par une ſeule parole. Il voulut que le ciel & la terre fuſſent créez en un certain inſtant, & ils y furent créez, *Quia ipſe dixit, & facta ſunt; ipſe mandavit, & creata ſunt.* Mais quand il veut un certain effet dans le cours, & par le cours des cauſes ſecondes, comme cet effet particulier dépend, depuis la création du monde, qu'une infinité de cauſes parmi leſquelles il ſe rencontre ſouvent des cauſes libres que Dieu ne réduit à l'action préciſe qui entre dans l'ordre de la providence, que par l'amas d'une infinité de circonſtances & d'opérations par leſquelles il la procure: il faut qu'il joigne pour le produit une infinité de connoiſſances & d'opérations efficaces toutes également incompréhenſibles à l'eſprit humain. La chaîne dont dépend le moindre effet naturel, eſt une chaîne infinie compoſée d'une infinité d'anneaux dont chacun ne peut être produit & mis en ſon rang ſans une connoiſſance, un deſſein, & une opération particuliére de Dieu, qui produiſe cet effet particulier par le moyen de ce concours de cauſes qui y contribuënt. Pſ. 148. 1.

III.

C'eſt une choſe admirable combien J. C. ménage les miracles dans les miracles mêmes, & épargne ceux qui ſeroient inutiles. Qu'avoit-il beſoin de ces cinq pains & de ces deux poiſſons que ce jeune homme portoit ? Lui eût-il été plus difficile de nourir ces cinq mille perſonnes avec cinq mottes de terre qu'avec ces cinq pains ? Tout eſt également poſſible à une puiſſance infinie : mais tout n'eſt pas également conforme à la ſageſſe infinie. Au contraire plus Dieu eſt ſage ; plus il réduit ſa conduite à des voyes ſimples. Il nous vouloit inſtruire à ne négliger jamais les moyens ordinaires & à faire toûjours tout ce qui eſt en nôtre pouvoir. JESUS-CHRIST n'avoit que cinq pains pour nourrir cinq mille perſonnes. Cela ne ſuffiſoit pas ; mais il les avoit. Il uſe donc de ce qu'il avoit, & il ſuplée à ce qu'il n'avoit pas. C'eſt qu'il nous vouloit apprendre par là que les voyes extraordinaires ne doivent être que le ſuplément des ordinaires ? & qu'il ne faut avoir recours à la puiſſance extraordinaire de Dieu, que lors que l'on a obéï à Dieu en tout ce qu'on l'on pouvoit faire ſelon la puiſſance ordinaire qu'il nous donne. Nous avons un ordre général de Dieu de faire tout ce que nous pouvons. Nous n'a-

n'avons droit de lui demander ni par nos desirs, ni par nos paroles aucun effet de sa puissance extraordinaire, que lors que nous aurons satisfait à ce premier ordre.

I V.

Les hommes tâchent de relever leurs œuvres par mille choses qui ne tendent qu'à l'éclat: mais Dieu ne recherche point un vain éclat dans les siennes. Il ne fait précisément que ce qui est nécessaire. Ces gens avoient besoin de nourriture. J. C. n'avoit pour les nourir que cinq pains & deux poissons. Il ne fait précisément que ce qui étoit nécessaire. Cela nous apprend donc non seulement à ne tenter point Dieu, mais aussi à pratiquer autant qu'il se peut, l'humilité dans nos actions, & principalement dans celles qui ont de l'éclat. Il faut en toutes choses se souvenir qu'on est homme; qu'on est foible; & que rien ne nous est plus néceſſaire que de nous conserver dans le sentiment de nôtre foiblesse. Nous sommes donc obligez à nous humilier dans la pratique même des vertus, & à retrancher de nos actions & de nos paroles tout ce qui ne termine qu'à nous attirer de la réputation. Point de ces vertus fieres & orgueilleuses qui tendent à exciter l'admiration des hommes. Et qu'on ne colore point la recherche de l'éclat, du prétexte de l'édification. La principale édification que nous

Pet. 5. devons aux hommes est de leur *inspirer l'humilité* : OMNES *invicem humilitatem insinuate*. Si Dieu oblige donc un homme de bien à faire quelque action qui ait de l'éclat, il y doit obéïr, parce qu'il n'y a jamais d'humilité à ne pas obéïr à Dieu: mais il n'y doit rien ajoûter, & il doit rentrer le plûtôt qu'il peut dans la voye de rabaissement & d'humiliation. Et c'est l'éxemple perpétuel que J. C. nous a donné dans toute sa vie, & dans cette action particuliére.

V.

J. C. se servit de ses Apôtres pour assister ce peuple dans ce besoin, & il occupe aussi, souvent, ses ministres du soin des charitez temporelles. C'est une partie de leurs devoirs, & l'une des voyes dont Dieu veut qu'ils se servent pour attirer les ames à lui. Ce n'est pas que leur ministére ne soit tout spirituel, & ne tende directement à purifier les ames de leurs péchez ; mais c'est que les assistances temporelles sont la voye la plus propre pour s'insinuer dans les esprits & pour y introduire la vérité. Pour persuader aux hommes qu'on a un desir sincére de les servir dans les besoins spirituels, il faut leur montrer qu'on desire de les soulager dans leurs besoins corporels ; Car comme ils en sont plus touchez, ils sont plus disposez à être gagnez par cette voye:

voye : & leur cœur étant gagné eſt enſuite bien plus diſpoſé à ſe rendre aux conſeils qu'on leur donne pour leur bien ſpirituel.

V I.

C'eſt par cette raiſon que les miniſtres de l'Egliſe ont été dés ſon commencement les diſtributeurs des aumônes des Fidelles : & c'eſt une pratique trés-ſainte & trés-autoriſée par l'antiquité de faire faire ſes aumônes par les Paſteurs plûtôt que par ſoi-même ; afin que ces aſſiſtances tendent plus directement à leur fin, qui doit être de gagner les ames à Dieu au même tems que l'on prend ſoin de ce qui eſt néceſſaire au corps. Et cela fait voir que ce n'eſt pas pourvoir un Paſteur de ce qui eſt néceſſaire pour ſon miniſtére, que de ne lui donner préciſément que ce qui lui eſt néceſſaire pour vivre. Car comme il vit pour les autres, il doit avoir de quoi les aſſiſter : autrement il leur ſera le plus ſouvent inutile.

V I I.

Les charitez temporelles ſont d'ordinaire un trés-bon effet preſent. Car le peuple y eſt ſenſible, au lieu qu'il eſt peu touché de ce qui ne regarde que les biens ou les maux ſpirituels. Ces peuples que J. C. nourit dans le deſert, en conclurent nettement

v. 14. qu'il étoit *le Prophete qui devoit venir dans le monde* : Mais il ne faut pas néanmoins faire un si grand fond sur ces mouvemens qu'un bienfait temporel excite si l'on en demeure là. Souvent ils ne sont que passagers & bien éloignez d'une conversion constante & durable. Ces peuples qui paroissent fort touchez de ce miracle de J. C., n'y pensérent peut-être pas quelque tems aprés. Les passions qui occupent le fond du cœur, étouffent bien-tôt tous ces mouvemens que la vuë d'une chose extraordinaire & présente produit sur le champ ; & c'est ce qui oblige les Pasteurs à ne s'y arrêter pas tout-à-fait, & à demander d'autres preuves d'une conversion solide, en cultivant néanmoins avec soin ces bons mouvemens, & tâchant de les enraciner dans le cœur.

VIII.

Il est remarquable que J. C. a permis que la plupart des bons mouvemens qu'il a produits dans les ames durant sa vie, soit par ses miracles, soit même par ses paroles, se soient dissipez & ayent porté peu de fruit ; pour faire voir que les ames n'ont pas seulement besoin d'être touchées en passant par quelque rencontre extraordinaire ; mais qu'elles ont besoin que ces bons mouvemens soient cultivez & entretenus par le soin assidu & continuel des pasteurs ordinaires qui veillent sur ceux qui les ont conçus. Et c'est pourquoi les Apô-

tres

tres en convertiſſant les Juifs & les Gentils, leur donnoient en même tems des Prêtres & des Evêques pour les gouverner, afin de cultiver & de conſerver en eux les ſemences de la parole de vie qu'ils avoient reçuë & qui avoit pris racine en eux. Sans la pratique de ce moyen leur fruit n'auroit été que paſſager ; & avec l'uſage de ce moyen ils ont fondé en peu de tems une infinité d'Egliſes dans toute la terre qui ont produit des fruits admirables. Mais JESUS-CHRIST ne devoit pas en uſer durant ſa vie. Car la ſageſſe de Dieu ne voulant abolir la Synagogue qu'à la mort de JESUS-CHRIST & en punition du meurtre de JESUS-CHRIST, il ne devoit pas durant ſa vie établir un nouvel ordre de Paſteurs différent de ceux de la Synagogue, ni former encore de nouvelles ſociétez par l'établiſſement d'un nouveau miniſtére, parce que ç'auroit été une eſpéce de ſchiſme. Cela fit néanmoins que ces paroles n'eurent guéres d'autre effet que de préparer les eſprits à la grande moiſſon qui a été recueillie par ſes diſciples aprés ſa réſurrection. Ainſi JESUS-CHRIST a bien voulu ſervir par là de modelle & de conſolation aux Paſteurs qui éxercent leur miniſtére avec peu de fruit par le défaut de certains moyens extérieurs que la providence de Dieu ne leur donne pas, & qui y acquiérent néanmoins d'autant

plus

plus de mérite, qu'ils l'exercent avec moins de conſolation & de ſuccés.

IX.

Il faut donc fraper les eſprits par quelque choſe d'extérieur : mais il n'en faut pas demeurer là, il faut tâcher de conduire les ames à une vertu ſolide, intérieure & conſtante. Si J. C. eût voulu ſe contenter de ces converſions extérieures il lui étoit bien facile de gagner tout le monde. Il n'auroit eu qu'à renouveler ce miracle tous les jours, & il auroit attiré par là tous les peuples. Mais il veut d'autres vertus que celles que ces moyens peuvent produire. Il uſoit même de juſtes précautions pour éviter les empreſſemens humains de ces peuples. Ainſi l'on voit qu'il ſe ſouſtrait à ceux qui le vouloient faire Roi, parce que cela auroit autoriſé les calomnies des Phariſiens. Il étoit venu pour régner ſur les ames, & non ſur les corps. Il ne cherchoit que cela. Tout autre royaume étoit indigne de lui. C'eſt ce qui oblige auſſi les miniſtres de l'Egliſe de modérer les zéles trop humains que des perſonnes conçoivent pour eux. Car ces zélez indiſcrets ſont des ſources d'une infinité d'inconvéniens. Et bien loin de favoriſer le fruit de leur miniſtére ils l'empéchent & le détruiſent. C'eſt une ſource de diſcours & de médiſances qui amuſent

les

les eſprits & qui les empêchent de profiter des ſolides inſtructions des Paſteurs. Le diable n'aime rien tant que d'avoir quelque hiſtoire à faire courir des miniſtres de l'Egliſe, de même qu'il auroit été ravi de pouvoir rendre J. C. odieux en l'accuſant d'aſpirer à une royauté temporelle. Il faut donc que les Paſteurs s'éloignent avec grand ſoin de toutes les délicateſſes qui leur ſont ſuggérées & fournies par des perſonnes charnelles ; qu'ils évitent la grande application des autres à leurs beſoins. Il vaut mieux qu'ils ſouffrent un peu par le défaut d'application, que non pas qu'ils ſcandaliſent le monde en permettant qu'on s'applique trop à leur procurer leurs commoditez, à quoi ces ſoins extraordinaires des peuples pour les Paſteurs portent naturellement.

SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA IV. SEMAINE DE CAREME.

Prope erat Pascha Judæorum: . . Et invenit in templo vendentes boves, &c. *Joan.* 2. 13. 15.

La Pâque des Juifs étoit proche . . . Et JESUS *ayant trouvé dans le temple des gens qui vendoient des bœufs, &c.*

I.

L'EVANGILE de ce jour nous represente une action de zele que JESUS-CHRIST fit à Jerusalem, en chassant les profanateurs du temple, qui n'est différente de celle que l'Eglise nous propose le premier mardi de Carême, qu'en ce qu'elle l'a precedée de quelques années. Car au lieu que celle qui est rapportée dans le 21. chapitre de saint Matthieu, se fit à Jerusalem la derniére année de la vie de JESUS-CHRIST proche de sa derniére Pâque & de sa mort, celle qui est pro-

opoſée dans l'Evangile de ce jour ſe fit
commencement de la prédication,
:s qu'il entroit dans l'éxercice de ſon
iniſtere. C'en eſt même une des pre-
iéres actions. Car ſaint Jean la rapporte
ımédiatement aprés le miracle de Cana
Galilée où il changea l'eau en vin, qui
: le premier de ſes miracles. Ainſi l'or-
e même où cette action de zéle a été
acée par J. C. nous marque que le prei-
ier & le principal objet d'un miniſtre de
ieu doit être ce qui regarde immédiate-
ent ſon culte & ſa gloire; qu'il doit être
nbraſé de l'amour de la beauté de ſa
aiſon, & d'une ſainte ardeur pour en
npêcher la profanation, & que ſans ce
'le de l'honneur de Dieu il n'y a rien à
pérer du ſuccés de ſon miniſtére. C'eſt à
ux qui y entrent, à éxaminer s'ils ſont
:vorez de ce ſaint zéle, & s'il conſume
eux toutes leurs autres paſſions: comme
eſt dit de J. C. que le zéle de la maiſon de
ieu le devoroit. Il ne ſuffit pas en quel-
ıe ſorte qu'il domine ſur leurs autres
ſſions, il faut qu'il les devore, qu'il les
ſſe diſparoître, & que le deſir & le zéle
: la gloire de Dieu ſoit la ſeule paſſion
ıi agiſſe en eux, c'eſt-à-dire que les au-
:s paſſions doivent être ſi amorties,
ı'elles ne ſe faſſent preſque plus ſentir
ıns un véritable miniſtre de J. C.

II.

II.

Mais comme on a traité ailleurs de la profanation des trois temples de Dieu marquez en divers endroits de l'Ecriture, ſavoir des temples matériels, de l'Egliſe toute entiére, & des ames des Fidelles : on s'attachera particuliérement ici à ce dernier temple de Dieu, d'autant plus que nous y aurons ainſi lieu de conſidérer J. C. comme le modelle d'un zéle qui ne regarde pas ſeulement les Paſteurs, mais qui ſe doit rencontrer dans tous les Fidelles. Il n'appartient pas à tous les Chrêtiens de corriger autrement que par leurs gémiſſemens les profanations qui ſe font ou dans les temples matériels, ou dans l'Egliſe de Dieu, & par leurs priéres. Mais il y a un temple qui eſt commis généralement à tous, & dont ils ſont non ſeulement les gardiens, mais les Prêtres, un temple où ils doivent offrir des ſacrifices à Dieu, & qu'ils ſont chargez de conſerver pur & éxent de toute profanation. Ce temple, comme il a été dit, eſt le temple de leurs ames. C'eſt *un temple qui n'eſt pas fait de la main des hommes*, & qui n'a pas été ſimplement conſacré à Dieu par des hommes, Dieu même l'a conſacré à ſa gloire par l'impreſſion de ſon image & le gage de ſon eſprit. Il l'a créé uniquement pour cette fin ;

n ; & cette fin eſt le principal devoir, le incipal honneur, & le ſouverain bon- ur de l'homme.

III.

Dieu n'a point créé l'ame de l'homme ur ſe remplir de connoiſſances curieuſes, ur jouïr par ſes ſens de tous ces corps qui mpliſſent l'Univers, pour éxercer des ta- ns humains : mais il l'a créé pour être ſon mple. Il l'a créé pour recevoir par elle dans elle les hommages dûs à ſa majeſté à ſa grandeur. Il l'a créé pour y régner r l'amour, & pour y recevoir des ſacrifi- s d'amour. Tout autre uſage eſt contrai- non ſeulement à l'honneur de Dieu, ais à l'inſtitution de la nature de l'hom- e, & par conſéquent eſt une profanation ce temple. Qu'y a-t-il de plus juſte que employer un ouvrage de Dieu à la fin ur laquelle il l'a uniquement diſtiné, & ns laquelle il ne l'auroit jamais fait ? Et 'y a-t-il de plus injuſte que d'uſer de cet vrage contre l'intention de celui qui l'a rmé, & à qui il appartient par tant de res ſi légitimes ?

Si un grand Roi avoit fait bâtir exprés un lais digne de lui, pour y faire paroître la agnificence de ſa gloire, & que quelques- s de ſes ſujets euſſent la hardieſſe de le anger en une étable d'animaux immon- s, de le remplir de fumier ; & d'en ôter tou-

toutes les marques de ſon autorité, pour le ſouſtraire entiérement à l'uſage auquel il l'avoit deſtiné ; quelle punition croiroit-on pouvoir égaler l'énormité de cet attentat ; Cependant combien cette image eſt-elle foible en comparaiſon de ce qu'elle répréſente ? Qu'eſt-ce qu'un Roi en comparaiſon de Dieu ? Qu'eſt-ce qu'un édifice materiel & périſſable en comparaiſon d'une ame ſpirituelle & immortelle ? Et qu'eſt-ce qu'on appelle ſale dans les corps en comparaiſon de l'infection du péché ? Enfin, qu'eſt-ce que de profaner un temple matériel, incapable d'une autre ſainteté que d'une ſainteté de figure, en comparaiſon du crime de celui qui profane le temple d'une ame, ſeule capable d'une ſainteté véritable & effective ? Car on ne doit pas ignorer que dans la profanation de toutes les choſes matérielles, qu'on appelle ſacrées, la profanation n'y eſt qu'en figure, parce que toutes ces choſes ne ſont capables que d'une ſainteté figurative : mais la profanation réelle réſide dans l'ame de celui qui eſt auteur de cette profanation. Ainſi quand quelqu'un vient à violer un temple par quelque ſacrilége : il y a une profanation en figure dans ce temple matériel, parce qu'il n'eſt capable que de ce genre de profanation ; mais la profanation effective eſt dans l'ame de celui qui le viole : & c'eſt ſon ame qui eſt ren-

enduë effectivement l'objet de l'horreur
c de la colére de Dieu.

IV.

Il n'y a donc rien de plus juſte ni de plus
néceſſaire que le zéle qu'on doit avoir pour
urifier le temple de ſon ame de toutes
ortes de profanations. Et ce zéle, comme
l a été dit, n'eſt point une vertu qui ſoit
éſervée aux Prêtres & aux miniſtres de
Dieu. Ils en doivent bien être plus animez
ue les autres, & travailler à purifier &
ur ame propre & celle des autres. Mais
nfin chacun étant chargé de ſon ame,
hacun eſt obligé de la purifier de toute
rofanation. C'eſt un devoir général &
ndiſpenſable. Perſonne ne ſe peut exenter
e faire ce qui eſt la fin de ſon être. C'eſt
onc l'ouvrage de tous les Chrêtiens de
urifier le temple de Dieu, & il eſt bon
u'ils conſidérent en cette maniére & par
ette vuë-là, le ſoin qu'ils doivent avoir
'éviter l'impureté du péché qui profane
e temple; parce qu'elle leur apprend à
y appliquer par un motif de juſtice & de
éle, & qu'elle les convainc qu'en ne le
uiſant pas, ils ne ſatisfont pas à la fin de
ur être, & mériteroient d'en être pri-
:z. Or qui mérite de perdre l'être mê-
ıe, mérite la perte de tous les autres
ens.

V.

Mais en quoi conſiſte cette profanation?
On

On s'en peut former des idées fort differentes, & la regarder par diverſes faces; parce qu'elle eſt injuſte & criminelle en bien des maniéres. Mais celle que l'Evangile nous en fournit, eſt trés-propre pour nous la faire concevoir d'une maniére qui nous repréſente vivement le vrai uſage que nous devons faire de nos ames. Il eſt dit dans ſaint Matthieu, que cette maiſon eſt *une maiſon de priere*; & il eſt dit dans ſaint Jean, qu'il ne faut pas en faire *une maiſon de trafic*: *Otez*: dit J. C. à ces profanateurs du temple de Jéruſalem, *tout cela d'ici, & ne faites pas de la maiſon de mon Pére une maiſon de trafic.*

Matth. 21. 13. *Jean.* 2. 16.

Voila ce qu'il faut faire & ce qu'il ne faut pas faire. Il faut faire à ſon ame une maiſon de priére: il n'en faut pas faire une maiſon de trafic. Or il eſt clair que faire de ſon ame une maiſon de priére, c'eſt y louer Dieu: c'eſt l'y adorer: c'eſt y avoir recours à lui; c'eſt l'y aimer, & lui offrir des ſacrifices d'amour: car c'eſt ce qui eſt compris ſous le nom de priére. Tout ce qui n'eſt donc point priére, louange, adoration, amour, ſacrifice, doit être banni de ce temple, & tient lieu d'un trafic qui le profane.

Et quoi, dira-t-on, ne peut-on donc occuper ſon eſprit qu'à la priére, à la louange de Dieu, à l'amour, au ſacrifice? Tout autre uſage de l'ame eſt-il interdit? Oui?

)ui: & c'eſt un grand honneur à l'homme
e n'être créé que pour employer ſon être
une fin ſi noble & ſi excellente. Il faut
éanmoins, pour ne s'éfaroucher pas de
ette doctrine, la bien concevoir; & en
concevant bien, l'on verra que la prati-
ue n'en eſt nullement impoſſible, & que
elle eſt rare, c'eſt qu'il eſt rare de vivre
ı Chrêtien.

V I.

S. Auguſtin nous ſervira à éclaircir, & à
ıtoriſer en même tems cette doctrine,
ar ce qu'il enſeigne dans la Cité de Dieu, *ch. 16.*
e l'étenduë du ſacrifice par lequel il en- *Liv. 10.*
:nd le culte ſouverain que nous devons à
)ieu. C'eſt, dit-il un vrai ſacrifice que
, tout ce que nous faiſons pour nous unir
, à Dieu d'une union ſainte, & nous rap-
, porter à ce ſouverain bien qui nous peut
, rendre vraiment heureux. C'eſt pour-
, quoi la miſéricorde qu'on éxerce envers
, le prochain, n'eſt pas un ſacrifice, ſi
, on ne l'éxerce pas dans la vûë de Dieu:
, mais l'homme même conſacré & dé-
, voué à Dieu eſt un ſacrifice, entant qu'il
, meurt au monde pour ne vivre que pour
, Dieu.

,, Nôtre corps même eſt un ſacrifice lors
, que nous le mortifions par la tempé-
, rance, ſi nous le faiſons pour plaire à
, Dieu, comme nous y ſommes obligez.

,, Or

„ Or ſi le corps, dont l'ame ſe ſert comme
„ d'un ſerviteur & d'un inſtrument, eſt un
„ ſacrifice, lors qu'elle raporte à Dieu le
„ ſervice qu'elle en tire: combien plus l'a-
„ me en eſt-elle un lors qu'elle s'offre à
„ Dieu, afin qu'il l'embraſe du feu de ſon
„ amour, & qu'elle ſe dépouille de toute
„ la concupiſcence du ſiécle? Les œuvres
„ de miſéricorde, quand nous les rappor-
„ tons à Dieu, ſont de vrais ſacrifices,
„ ſoit que nous les pratiquions envers
„ nous-mêmes ou envers le prochain, lors
„ que ces œuvres n'ont point d'autre fin
„ que de nous délivrer de toute miſére,
„ & de nous rendre bien-heureux.

Il eſt donc vrai que nôtre ame en qualité de temple de Dieu, doit être toute employée à offrir à Dieu des priéres, des louanges, des ſacrifices. Mais cela n'exclut aucunes bonnes œuvres; parce que toute bonne œuvre eſt un ſacrifice par le rapport que nous en faiſons à Dieu. Tout ce que nous faiſons pour Dieu ayant pour fin de nous unir à lui, devient un ſacrifice par ce rapport & par cette intention. C'eſt une priére, c'eſt une louange, c'eſt une adoration de Dieu. Ainſi dire que toutes les actions de nôtre vie doivent être des priéres & des ſacrifices, ce n'eſt rien dire autre choſe, ſinon que nous devons rapporter à Dieu toutes les actions de l'ame, ou les actions conduites par la direction de l'ame.

ne. Et exclure de l'ame comme une
ſanation, tout ce qui n'eſt point priére,
n'eſt en exclure que les actions qui ne
t point rapportées à Dieu.

VII.

ce raport de nos actions à Dieu, qui les
l de veritables ſacrifices, ne conſiſte
nt dans une oblation ſterile & ſans ef-
ncapable de ſanctifier nos actions, par-
u'elle n'en eſt pas la cauſe; mais il con-
dans une intention efficace, qui naiſ-
du deſir d'être unis à Dieu, comme à
rfaite juſtice, de lui être parfaitement
nis & de n'avoir rien en nous de con-
e à ſa ſainte volonté, nous porte à pra-
er les bonnes œuvres, parce qu'elles
conformes à la volonté de Dieu, &
lles nous ſervent à parvenir à cette par-
juſtice à laquelle nous aſpirons. Qui
dans cet eſprit, offre à Dieu de conti-
ſacrifices. Il pratique cette priére con-
lle qui nous eſt ordonnée par l'Apô-
ors qu'il dit: *Priez ſans ceſſe*: SINE *in-*
ſſione orate: les priéres qui ſe font en
ins tems, qui ne peuvent être continu-
, ne ſervant qu'à ranimer & entretenir
priére & ce ſacrifice qui ne ceſſe point.
ne dis pas cela pour rejetter les obla-
que l'on fait à Dieu de toutes ſes œu-
mais je dis qu'elles ne ſuffiſent pas,

& qu'il faut de plus que l'amour de Dieu en ſoit le principe. Car des actions faites pour un ſeul plaiſir, ou pour un pur intérêt, ne deviennent point des priéres & des ſacrifices par une oblation générale qui n'en change point le motif, & qui n'y coopére point.

VIII.

Voila ce que J. C. nous enſeigne qu'il eſt permis de faire dans nôtre cœur. C'eſt le ſens des paroles dont il ſe ſervit la ſeconde fois qu'il chaſſa les vendeurs & les acheteurs du temple. *Il eſt écrit : Ma maiſon ſera appellée la maiſon de la priére ;* SCRIPTUM *eſt : Domus mea domus orationis vocabitur :* c'eſt-à-dire, qu'elle eſt uniquement deſtinée à cet uſage, & que tout autre y eſt interdit. Il faut dire de toutes autres actions qui ne ſont point rapportées à Dieu, que tout cela eſt indigne de la ſainteté de nôtre ame; qu'il la deshonnore, qu'il la profane; qu'il en doit être exclus, & que nous devons nous animer du même zéle pour l'en bannir que celui que J. C. fit paroître contre ces vendeurs & ces acheteurs. Il les chaſſa du temple avec un fouet, qui eſt un châtiment dont on ſe ſert à l'égard des eſclaves & des perſonnes viles. Il faut de même exclure toutes ces penſées de nôtre cœur, en les traitant comme indignes de la ſainteté d'une ame conſacrée à Dieu, qui

lui

doit appartenir toute entiére. Il faut
etter les desirs & les pensées des choses
monde, & tout ce que l'Apôtre com-
nd sous le nom de desirs séculiers, non
nme quelque chose de grand, mais
nme des desirs d'objets indignes de
is, & auxquels nous ne pouvons nous at-
her que par une bassesse de cœur & un
issement de la grandeur à laquelle nous
mes appellez par nôtre vocation au
tistianisme, & par nôtre nature même.
trafic déroge à nôtre noblesse. Nous ne
vons nous y appliquer sans la perdre.
st un trafic, puis que pour aquerir ces
ses temporelles, c'est à dire, pour en
ir, on donne son tems & son cœur. Mais
: un trafic honteux & mercenaire qui
s dégrade & nous deshonore, qui rem-
nôtre ame d'ordure & d'infection, &
la fait du sanctuaire de Dieu une étable
imaux immondes, c'est à dire, de pas-
s toutes charnelles, *domum negotia-*
s.

IX.

es actions faites sans raport à Dieu &
e seul desir de jouïr des choses sensi-
, ne sont pas seulement, selon l'Evan-
, de nôtre ame *un lieu de trafic*: DOMUM
iationis, mais elles en sont *une caverne*
leurs: Vos *autem fecistis eam spelun-*
atronum. Elles la rendent l'habitation

des démons ; parce que l'ame ſe laiſſant aller aux deſirs & à la recherche des choſes temporelles, elle en eſt bientôt poſſedée, & par là elle divient *une caverne de voleurs* : car les démons ſont les vrais voleurs des ames. Ce ſont des voleurs, parce qu'ils ſont tout occupez à ravir l'honneur de Dieu, & les ames qui lui appartiennent : & de ces ames ils en font des cavernes, parce qu'ils y repandent une affreuſe obſcurité & qu'ils les privent de toute lumiére. Voila la profanation horrible que l'on fait de ſon ame en l'aſſujettiſſant au démon, dont l'énormité ſe doit conclure de la colére que J. C. témoigna dans cet Evangile, contre les profanateurs des temples matériels qui n'en ſont que des figures.

SUR

SUR L'EVANGILE DU MARDI DE LA IV. SEMAINE DE CAREME.

im die festo mediante .... JESUS dixit : Mea doctrina non est mea, &c. *Joan.* 7. 14. 31.

ers le milieu de la fête..... JESUS *dit : Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais c'est la doctrine de celui qui m'a envoyé.*

I.

E que JESUS-CHRIST dit aux Juifs *que sa doctrine n'est point sa doctrine, is la doctrine de celui qui l'a envoyé*, méride grandes considérations, parce qu'il us découvre par là non seulement sa proe disposition, mais aussi celle où tous ses inistres doivent être. JESUS-CHRIST mme ne faisoit rien dont le Verbe uni à umanité ne fût le principe, & qu'il n'imimât éficacement dans cette humanité i étoit sienne. Ainsi toutes les veritez 'il annonçoit aux hommes par son hu-

manité, lui étoient imprimées par le Verbe; & non ſeulement les véritez dogmatiques, mais auſſi les véritez de conduite qui ſervoient de régle aux actions extérieures de ſon humanité. Car il ne faiſoit rien qui ne fût réglé par la vérité: & cela s'étendoit à tout, aux maniéres dont il s'exprimoit, au ton dont il parloit, à la compoſition de tout ſon extérieur. Tout cela étoit conduit par ſa raiſon, & cette raiſon étoit conduite, dirigée, éclairée & appliquée par le Verbe qui étoit le principe de toutes ſes actions & de tous ſes mouvemens. Ainſi l'humanité ne s'attribuoit rien de tout ce qu'elle faiſoit. Elle rapportoit tout à Dieu qui en étoit le principe. Elle étoit dans un parfait dépouillement d'elle-même, dans une parfaite dépendance de Dieu. Le Verbe même tirant ſa nature de ſon Pére, en tire auſſi toutes ſes connoiſſances & toutes ſes volontez, & reçoit de ſon Pére & la nature & les actions, & c'eſt pourquoi JESUS-CHRIST en toutes rencontres rapporte tout à ſon Pére, parce que le Verbe même reçoit tout de lui, & par conſéquent la doctrine & la ſageſſe qu'il communiquoit à l'humanité. Il eſt donc vrai à la lettre que J. C. n'a rien enſeigné de lui même, & qu'il n'a jamais fait ſa volonté, mais celle de ſon Pére.

Mais ce que J. C. étoit par état, ſes miniſtres le doivent être par le devoir & par l'obli-

obligation de leur miniſtére. Ils ne ſont oint deſtinez à annoncer aux hommes urs propres penſées & leurs propres paro-s, mais les penſées & les paroles de Dieu. out ce qu'ils diſent ſans le recevoir de ieu, eſt hors de l'étenduë de leur office; u plûtôt c'en eſt un abus viſible; puis u'au lieu d'annoncer la parole de Dieu, ils annoncent que la parole des hommes.

II.

Il s'enſuit de là que la maniére dont les rédicateurs doivent éxaminer leurs diſ-ours, leurs expreſſions, leur air, leur exté-eur, eſt de conſidérer en tout cela s'il n'y rien qui n'ait Dieu pour principe & la érité pour régle; & s'il n'y a rien qui ſoit ıdigne de Dieu, & qui ne leur ait été inſ-iré par ſon Eſprit ſaint, s'ils ont eu en vuë e ne rien dire & de ne rien faire que ce que C. lui-même auroit dit ou fait s'il avoit é en leur place; s'ils ſe ſont dépouillez de ut deſir de s'honorer eux-mêmes, & de ire paroître leur eſprit; s'il n'y a rien dans maniére dont ils s'expriment qui ne ɔnvienne à la ſainteté de la parole de Dieu ı'ils annoncent; enfin s'ils ont eu ſoin de ut emprunter de J. C., & de rien dire eux-mêmes. C'eſt un étrange arrêt ıe celui que J. C. prononce dans cet vangile, *Que celui qui parle de lui-même*,

cherche ſa propre gloire. Car chercher ſa propre gloire, ce n'eſt pas ſeulement ne point agir en miniſtre de J. C., c'eſt ſuivre les impreſſions du diable, puis qu'il eſt la ſource de l'orgueil & le Roi des orgueilleux : C'eſt faire un abus horrible de la parole de Dieu : C'eſt convertir le plus ſaint de tous les miſtéres en un commerce d'orgueil. Tout cela eſt renfermé dans ces paroles : *Celui qui parle de lui-même cherche ſa propre gloire* : QUI *à ſemetipſo loquitur : gloriam propriam quærit.* C'eſt donc aux Prédicateurs à examiner s'ils n'ont rien recherché dans leurs diſcours que de faire paſſer la vérité dans le cœur de leurs auditeurs d'une maniére plus efficace. A la bonne heure, s'ils ſe rendent ce témoignage, & qu'ils ſe le rendent avec vérité : mais s'ils ne peuvent pas ſe le rendre, c'eſt à eux à conſidérer à quoi ils s'expoſent.

III.

Ce ſeroit un crime énorme que de propoſer volontairement à l'adoration des peuples des hoſties non conſacrées, au lieu du véritable corps de J. C., quoi que la bonne foi des fidelles les éxentât même en ce cas du crime d'idolatrie. C'en eſt donc auſſi un trés-grand d'employer à l'inſtruction des peuples, au lieu de la parole Dieu & des véritez de Dieu, des penſées ou fauſſes,

ſes, ou frivoles, ou toutes humaines. Car en les propoſant dans la chaire de vérité, on contribuë à les faire recevoir comme la parole de vérité ; on trompe le peuple, qui ſe croit en droit de prendre pour régle les maximes des Prédicateurs, & qui ſeroit trompé s'il les ſuivoit à l'égard de ces maximes fauſſes ou humaines ; on uſurpe les droits & l'honneur de Dieu, en faiſant rendre à la parole de l'homme ce qui n'eſt dû qu'à la parole de Dieu ; enfin, au lieu de cette nourriture divine qui nourrit les ames pour l'éternité, on ne leur donne qu'une nourriture périſſable qui ſe corrompt, que J. C. défend de rechercher, & qu'il défend à plus forte raiſon de propoſer aux Chrêtiens comme leur véritable nourriture : *Operamini non cibum qui perit, ſed qui permanet in vitam æternam.* *Jean. 6. 27.*

I V.

Ce n'eſt pas un moindre péché, quand annonçant aux peuples les véritez mêmes de Dieu, & ne les trompant point dans la choſe même, on s'en ſert d'une maniére plus propre à honorer le Prédicateur, & à lui acquerir la réputation de bel eſprit, qu'à toucher les cœurs & à les gagner à Dieu. Car par cet attentat on s'attribuë à ſoi-même l'honneur qui eſt dû à la parole de Dieu, & l'on fait trafic de cette parole ſainte en la rapportant à des fins baſſes &

temporelles. On préfere ſon propre honneur à celui de Dieu & à l'édification du prochain : l'on prive d'efficace la parole de Dieu en la revétant de vains ornemens qui la dépouillent de ſa ſimplicité, de ſa force & de ſa vigueur, & qui la font paroître toute humaine. Un Prédicateur évangélique, qui eſt véritablement ami de l'Epoux, doit être dans la diſpoſition de celui qui s'appelle lui-même *l'ami de l'Epoux*, qui ne tendoit qu'à relever l'Epoux, & à s'abaiſſer lui-même, ſuivant en tout cette régle qu'il nous a apriſe : *Il faut que l'Epoux croiſſe, & moi il faut que je diminuë ?* OPORTET *illum creſcere, me autem minui.* S'il faut donc qu'un Prédicateur tâche à obſcurcir l'homme, pour faire éclater la force de la parole de Dieu, c'eſt un étrange renverſement de la juſtice & de la charité quand il ne tâche au contraire qu'à obſcurcir Dieu & à affoiblir ſa parole, pour faire paroître l'homme.

Joan. 3. 29.

Joan. 3. 30.

V.

v. 17. Ce que J. C. inſére dans ce diſcours, que *celui qui voudra faire la volonté de Dieu, connoîtra ſi ſa doctrine eſt de Dieu, ou s'il parle de lui-même*, contient un principe de la conduite de Dieu dans la maniére dont il a fait annoncer aux hommes les véritez de la Religion. Il n'a pas voulu que ces véritez fuſſent deſtituées de preuves certaines

nes & indubitables : mais il n'a pas voulu auſſi que ces preuves fuſſent ſi évidentes que la malice des hommes ne pût ſe les cacher, & qu'elles fuſſent incapables d'être obſcurcies par leurs paſſions. Il a voulu que les hommes fuſſent diſcernez par leur cœur à cet égard. Ceux qui cherchent la vérité, & qui l'aiment, trouvent ces preuves claires & évidentes. Ils ne les font pas claires, mais ils en reconnoiſſent la clarté. Ceux au contraire qui haïſſent la vérité, qui tâchent de la combattre, & qui ſont bien aiſes de ne s'y pas rendre, trouvent de fauſſes lueurs qui favoriſent la corruption de leur cœur, & ne manquent pas de voyes & de moyens de ſe perſuader à eux-mêmes, ou que les véritez qu'on leur propoſe, ſont des fauſſetez, ou qu'elles ne ſont pas aſſez claires pour mériter leur créance. Les hommes ne s'apperçoivent point que c'eſt le fond de leur cœur qui les diſtingue, & ils attribuënt au défaut de lumiére dans les objets, ce qui vient du défaut de ſincérité dans leur cœur. Cependant c'eſt de ce fond qui leur eſt inconnu, ou plûtôt qu'ils ne veulent pas connoître, que nait le diſcernement de ceux qui rejettent ou qui embraſſent la verité des fidelles & des infidelles, des élûs & des réprouvez : & c'eſt le fondement de la néceſſité de la grace pour la foi.

V I.

Monſieur Jurieu dans ſon Syſtême de l'Egliſe.

Il y en a qui prétendent au contraire ſe faire une raiſon de cette néceſſité de la grace pour déterminer le cœur à embraſſer les véritez de foi, & à rejetter l'erreur contre la néceſſité des preuves certaines & évidentes, & celle d'une autorité viſible & extérieure qui uniſſe les fidelles dans une même foi & dans une même communion. C'eſt l'illuſion de certains hérétiques de ce tems, qui ont prétendu que la grace ſuffit pour attacher les cœurs à la vérité, & pour former la vraye Egliſe, & qu'il n'eſt pas néceſſaire ni d'une autorité viſible & extérieure, ni de preuves claires & certaines pour former & pour conſerver cette union. L'erreur de ces perſonnes vient de de ce qu'ils n'ont guéres médité ſur la conduite de Dieu dans l'établiſſement de la vraye Religion, ni ſur l'éxemple & les paroles de J. C. Toute ſa conduite & toute ſa doctrine les devoit détromper de cette illuſion. Premiérement on ne peut établir plus clairement qu'il fait dans ſon Evangile la néceſſité de la grace pour embraſſer toutes les veritez de la foi. *Tous ceux*, dit-il, *que mon Pere me donne, viennent à moi, & je ne jetterai point dehors celui qui vient à moi.* Et pour montrer que c'eſt la grace qui fait le diſcernement de ceux qui croyent & de ceux qui ne croyent pas, il dit enſuite: *Mais il y en a quelques-*

Jean. 6. 37.

uns

s d'entre vous qui ne croyent pas. C'eſt ibid. v.
ur cela que je vous ai dit que perſonne ne 65. &
ut venir à moi, s'il ne lui eſt donné par 66.
n Pere.

Il dit en un autre endroit, que *les brebis* Joan.
tendent la voix du Paſteur : OVES *vocem* 10. 3.
is audiunt, & qu'*elles la ſuivent, parce* & 4.
'elles la connoiſſent : OVES *illum ſequun-* ibid.
r, quia ſciunt vocem ejus. Il dit qu'*elles* v. 5.
ſuivent point un étranger, parce qu'el-
ne connoiſſent point la voix des étrangers :
LIENUM *autem non ſequuntur, quia*
n noverunt vocem alienorum.

Dans l'Evangile même de ce jour Jeſus-hriſt attribuë le diſcernement de la doc-ine à la rectitude du cœur, qui eſt l'effet : la grace. *Si quelqu'un*, dit-il, *veut faire volonté de Dieu, il connoîtra ſi ma doctrine t de Dieu, ou ſi je parle de moi-même.* C'eſt onc la grace qui fait embraſſer la vérité e la foi, & qui fait diſcerner entre les octrines des hommes & la doctrine de ieu.

Mais s'enſuit-il qu'il le faſſe ſans des reuves extérieures, certaines & éviden-s, & que J. CHRIST ſe ſoit contenté de diſ-erner les hommes par l'impreſſion ſeule e ſa grace, & tout au plus par certaines aiſons ſpirituelles & métaphyſiques qu'il aſſe ſentir aux uns & qu'il ne faſſe point entir aux autres, & pour cela on ap-elle des *ſentimens*? Cela ne s'enſuit nulle-ment:

ment : & toute la vie du Fils de Dieu dément clairement cette imagination. Jamais autorité extérieure comme la sienne ne fut prouvée & appuyée par des miracles plus visibles & plus certains. Et c'est ce qui donne cette confiance à l'égard des Juifs, de les rappeller si souvent à la certi-

Joan. 5. 36. tude de ses miracles, *J'ai*, dit-il, *un témoignage plus grand que celui de Jean, car les œuvres*, dis-je, *que je fais, rendent temoignage pour moi que c'est le Pere qui m'a envoyé.*

Joan. 1. 15. *Les œuvres que je fais*, dit-il encore en un autre lieu, *au nom de mon Pére, rendent temoignage de moi.*

Elles en rendoient témoignage, & un témoignage évident, extérieur & sensible, qui n'avoit point besoin de preuves métaphysiques. Cependant elles ne convertissoient point ces cœurs endurcis. Et c'est

Joan. 10. 29. pourquoi il ajoûte immédiatement aprés, *Mais pour vous ; vous ne croyez point, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.*

Il dit dans le même chapitre aux Juifs :

v. 37. & 38. *Si je ne fais les œuvres de mon Pére, ne me croyez pas : mais si je les fais, quand vous ne me voudriez pas croire, croyez à mes œuvres.* On ne peut donc nier que le témoignage de ses miracles ne fut certain & évident.

VII.

Il y avoit donc une plaine conviction dans

ns les œuvres de J. C.; & J. C. annon-
nt ſa doctrine avoit une autorité viſible
extérieure, propre à unir les peuples
ns une même Religion. Cependant le
ême J. C. prouve par ſon éxemple & par
; paroles, que ceux qui l'ont reçû, ne l'ont
çû que par la grace, & par une grace trés-
rte qui les faiſoit & entendre & croire.
nſi la néceſſité de l'autorité extérieure
ur réünir les peuples dans un même
rps de religion, n'exclut point la neceſſi-
de la grace, comme il a plû à quelques
ns de ſe l'imaginer: & la néceſſité de la
race n'exclut point la néceſſité de l'auto-
té extérieure & viſible. Et cette autorité
ſible & extérieure ne s'eſt pas ſeulement
ncontrée au tems de J. C., elle a toûjours
ntinué depuis. L'autorité viſible de l'E-
liſe a pris la place de l'autorité viſible de
. C. Les Apôtres & les premiers fidelles té-
oins des actions & de la réſurrection de
. C. en ont rendu un témoignage évident
certain. Et les paroles de J. C. autoriſées
ar tant de miracles ont rendu un témoi-
nage certain à la perpétuité & à l'infailli-
ilité de ſon Egliſe. Les miracles faits par
s Apôtres, & ce qui s'en faiſoit par ceux
ui embraſſoient la foi, étoient des preuves
onvainquantes de la doctrine de J. C. qui
s avoit prédits, & au nom duquel ils ſe fai-
oient, & de l'autorité de l'Egliſe dans la-
uelle ils ſe faiſoient. Les ſucceſſeurs des

Apô-

Apôtres ont eu la même autorité visible, & la même certitude dans leur témoignage. Il étoit évident qu'ils enseignoient ce qu'ils avoient appris, & leur autorité n'étoit point destituée de beaucoup d'autres preuves certaines. Il en a été de même de l'Eglise dans tous les siécles. C'a toûjours été une autorité certaine & visible qui a rendu un témoignage certain de la véritable foi, auquel tous les Fidelles, & principalement les simples ont pû s'attacher, ce qui les a délivrez de ces discutions infinies des points de foi dont ils étoient incapables.

VIII.

Mais la grace ne suffit-elle pas pour faire cette union & pour joindre les Fidelles dans une même société, sans autorité visible? C'est une question en l'air & tout à fait inutile. Il n'est point question d'hypothêses chimériques. Il est question des moyens réels dont Dieu s'est servi. Il ne s'agit point de ce que Dieu peut faire: mais il est question de ce qu'il a fait. Or il est clair par l'Evangile même qu'il a joint ces deux choses dans l'établissement de l'Eglise; l'autorité extérieure appuyée sur des preuves certaines & évidentes aux plus simples; la grace par laquelle il a soûmis les cœurs à cette autorité extérieure. Ce sont les deux moyens qu'il a choisis pour fonder son Eglise; & l'on ne peut dire sans témérité & sans

ıs erreur que l'un ou l'autre ne fût pas
ceſſaire. Ainſi tous ceux qui ont voulu
ſéparer, comme les Pélagiens qui ont
: la grace, ou les nouveaux hérétiques
i nient la neceſſité de l'autorité extérieu-
de l'Egliſe, ſont également coupables.
ls ne comprenoient pas la neceſſité de
te union, il faloit commencer par la
)ire : & cette humble déférence leur au-
it fait obtenir l'intelligence de ce qu'ils
pouvoient comprendre. C'eſt par ce
gré que Dieu veut que l'on paſſe : parce
'il *communique ſa grace* & ſes lumiéres
x *humbles*, *& les refuſe aux ſuperbes.* *Jac. 4. 6.*

I X.

ıi l'on s'apliquoit avec un eſprit d'humi-
é à la recherche des raiſons de cette con-
ıite de Dieu, & qu'on s'éloignât de cette
:rté toûjours prête à rejetter & à blaſ-
ıêmer ce qu'elle ne comprend pas, on ne
roit pas long-tems ſans en pénétrer les
iſons : mais comme ce n'eſt pas le tems
les propoſer ici, je n'alleguerai que cette
nſidération générale, que ſi d'un côté il
)lû à Dieu d'humilier les hommes en leur
'opoſant à croire des choſes inconcevables
l'eſprit humain quant à la nature des ob-
ts ; ce qui a fait dire à l'Apôtre *qu'il avoit*
û à Dieu de ſauver les hommes par la folie
arente de ce qu'on leur annonçoit : PLA-

CUIT

CUIT *Deo per ſtultitiam prædicationis ſalvos facere credentes* : il n'a pas voulu d'un autre côté deshonorer les Miniſtres de ſon Egliſe, en leur faiſant propoſer ces choſes inconcevables, ſans les accompagner de preuves qui fiſſent voir clairement & certainement qu'on les doit croire, quelque inconcevables qu'elles ſoient. C'eſt à dire, qu'il n'a pas voulu qu'il fût raiſonnable de ne point écouter ſes miniſtres, comme il l'auroit été ſans doute, ſi en propoſant des choſes qui ſurpaſſent l'eſprit humain, ils n'euſſent allégué aucunes preuves qui convainquiſſent les hommes qu'il étoit juſte & raiſonnable de les croire.

Qu'eſt-ce qui rend la Religion des Mahométans ſi ridicule? C'eſt que propoſant à croire des choſes abſurdes, elle ne les apuye d'aucune raiſon, d'aucuns miracles, d'aucune autorité. Ainſi elle eſt également deſtituée de preuves dans l'objet qu'elle propoſe, & dans les moyens dont elle l'apuye. Cependant ſi on pouvoit être reçu à alleguer des *inſtincts*; des *ſentimens*, des *mouvemens intérieurs*, voila le Mahométiſme à couvert : car il n'y auroit qu'à dire en un mot, que ceux qui en font profeſſion, ſont perſuadez par des *inſtincts intérieurs*, & par des *ſentimens*, qu'ils ne ſauroient communiquer aux autres. C'eſt donc réduire la véritable Religion à la condition du Mahométiſme, que de la priver de preuves clai-

aires, proportionnées à tout le monde, ux ignorans & aux ſçavans : & c'eſt la ren- e ridicule que de prétendre qu'on ne ſçau- it diſcerner le parti de la vérité de celui : l'erreur que par des *ſentimens* que cha- n croit avoir, & qui ne peuvent faire npreſſion ſur ceux qui ne les ont pas, qui en ont de contraires. Il faut non ulement des preuves certaines en ſoi, ais des preuves certaines & proportion- ées aux ſimples. Or aprés les miracles xtérieurs, tels que ceux de J. C., il n'y qu'une autorité extérieure apuyée ſur es marques certaines qui ſoit proportion- ée à la multitude.

SUR

SUR L'EVANGILE DU MECREDI DE LA IV. SEMAINE DE CAREME.

Præteriens JESUS vidit hominem cæcum à nativitate. *Joan.* 9. 1. 38.

Lors que JESUS *paſſoit, il vit un homme aveugle dés ſa naiſſance.*

I.

DIeu permet qu'un petit nombre d'hommes naiſſent aveugles de corps, afin de repreſenter à tous les autres l'aveuglement de l'ame dans lequel ils naiſſent tous. Il y a pourtant grand nombre de différences entre ces deux aveuglemens : & il ne faut ſe ſervir de l'aveuglement corporel que comme d'une image fort imparfaite de l'aveuglement ſpirituel.

On connoît que l'on eſt aveugle ſelon le corps par l'eſprit qui ne l'eſt pas : mais l'aveuglement de l'eſprit ne pouvant être connu que par l'eſprit même, la premiére lu-

ımiére dont l'aveuglement le prive eſt
:lle qui lui pourroit faire connoître qu'il
t aveugle.

Celui qui eſt aveugle ſelon le corps, hait
›n état & deſire d'en ſortir: mais l'aveugle
›irituel aime ſes ténébres & deſire y de-
ıeurer.

L'aveugle ſelon le corps aime la lumié-
: corporelle & deſire d'en joüir. L'aveu-
le d'eſprit hait la lumiere ſpirituelle &
eſire de ne pas voir.

Il n'y a point de fauſſe lumiére corporel-
: que l'on prenne pour la véritable: mais il
a de fauſſes lumiéres ſpirituelles que l'on
eut faire paſſer pour de vrayes lumiéres.

I I.

Jamais les aveugles ſelon le corps ne diſ-
utent avec ceux qui ne le ſont pas. Ils leur
édent, ils ſe laiſſent conduire par eux, &
ls ont d'ordinaire de la reconnoiſſance
›our ceux qui leur rendent ces offices. Mais
:s aveugles ſelon l'eſprit ſont perſuadez &
›ûtiennent qu'ils voyent clair & ils oſent
nême faire paſſer pour aveugles ceux qui
ıe leur reſſemblent pas. Ils n'ont aucune
locilité & aucune reconnoiſſance, & ils
'élévent au contraire avec inſolence contre
:eux qui les veulent empêcher de ſe jetter
lans les précipices où leur aveuglement les
›ouſſe.

Si

Si l'aveugle ſelon le corps tombe, il s'en aperçoit par la douleur qu'il en ſent. Il ne s'amuſe point à ſoutenir qu'il n'eſt pas tombé. Il prie qu'on le ſecoure, & il fait ſon poſſible pour ſe relever. Mais les aveugles ſelon l'ame ne ſçavent quand ils tombent: Prov. 4. 18. *Neſciunt ubi corruant.* Ils n'en reſſentent aucune douleur en cette vie. Ils ne ſçavent juſqu'à quel point ils ſont bleſſez; & ils ſont prêts à ſoutenir qu'ils ne le ſont point.

Jamais un aveugle ſelon le corps ne s'offre à conduire les autres dans un chemin inconnu. Ainſi il n'engage perſonne dans l'égarement. Il eſt aveugle pour lui, & ne l'eſt pas pour les autres, & il ſupplée tant qu'il peut à ſon aveuglement en ſe raportant à la conduite d'autrui. Mais les aveugles ſpirituels n'en ſont que plus diſpoſez à s'offrir pour conducteurs, parce que leur aveuglement leur cache les difficultez de cet emploi. Ainſi ils ſont tout prêts à engager les autres dans l'égarement. Ils ſont aveugles pour eux-mêmes & pour les autres, & ils ne cherchent jamais de lumiére pour ſuppléer à celle qui leur manque; parce qu'ils ne ſont pas perſuadez d'en manquer.

III.

Ce qu'il y a de commun entre ces deux ſortes d'aveugles, eſt 1. Que comme la privation de la lumiére corporelle fait que l'on

on ne ſçait où l'on va, & qu'on s'engage-
oit en des chutes mortelles ſi on marchoit
hazard & ſans guide: de même la pri-
tion de la lumiere ſpirituelle nous ca-
ant les précipices de nôtre chemin, nous
ait tomber à chaque moment, ſans que
us nous en apercevions, à moins qu'il
y ait quelqu'un qui nous en empêche.

2. Comme l'aveuglement corporel eſt
ſolument involontaire, l'aveuglement
rituel l'eſt auſſi en partie: ce qui fait dire
aint Auguſtin: *Y a-t-il quelqu'un qui ſoit*
lontairement aveugle d'eſprit, puis qu'il
ſe trouve même perſonne qui ſoit volon-
rement aveugle de corps? QUIS *volens*
us eſt corde, cum velit nemo cæcus eſſe
corpore?

Il y a néanmoins une grande différence
ême ſur ce point entre l'un & l'autre
euglement. Car l'aveuglement corporel
abſolument involontaire, & par conſe-
ent ne rend point coupables ceux qui y
nt. Mais il n'en eſt pas de même de l'a-
uglement ſpirituel. Perſonne, à la vérité,
veut directement être aveugle ſelon
ſprit; mais cet aveuglement vient toû-
urs de quelque amour déreglé & volon-
re. On ſe livre volontairement & libre-
ent à une paſſion: & cette paſſion enſuite
us aveugle à l'égard de diverſes régles
morale, & à l'égard du jugement qu'on
it porter des actions qui en dépendent.

L'a-

L'aveuglement eſt donc involontaire: mais la ſource en eſt volontaire. Et ainſi les actions qui ſe commettent par cet aveuglement ne ſont point exentes de péché. C'eſt la paſſion qui étouffe la lumiére, & elle ne l'étouffe pas même ſi pleinement qu'il n'en reſte quelque peu, quoi que l'ame ne s'y arrête que lors qu'elle favoriſe ſa paſſion.

IV.

Pour nous donner plus d'horreur de cet aveuglement d'eſprit & de cœur, Dieu a permis que les Phariſiens nous en fiſſent voir un éxemple affreux dans le procedé dont ils uſérent envers cet aveugle que JESUS-CHRIST avoit guéri. Jamais la haine de la vérité qui produiſit cet aveuglement en eux, ne parût d'une maniére ſi odieuſe, Ils ne s'informent pas du miracle que JESUS-CHRIST avoit fait en la perſonne de l'aveugle né, pour s'en aſſurer & pour le croire; mais dans l'unique deſſein de le détruire s'ils le pouvoient, ils y opoſent des raiſons frivoles qui n'avoient point d'autre ſource que leur paſſion: & ſe voyant forcez par l'évidence de la vérité à les abandonner, au lieu de ſe rendre de bonne foi, ils ont recours à d'autres prétextes d'incrédulité qui ne ſont pas moins vains ni frivoles. D'abord ils ne veulent pas croire que cet homme qui voyoit clair, fût né aveugle.

Ils

ls l'interrogent, & ils interrogent ſes pa-
ens ſur ce fait. Ils en ſont convaincus. Les
oila donc aſſurez du fait de l'aveuglement
aſſé & de la vuë preſente de cet homme,
ui eſt tout ce qui étoit néceſſaire pour éta-
lir la foi du miracle. Mais cela ne leur ſuf-
t pas encore. Ils lui font répéter pluſieurs
ois la maniére dont il a été guéri, pour
hercher dans ſon recit quelque prétexte
'éluder ce miracle. N'en pouvant trou-
er, ils veulent éxiger de cet homme qu'il
ondamne ſans raiſon Jeſus Chriſt qui lui
voit rendu la vuë. *Rens gloire à Dieu*, v. 2. 4.
ii dirent-ils, *nous ſçavons que cet homme eſt*
n méchant. DA GLORIAM *Deo; nos ſcimus*
uia hic homo peccator eſt. Enfin ne pou-
ant repliquer à ce que l'aveugle guéri leur
lléguoit pour la défenſe de Jeſus Chriſt, ils
ournent leur fureur contre lui. Ils le char-
ent de reproches; ils ſe font une raiſon
ontre lui de ſon état paſſé. *Tu n'es que*
'ché, lui dirent-ils, *des le ventre de ta mé-*
, & tu te mêles de nous enſeigner? Raiſon- v. 3. 4.
ement ridicule; Car il étoit faux que l'é-
t d'aveugle où cet homme étoit, fût une
arque qu'il étoit plus grand pécheur
'eux: & ſi c'en étoit une marque, le re-
ouvrement de ſa vuë étoit donc auſſi une
arque qu'il étoit delivré de ſes péchez,
qu'il avoit autant de droit de parler
'eux. Enfin étant à bout de leurs rai-
ns, toutes frivoles qu'elles fuſſent, ils

en viennent aux mauvais traitemens ſans raiſon, & ils chaſſent honteuſement cet homme de la Synagogue. Exemple terrible de ce que peut faire l'aveuglement de l'ame cauſé par les paſſions, par l'orgueil intérieur, par la crainte de déchoir de ſa réputation & de ſon rang : par la haine des véritez qui convainquent des crimes qu'on ſe diſſimule à ſoi même ! Mais éxemple conſolant pour ceux qui éprouvent de la part de quelqu'un ces effets de l'aveuglement ſpirituel ! Car ils ſe doivent tenir honorez que Jeſus Chriſt les faſſe porter une partie de la haine que les méchans ont euë pour lui : & cette conduite de Dieu ſur eux les doit faire entrer dans des ſentimens particuliers de reconnoiſſance, pour avoir été délivrez d'un ſi malheureux état.

V.

Souvent les paſſions toutes ſeules ne ſuffiſent pas pour nous précipiter dans les crimes ou pour nous y retenir, parce qu'elles nous ſeroient ſuſpectes, & nous cauſeroient même quelque ſorte de honte. Les Phariſiens ne dirent pas de Jeſus Chriſt : Oppoſons-nous à ce faiſeur de miracles, puis qu'il tend à diminuer nôtre gain & nôtre réputation. Cela eſt trop groſſier. Mais ce qu'elles ne font pas directement, elles le font par un détour qui les rend fiéres & hardies. Les Phariſiens tout paſſionnez qu'ils

u'ils fuſſent, ne conteſtoient point cette
naxime. Qu'il ne faut point s'opoſer à
eux qui viennent de la part de Dieu. Mais
eſt permis auſſi de s'opoſer à ceux qui ne
iennent pas de la part de Dieu. La maxi-
ne ne peut être blâmée en elle-même, &
es Phariſiens n'avoient pas tort de la rece-
oir. Il fut queſtion enſuite d'éxaminer ſi
eſus Chriſt venoit de la part de Dieu, & ce
it ſur cela que les Phariſiens aveugles par
eur paſſion ſe rendirent au plus pitoyable
e tous les raiſonnemens. Ils conclurent
ue Jeſus Chriſt *ne venoit point de la part de* v. 16.
Dieu: parce, diſoient-ils, *qu'il ne gardoit*
as le Sabbat, NON *eſt hic homo à Deo, qui*
ibbatum non cuſtodit. Ce raiſonnement
toit faux en toutes maniéres: mais les
aſſions d'orgueil & d'avarice le leur firent
rouver bon; & aprés cela ils ne gardérent
lus de meſures à l'égard de Jeſus Chriſt.
eur paſſion armée de ce principe vérita-
le en ſoi, mais mal appliqué, Qu'il faut
'opoſer aux ennemis de la loi de Dieu, &
le ce faux jugement; Que Jeſus Chriſt étoit
nnemi de cette loi, n'eut plus de bornes,
& devint capable des deſſeins les plus cruels.
Craignons nos paſſions & nos préventions,
uoi qu'il ne ſemble pas que nous les pré-
érions à nôtre conſcience. Car ſi Dieu
ous y abandonnoit, elles pouroient nous
aire tomber dans les plus grands excés, en
e couvrant de quelque faux jugement au-

quel elles nous engageroient. C'eſt un bon principe que de ne vouloir rien faire contre ſa conſcience. Mais il ne s'y faut pas fier. Car ſi nous ſommes poſſédez de quelque ſorte de prévention, elle ſaura bien allier nôtre conſcience avec l'éxécution de tout ce qu'elle nous inſpire. Les Phariſiens étoient gens de conſcience : & ce fut par une conſcience trompée qu'ils s'opoſérent en tout à Jeſus Chriſt & le livrérent enfin à la mort. Ainſi nous ne ſçaurions trop demander à Dieu qu'il nous delivre de ces piéges où nos paſſions nous engagent, ni veiller avec trop de ſoin ſur les paſſions mêmes qui nous cauſent ces illuſions.

V I.

En vain eſpére-t-on de convaincre par raiſon les faux jugemens qui ont pour ſource la paſſion. Ils ne cédent pas à l'évidence. Il étoit queſtion, s'il étoit permis de guérir un homme le jour du Sabbat. Les raiſons de Jeſus Chriſt le prouvoient parfaitement. *Il eſt permis*, dit-il dans un autre Evangile, *de tirer le jour même du Sabbat, un bœuf ou un âne d'un puits où il ſe ſeroit jetté.* Il eſt donc encore plus permis de ſauver la vie à un homme. Ce que les Prêtres font dans le Temple, diſoit-il encore ailleurs, ne viole pas le Sabbath, parce qu'ils le font pour honorer Dieu. On peut donc bien auſſi,

Luc 14. 5.

Met. 12. 5.

li, pour honorer Dieu & montrer la vé-
é d'un miracle de ſa puiſſance, faire
taines œuvres qui ſans cela ne ſeroient
permiſes. Toutes ces raiſons évidem-
en ſoi étoient confirmées par des mira-
s viſibles. Mais malgré ces raiſons & ces
racles la paſſion décide au contraire :
t *homme n'eſt pas de Dieu, puis qu'il ne* v. 16.
de *pas le Sabbat.* Il ne faut pas neanmoins perdre courage, ni croire que la vé-
é, quoi qu'accablée pour un tems, puiſſe
être entiérement étouffée. Les entête-
ens ſe diſſipent, les paſſions ſe ralentiſ-
nt, & enſuite ce qui avoit paru vrai dans
ardeur de la paſſion, devient ridicule à
ut le monde, comme l'entêtement des
hariſiens convaincus par des miracles ſi
videns & des preuves ſi claires nous paroît
reſentement monſtrueux. Il ne faut donc
as ſe rebuter dans la défenſe de la vérité,
arce que l'on ne perſuade pas ceux à qui
n la propoſe. JESUS-CHRIST n'a pas
erſuadé les Phariſiens, & il eſt bien juſ-
e que l'on ſouffre ce qu'il a ſouffert.

Il eſt dit que la parole de Dieu porte ſon
ruit : mais c'eſt *avec patience* ; *Et fructum*
ffert in patientia : pour montrer à ceux Luc 8.
ui l'annoncent, qu'ils doivent attendre ce 15.
ruit *avec patience* ; & ne pas prétendre que
Dieu doive ſuivre dans les operations de ſa
race, leur empreſſement & leur precipi-
gation. Ce ſeroit un miracle trop viſible ſi

la grace changeoit les cœurs dans l'ardeur meme des paſſions. Elle attend donc ordinairement qu'elles ſoient ralenties pour ne pas fraper ſouvent les hommes par des prodiges.

VII.

L'aveuglement ſpirituel étant un ſi horrible obſtacle à la vérité, & n'y ayant perſonne qui n'ait ſujet de le craindre, chacun a un extréme intérêt d'aprendre les moyens de l'éviter : & ce ſont ces moyens dont JESUS-CHRIST inſtruit quelques Phariſiens qui ſe plaignoient qu'il les eût traitez d'aveugles. *Numquid & nos cæſi ſumus* : SOMMES-*nous donc auſſi aveugles ?* diſoient-ils en inſultant JESUS-CHRIST. Sur quoi JESUS-CHRIST leur répondit : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché : mais maintenant vous dites que vous voyez, & c'eſt ce qui fait que vôtre péché demeure en vous.*

Jean 9. 40.

v. 41.

Il eſt clair que ces paroles : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché*, ſignifient que ſi les Phariſiens euſſent reconnu ſincérement leur aveuglement, ils en auroient évité les ſuites qui ſont les péchez. Or on n'évite le péché que par la lumiére qui nous tire de l'aveuglement ; & par conſéquent c'eſt comme ſi JESUS-CHRIST leur eût dit : Si vous reconnoiſſiez que vous êtes aveugles, vous ceſſeriez d'être aveugles. Mais comment en reconnoiſſant

connoiſſant ſon aveuglement ceſſe-t-on d'être aveugle ? C'eſt qu'en reconnoiſſant ſon aveuglement on ceſſe d'être préſomptueux. Or la préſomption eſt la principale partie de l'aveuglement. En reconnoiſſant ſon aveuglement, on commence à prier Dieu ; & l'on eſt par là dans la voye d'obtenir de Dieu les lumiéres qui nous ſont néceſſaires. En reconnoiſſant ſincérement ſon aveuglement, on commence à chercher la vérité & à écouter ceux qui la propoſent. Ainſi l'on renonce à ſes préventions, on prend les voyes de trouver la vérité, & l'on s'éloigne de ce qui nous empêche de la découvrir & de la trouver.

VIII.

Ce n'eſt pas que ceux qui ſont veritablement éclairez de Dieu, ne puiſſent avoir une juſte confiance qu'ils connoiſſent ce que Dieu leur a fait connoître ; mais c'eſt avec une diſpoſition fort differente de celle de ces préſomptueux opiniâtres qui ſont aveuglez par leur orgueil. Car premierement ils reconnoiſſent que s'ils ont quelque lumiere, ils la tiennent de Dieu, & que c'eſt lui qui la leur donne, non ſeulement par ſon Ecriture, mais en éclairant intérieurement leur eſprit par lui-même. Ainſi ils ſe reconnoiſſent aveugles par leur nature, & ils avouent que la lumiere ne leur apartient point ; qu'ils ne la trouvent point en eux-mêmes ; & qu'il eſt neceſſaire qu'ils la reçoivent,

çoivent continuellement de Dieu.

Ils reconnoiſſent ſecondement qu'ils ſont encore aveugles à l'égard d'une infinité de choſes; qu'ils ont beſoin ſans ceſſe que Dieu les éclaire & les conduiſe, & que ſans cela ils ne pourroient éviter de tomber dans les tenebres de l'erreur. Ils ne ſe croyent donc jamais ſuffiſamment éclairez. Ils ſe tiennent toûjours dans la dependance de Dieu, & dans la diſpoſition d'écouter ſans paſſion toutes les veritez qu'on leur voudra propoſer, quelque contraires qu'elles ſoient à leurs préventions. C'eſt la diſpoſition que la grace inſpire à tous ceux à qui JESUS-CHRIST la donne: & c'eſt pourquoi il conclut dans cet Evangile que l'éfet de ſa venuë ſera de faire que les aveugles, c'eſt à dire, ceux qui reconnoiſſent leur aveuglement, jouïſſent de la lumiere, & que ceux qui voyent, c'eſt à dire ceux qui pretendent voir clair, demeurent dans l'aveuglement & dans les tenebres. Le premier état regarde les Chrêtiens, & le ſecond les Juifs. C'eſt ce qui nous eſt admirablement dépeint dans l'éxemple de l'aveugle né, qui reçut la vûë & corporelle & ſpirituelle tout enſemble; & dans celui des Phariſiens, qui ne pouvant ſouffrir qu'on les traitât d'aveugles, demeurerent dans leurs ténébres, leur prévention, leur obſtination, & leur haine pour la vérité.

IX.

Comme J. C. dit à ces Phariſiens, que s'ils

s'ils euſſent reconnu qu'ils étoient aveugles, ils n'auroient point eu de péché, c'eſt à dire, qu'ils auroient ceſſé d'être aveugles & de pécher par aveuglement: on peut dire dans le même ſens à tous ceux qui préſument des forces & de la ſanté de leur ame: Si vous étiez foibles vous commenceriez d'être forts: ſi vous étiez malades, vous commenceriez d'être ſaints. Car la reconnoiſſance ſincére de nôtre foibleſſe eſt la plus grande diſpoſition à devenir forts; & c'eſt un commencement de force de connoître ſa foibleſſe. Il faut bien de la force pour pénétrer & avouer ſes foibleſſes, bien de la ſanté pour reconnoître le fond de la maladie. On eſt donc foible & fort, malade & ſain tout enſemble: & il eſt aiſé de le comprendre, en concevant bien la nature de la force & de la ſanté que Dieu donne à ſes élus en cette vie. Leur vertu conſiſte principalement dans la condition de leur foibleſſe, leur ſanté dans la perſuaſion qu'ils ont de leur maladie. Car ce ſont ces lumiéres qui font qu'ils ont recours uniquement à Dieu; qu'ils ſe dépouillent de la confiance en eux-mêmes; qu'ils ne preſument point de leur propre juſtice; qu'ils n'attendent que de Dieu la gueriſon de leurs maux: & ce ſont là les moyens les plus efficaces pour obtenir la force & la ſanté de leur ame, puis que c'eſt par ces ſentimens qu'on s'établit dans une vraye humilité.

SUR L'EVANGILE DU JEUDI DE LA IV. SEMAINE DE CAREME.

Ibat JESUS in civitatem quæ vocatur Naïm. *Luc* 7. 11. 16.

JESUS alloit à une ville appellée Naïm.

I.

COmme tous les maux corporels ont raport aux maux ſpirituels, & JESUS CHRIST en les guériſſant par ſes miracles viſibles, a voulu nous faire comprendre qu'il eſt l'unique auteur des guériſons ſpirituelles qu'il opére ſur les ames: il n'y a pas lieu de douter que par ce fils de la veuve de Naïm qu'il reſſuſcite dans l'Evangile de ce jour, & par l'hiſtoire de la réſurrection de Lazare qui nous eſt repreſentée dans celui de demain, il ne nous ait voulu ſignifier qu'il eſt le ſeul auteur de la réſurrection des ames mortes, ſelon ce qu'il dit lui-même: *Je ſuis la réſurrection & la vie*; & qu'il ne nous ait marqué par les circonſtances de ces deux réſurrections, de quelle maniére il opé-

Joan. 11. 25.

opére celle des ames dans le cours des ſiécles. Il faut ſeulement remarquer en général ſur toutes les deux, qu'au lieu que les maux corporels ſont différens & ſeparables les uns des autres, qu'il y en a même qui ſont incompatibles entr'eux, qu'un ſourd n'eſt pas néceſſairement aveugle ni un aveugle muet, ni un muet paralytique; & que bien loin qu'un paralytique ſoit mort, il s'enſuit au contraire que s'il eſt paralytique, il n'eſt pas mort: il en eſt tout au contraire des maux ſpirituels. Ils ſont preſque toûjours joints enſemble. Les ſourds ſont aveugles, les aveugles ſont muets, les muets paralytiques, les paralytiques morts. Ce n'eſt qu'un même état qu'on regarde par differentes faces. Mais ces différens regards ſont utiles pour nous en donner la juſte idée que nous en devons avoir, & pour nous faire comprendre que le péché eſt un aſſemblage de tous les maux.

II.

L'Egliſe nous propoſe donc aujourd'hui l'état du péché ſous l'image de la privation de la vie du corps; & cette idée eſt trés juſte & trés naturelle. Car Dieu eſt la véritable vie de l'ame, comme l'ame eſt celle du corps. Le corps meurt quand l'ame s'en ſépare. L'ame meurt quand Dieu ſe ſépare d'elle, & qu'elle ſe prive de ſa connoiſſance

& de ſon amour. Il lui reſte ſeulement une autre vie baſſe & miſérable dans l'amour des créatures, qui fait en même tems ſon ſupplice.

Les hommes privez ainſi de la vie de l'ame ne ſont proprement que des ſupulcres qui ſe remuënt, & qui portent une ame morte: *Animæ mortuæ corpus ſepulchrum eſt.* Et au lieu que le mort de nôtre Evangile étoit porté par d'autres au lieu de la ſépulture, ces ſépulcres vivans de ſa vie du corps portent au contraire eux-mêmes leur ame privée de ſa vraye vie pour l'enſevelir dans l'enfer, comme il eſt dit du mauvais riche: *Et ſepultus eſt inferno.* C'eſt la fin de toutes les démarches des hommes morts ſelon l'ame. Elles les aprochent toutes de la ſeconde mort, qui eſt l'enfer. Ils y tendent malgré eux; de ſorte que l'on peut dire que toute leur vie n'eſt que le convoi d'une ame miſerable que l'on va précipiter dans l'enfer.

III.

Rien n'eſt plus terrible que cet état. Cependant il eſt ſi ordinaire, que ſelon les lumiéres de l'Evangile, on ne voit preſque que de ces morts ſpirituels, & l'on n'a preſque ce commerce qu'avec eux. Non ſeulement les aſſemblées du monde, mais les Egliſes même en ſont remplies, puis qu'elles

les ſont pleines d'amateurs du monde, vuides de l'amour de Dieu. L'unique devoir & l'unique bonheur de ceux qui ſont en ce monde, eſt donc de ſe ſéparer de ces malheureux qui courent au précipice ſans y penſer. Il ſeroit aiſé de prouver tout cela par les maximes de l'Ecriture. Mais il ſuffit de dire ici qu'il eſt certain que tous ceux qui marchent dans la voye large, ſont morts, & qu'il n'y a de vivans que ceux qui marchent dans la voye étroite. Or le nombre en eſt ſi petit, que JESUS-CHRIST admire combien il y en a peu qui y entrent & qui y marchent. Arrêtons-nous donc ſeulement un peu à la contemplation de ce terrible ſpectacle. Qu'eſt-ce qu'une ville ſelon cette idée? C'eſt une multitude de morts parmi leſquels il y a un petit nombre de gens qui reſpirent encore. Qu'eſt-ce qu'un prédicateur qui parle dans un grand auditoire: C'eſt un homme qui parle à une multitude de morts qui l'environnent, & à qui il pourroit adreſſer avec juſtice ces paroles d'un Prophete: *Oſſa arida, audite verbum Domini*: Os *deſſechez, entendez la voix du Seigneur*. Dieu veuille même que le predicateur ne ſoit pas du nombre de ces morts, & que ce ne ſoit pas un mort qui parle à des morts. *Ezech.* 37. 4.

Ces images ſont affreuſes; & la charité nous doit empêcher de les apliquer à perſonne en particulier. Il faut traiter par une vûë

vûë de charité tous ceux qui font profeſſion de la Religion Chrêtienne, qu'and on agit avec eux en particulier comme s'ils étoient vivans. Mais cela n'empêche pas que par une vûë de vérité on ne doive reconnoître que c'eſt là dans le fond le vrai état du chriſtianiſme ; qu'il n'y a qu'un peu de bon grain parmi une infinité de paille; un peu de vivans parmi une infinité de morts : ce qui doit exciter les pécheurs à tâcher par toutes ſortes de moyens de ſortir de ce malheureux état.

I V.

Ce qui les doit conſoler, c'eſt que dans ce monde ici ces deux états ne ſont point tellement ſéparez, que l'on ne puiſſe encore paſſer de l'un à l'autre quand on le veut. Il faut donc que ceux qui ſe trouvent dans la voye large, inſéparable de la mort de l'ame, aprennent de nôtre Evangile de quelle ſorte ils en peuvent ſortir, & rentrer dans le chemin de la vie. C'eſt ce que l'Evangile nous marque dans la ſuite de ce miracle. Ce n'eſt pas le mort qui demanda lui même de recouvrer la vie. L'homme, comme dit ſouvent ſaint Bernard, eſt un eſprit qui va & ne revient point : *Spiritus vadens & non rediens*. Il faut que ce ſoit J. C. qui commence, mais la compaſſion de J. C. fût excitée par la douleur de la mére de ce jeune hom-

Pſ. 77.

homme. *Le Seigneur*, dit l'Evangile, *ayant vû cette femme, ſes entrailles en furent émuës de compaſſion, & il lui dit : Ne pleurez point.* C'eſt la charité de l'Egliſe ſon épouſe qui touche le cœur de J. C. & qui le porte à redonner la vie aux pécheurs. Ce ne ſont point eux qui commencent de prier pour eux-mêmes ; mais c'eſt l'Egliſe qui prie pour eux, qui leur obtient les premiers mouvemens de converſion & de vie. Elle répand des larmes pour eux ; & ce ſont ſes priéres & ſes larmes qui obtiennent les premiers commencemens de la reſurrection de ſes enfans morts. Ainſi les pécheurs ne doivent pas ſeulement à l'Egliſe leur premiére naiſſance & leur premiere juſtification ; mais ils lui doivent auſſi leur réſurrection & le recouvrement de la vie, quand ils l'ont perduë. Sans elle ils auroient été pour jamais enſevelis dans la mort. C'eſt donc une dévotion digne d'un pénitent touché de reconnoiſſance, d'être attaché à l'Egliſe d'une maniére particuliere, & d'employer à ſon ſervice la vie qu'il a recouvrée, comme l'ayant reçûë d'elle : & cela ſe fait par toutes ſortes de bonnes actions. Car on peut ſervir l'Egliſe en diverſes maniéres juſques-là que ſaint Paul dit que les ſerviteurs fidelles & qui s'aquitent bien de ce miniſtére, *ornent la doctrine de* J. C. qui eſt ce qu'il y a de plus grand & de plus relevé dans l'Egliſe : *Doctrinam Salvatoris* *Ad Titum* 2. 10.

toris noſtri Dei ornent omnibus. Et par là l'on peut juger ce que l'on doit dire des pénitens, qui bien loin de conſacrer leur vie & leurs travaux à l'ornement & au ſervice de l'Egliſe, ne lui conſacrent pas ſeulement la moindre partie de leur bien, & lui raviſſent ſouvent le ſien.

V.

Cette mére qui pleuroit la mort de ſon fils, ne pouvoit être conſolée que par ſa réſurrection. Ainſi JESUS-CHRIST pour lui marquer qu'il étoit dans le deſſein de lui redonner la vie, ſe ſervit de ces paroles: *Noli flere*, NE *pleurez point*; ce qui étoit la même choſe que s'il lui eût dit: je m'en vais reſſuſciter vôtre fils. Rien ne peut conſoler l'Egliſe de la mort ſpirituelle de ſes enfans que leur converſion & leur réſurrection effective. C'eſt la ſeule choſe qui doive apaiſer ſes larmes. Dieu les eſſuyera toutes quelque jour lors qu'il l'aura tranſportée dans le Ciel. Elle n'y pleurera plus, parce que tous ſes enfans ſeront ſauvez; & Dieu lui fera connoître que ceux qui ne ſe convertiront pas, n'étoient pas du nombre de ceux que Dieu lui avoit donnez pour l'éternité. Mais bien loin d'eſſuyer ſes larmes dans cette vie, c'eſt lui-même qui les excite & qui les cauſe. Il veut redonner la vie à certains morts: mais il veut que ce ſoit par les larmes de l'Egliſe. Il fait pleurer l'Egliſe,

ſe, & il accorde à ces larmes ce qu'elle demande. Elle n'employe ſes larmes que pour la réſurrection ſpirituelle de ceux qu'elle pleure, & comme elle ne diſtingue pas en cette vie les élûs des reprouvez, elle ne ceſſe jamais de demander la vie & le ſalut de ceux qui ont été du nombre de ſes enfans; & ſa charité eſt toûjours éficace dans tous ceux que le Pére a donnez à JESUS-CHRIST. Ceux donc de qui la charité ſe laſſe bien-tôt, & qui ceſſent incontinent de pleurer les morts ſpirituels, n'ont pas le cœur de l'Egliſe. La diſpoſition d'un vrai Chrêtien eſt d'être inconſolable pendant que ceux qu'il regrette, demeurent dans la mort. Et ce qui fait qu'on eſt ſi rarement éxaucé, c'eſt qu'on ceſſe de pleurer avant que d'avoir entendu JESUS-CHRIST, la promeſſe de la réſurrection de ceux que l'on pleure.

VI.

JESUS-CHRIST toucha le cercueil de ce jeune homme avant que de le reſſuſciter : ce qui ſignifie qu'il cauſe de grands renverſemens dans tous les objets des attaches de ceux qu'il veut convertir. C'eſt une étrange choſe qu'il faille preſque que le monde quite la plûpart des gens, afin qu'ils ayent la penſée & le courage de le quiter. Quel plus grand ſujet d'humiliation pour les penitens, que d'être obligez de reconnoître

noître qu'ils n'ont renoncé au monde que quand le monde les a rejettez ; mais c'eſt en même tems un grand ſujet de reconnoiſſance envers Dieu qu'il veuille recevoir les reſtes d'un cœur qui ne s'eſt ſéparé du monde qu'à cauſe des mauvais traitemens qu'il en recevoit. Cependant la bonté de Dieu eſt telle qu'il ſe ſert même de ces moyens pour nous ramener à lui. C'eſt par là qu'il commence le plus ſouvent de nous en donner la penſée. Il faut que le fils prodigue pour retourner à ſon pere aprés avoir diſſipé ſon bien, ſe trouvât dans la derniére diſette, & que le monde lui refusât même ce que l'on donne aux pourceaux. Dieu ſe ſert de tous ces motifs, pour faire que les pécheurs rentrent dans eux-mêmes. Mais il ne les y laiſſe pas. Il les conduit par ces degrez à un amour pur & ſincére, & il s'en ſert enſuite pour les humilier & pour rendre par leur humilité leur converſion plus ferme & plus aſſurée.

VII.

JESUS-CHRIST touche & arrête le cercueil de ce jeune homme, & le reſſuſcite enſuite tout d'un coup. Mais ce qu'il fait ici en un même tems dans la réſurrection corporelle du fils de cette veuve, il le partage ordinairement en divers tems dans ſa reſurrection ſpirituelle des ames. Dieu travaille ſouvent long tems ſur un cœur

cœur pour rompre les attaches qui le tiennent aux créatures & pour affoiblir les paſſions qui le portent au tombeau : & il y a quelquefois des préparations qui précédent de pluſieurs années ſa converſion. On ne ſçait ſouvent pourquoi Dieu nous prive en un certain tems d'un objet de nôtre attachement, & d'un autre en un autre tems. Mais le deſſein de Dieu en cela eſt d'empêcher que cet objet ne ſerve d'obſtacle à ſa grace, lors qu'il lui plaira de toucher nôtre cœur à pluſieurs années de là. Il fait jetter de même dans nôtre eſprit en certains tems des ſemences de certaines véritez. Il ſemble qu'elles ſoient inutiles alors, parce qu'il n'eſt pas le tems d'en faire uſage. Mais il vient enſuite des occaſions où ces véritez fortifiées par l'aprobation qu'on y a donnée, ſervent à facilirer nôrer retour à Dieu, & à répouſſer les tentations qui nous auroient emportez. Ce ſera une choſe qui nous comblera d'admiration & de joye dans l'autre vie, que de connoître les voyes dont Dieu s'eſt ſervi ou pour nous conſerver la grace, ou pour nous la faire recouvrer. Mais nous en connoiſſons aſſez dés celle-ci pour concevoir de grands mouvemens de reconnoiſſance envers Dieu de la bonté qu'il lui plaît d'éxercer envers nous.

VIII.

VIII.

Ces ménagemens de Dieu n'arrivent pas seulement dans les préparations éloignées à la conversion, ni dans le retranchement des obstacles capables de l'empêcher, ils arrivent dans la conversion même, qui ne se fait ordinairement que par degrez. *Levez-vous*, dit saint Paul, *vous qui dormez; sortez d'entre les morts*, & Jesus-Christ *vous éclairera*. Voila ces divers degrez clairement marquez. Il faut que l'ame endormie par le péché se leve; qu'elle sorte d'entre les morts, & ce n'est qu'aprés cette sortie d'entre les morts qu'elle reçoit la vie par la lumiére de J. C. Car J. C. vivifie les ames en les éclairant, selon que le dit saint Jean: *Dans lui étoit la vie; & la vie étoit la lumiére des hommes*. Il est vie entant que lumiére, parce que la vie qu'il donne, consiste dans la connoissance & dans l'amour de la vérité. Il y a donc divers degrez de cette vie que Dieu communique aux ames. Il y en a une commencée qui nous fait lever & sortir d'entre les morts, c'est à dire, abandonner le péché & rechercher nôtre résurrection parfaite. Il y en a une parfaite & achevée qui nous rend effectivement justes & enfans de Dieu. Tous les commencemens de pénitence tendent à la vie; mais ne la contiennent pas encore. Il faut pour

Ephes. 5. 14.

Jean 1. 4.

la

la recevoir que la pénitence ſoit arrivée à une certaine maturité ; & ſouvent ces commencemens de vie qui précédent la vie parfaite, durent fort long tems. Il y en a même qui avortent & ne conduiſent pas l'ame juſqu'à la parfaite converſion. Et c'eſt lors que le cœur s'endurcit à la voix de Dieu qu'il avoit commencé d'entendre. Cependant ces commencemens de vie auſſi-bien que la vie entiére & parfaite ne laiſſent pas d'être des effets de la voix de Dieu & de ſa grace, comme le dit ſaint Thomas. Les commencemens naiſſent de la grace prévenante ; la perfection de la vie, de la grace ſubſéquente. Les morts ſelon le corps ne demandent jamais la vie corporelle : mais les morts ſpirituels la peuvent demander, parce qu'ils ſont vivans en partie & morts en partie. Ils demandent la perfection de la vie par le commencement de vie qu'ils ont reçû. Ils demandent leur parfaite réſurrection par les commencemens de réſurrection que Dieu leur a accordez.

IX.

Il ne faut donc pas ſupoſer que cette voix de Jeſus Chriſt : *Jeune homme, levez-vous, je vous le commande*, ſe diſe tout d'un coup & en un ſeul tems. Elle ſe partage ordinairement en divers tems dans la réſurrection des ames. Et c'eſt par une conduite expreſſe de Dieu que ce partage ſe fait. La vie qui ſe recouvre

couvre ainſi par degrez, en eſt plus ferme & plus aſſurée. On conſerve avec plus de ſoin ce que l'on a recouvré avec plus de peine, dit ſaint Auguſtin : *Ex difficultate curationis fit diligentior cuſtodia receptæ ſanitatis.* Que les pécheurs ne ſe découragent donc point, s'ils reſſentent encore bien des foibleſſes qui les menacent de rechutes. Il viendra un tems où Dieu ſe communiquera davantage à eux. Mais qu'ils ne s'ennuyent point cependant des retardemens de Dieu. La voix de Dieu qu'ils auront reçuë avec docilité, ſera ſuivie de quelqu'autre voix plus forte & plus efficace. Le bon uſage des moindres graces en attirera de plus grandes par la fidélité qu'ils auront à ſuivre les inſpirations de Dieu. Ils recouvreront enfin tout ce qu'ils avoient perdu. Ils rentreront dans tous les droits des enfans de l'Egliſe : & Jeſus Chriſt les rendra à elle, non morts & enſevelis & portez dans un cercueil, mais vivans & agiſſans en enfans de Dieu.

Aug. in Pſ. 6.

SUR

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DE LA IV. SEMAINE DE CAREME.

Erat quidam languens Lazarus à Bethania, &c. Joh. II. I. 45.

Il y avoit un homme malade nommé Lazare, qui étoit du bourg de Bethanie, où demeuroient Marie & Marthe ſes ſœurs.

I.

LE miracle que JESUS-CHRIST opera ſur Lazare frere de Marie & de Marthe, eſt d'autant plus conſidérable, qu'il a été une des principales cauſes de la mort de JESUS-CHRIST, puis que c'eſt ce qui a particuliérement excité la jalouſie des Phariſiens & des Prêtres. C'eſt ce qui leur a fait craindre que tout le monde ne ſuivît JESUS-CHRIST, & leur a fait prendre la réſolution de lui ôter la vie. Ainſi il ne faut pas conſidérer ſeulement JESUS-CHRIST dans ce miracle, comme redonnant la vie à Lazare,

zare, mais comme abandonnant la ſienne & entrant dans la voye qui le conduiſoit directement à la mort. Il a voulu nous montrer par là qu'il y a des actions deſtinées à manifeſter la gloire de Dieu, qu'il ne faut pas omettre quand même il en couteroit la vie, & que l'on ſçauroit avec certitude que la haine des méchans qu'elles attireroient, devroit cauſer nôtre rüine & nôtre mort. Et les hommes ſont d'autant plus obligez de n'être point retenus par ces ſortes de craintes, qu'ils ne ſont jamais aſſurez des événemens futurs, & quainſi le danger n'eſt jamais ſi grand & ſi certain à leur égard; au lieu que Jeſus Chriſt qui pénétroit dans l'avenir, voyoit certainement que la réſurrection de Lazare cauſeroit ſa mort.

II.

Auſſi eſt-il clair que cette réſurrection étoit particuliérement deſtinée à faire paroître la puiſſance de Dieu & à autoriſer la miſſion de Jeſus Chriſt & ſa qualité de Fils de Dieu, non ſeulement à l'égard de quelques Juifs, mais à l'égard de tous ceux à qui l'Evangile devoit être anoncé dans le cours des ſiecles. Car ce miracle fut accompagné de circonſtances qui accablent l'incrédulité des hommes, & qui les réduiroient tous à embraſſer la foi, ſi l'entétement & la prévention étoient capables de ſe rendre à la rai-

raiſon. C'eſt un mort que Jeſus Chriſt reſſuſcite, & un mort de quatre jours ; un mort enſeveli en preſence de pluſieurs Juifs ; un mort qui répandoit déja l'infection des corps morts & qui étoit tout corrompu. J. Chriſt ne le reſſuſcite pas ſans témoins, comme il avoit fait la fille du Prince de la Synagogue. Ce fut en preſence de pluſieurs Juifs venus de Jéruſalem, témoins irréprochables de la corruption de ce corps mort & de la vérité de ſa réſurrection. L'Hiſtoire même qui eſt rapportée dans l'Evangile, eſt décrite d'une maniére inimitable à l'artifice, & perſuade tellement l'eſprit, qu'il ne ſçauroit former le moindre doute ſur ce miracle. Et cependant il eſt tel, qu'étant ſuppoſé on ne ſçauroit avoir aucun doute raiſonnable de la vérité de toute la Religion chrêtienne.

III.

Comme Jeſus Chriſt avoit pluſieurs fins dans ſes actions, parce qu'il avoit diverſes vuës, il a voulu dans la réſurrection de Lazare non ſeulement faire connoître qu'il étoit l'auteur de la réſurrection des ames, mais montrer de plus qu'il pouvoit redonner la vie de l'ame aux pécheurs les plus endurcis, & les plus deſeſpérez, comme il redonna celle du corps à Lazare, déja corrompu dans ſon ſepulcre. Car il ne faut pas s'imaginer que la converſion de tous

Vid. Basin. Ff. 1.

les pécheurs ſoit également facile en ſoi. Une mauvaiſe coûtume contractée depuis long-tems y eſt un ſi grand obſtacle, qu'il n'y a nulle proportion entre la converſion de ceux qui ne ſont point dans cet état, & celle des gens liez à l'iniquité par une habitude invétérée. Le commun des pécheurs eſt bien incliné & déterminé au mal par une pente générale : mais quoi qu'il ſoit dominé par l'amour propre, & qu'il n'agiſſe que pour des fins temporelles, il n'a point néanmoins d'attache forte aux objets particuliers des paſſions. Les diverſes cupiditez qui les portent tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, s'affoibliſſent & ſe détruiſent ſouvent les unes les autres. De ſorte que Dieu venant à répandre quelque degré de ſa lumiére & de ſon amour, il ſe rend facilement maître de leur cœur, parce qu'il ne le trouve pas dominé par de fortes paſſions.

L'eſprit de ces pécheurs n'eſt pas d'ailleurs ſi corrompu ni ſi gâté ; les fauſſes opinions n'y ſont pas ſi enracinées & ſi naturaliſées. Ils ſouffrent plus facilement qu'on les contrediſe & qu'on les combatte, & ils ne s'élevent pas avec tant de violence contre ceux qui s'y oppoſent. Mais c'eſt tout autre choſe quand par une habitude vicieuſe l'ame a contracté une forte alliance avec la mort. Elle a comme émouſſé par ſa longue réſiſtance aux lumiéres de Dieu, toutes les pointes de la vérité, & elle y eſt devenuë com-

comme impénétrable. Les vices lui ſont devenus naturels ; elle ſuccombe ſans réſiſtance & ſans réflexion : & cette paix malheureuſe qui accorde les lumiéres de l'eſprit avec les paſſions corrompuës, n'eſt plus troublée par aucun remors. Enfin l'ame ſe livre aux objets de ſes paſſions par une attache qui approche de l'inflexibilité des démons. Dieu convertit peu d'ames de cette ſorte, parce qu'il veut faire connoître aux hommes le danger effroyable de ce malheureux état. Mais il en convertit quelques-unes, pour montrer qu'il n'y a point de maladie ſi deſeſpérée qui ne puiſſe trouver ſon reméde dans ſa miſéricorde & dans ſa grace.

I V.

Perſonne ne nie la fléxibilité & l'indifférence de la volonté des hommes : mais on ne ſçauroit nier que cette indifférence & cette liberté ne s'accorde avec une volonté déterminée à un objet auquel elle ſe porte ſûrement : & toute la vie humaine eſt preſque fondée ſur la confiance que l'on prend dans ces déterminations certaines que l'on connoît dans l'eſprit des autres. Qui fait difficulté de confier ſa vie à un médecin, à un chirurgien, à un ami, lors qu'il voit qu'ils n'ont aucun intérêt qui les puiſſe porter à lui nuire ? Enfin lors que l'on connoît une forte paſſion dans quelqu'un,

qu'on ne voit point de raiſon qui le ſolicite de ne la pas ſuivre, & qu'il y en a de fortes pour l'y porter, on ne doute non plus du ſuccés que ſi l'effet dépendoit d'une cauſe neceſſaire. On peut être trés-aſſuré qu'un pauvre qui eſt en grande néceſſité, qui n'a point de bizarerie dans l'eſprit, qui deſire beaucoup ſon ſoulagement, qui n'a aucun ſujet d'avoir pour ſuſpect celui qui lui préſente une aumône conſidérable, la recevra.

Il eſt vrai qu'il y a des gens qui ſe portent à des actions bizares. Mais ces actions ont toûjours des cauſes, & ſans ces cauſes ils ne s'y ſeroient jamais portez. Or l'effet des paſſions fortes qui ont paſſé en habitude, eſt de faire en ſorte que l'ame ſe porte à l'objet de ces paſſions avec une détermination à peu prés pareille à celle que l'on a à l'égard des objets dont le contraire nous paroît inſenſé & ſans raiſon. Ainſi l'on a preſque, par exemple, auſſi peu lieu d'eſpérer qu'un avare chargé de biens injuſtement aquis ſe porte à les reſtituer en ſe ruinant, qu'on a lieu de s'attendre qu'un grave Magiſtrat faſſe une action qui le rende ridicule à tout le monde. Ce ſont differens motifs: mais l'attache eſt preſque égale de part & d'autre.

Il eſt vrai de l'avare qu'il peut ſe convertir, qu'il peut reſtituer le bien mal acquis, qu'il peut obéïr à Dieu qui le lui commande & l'y ſollicite. Mais il eſt vrai auſſi que

ſi

ſi l'avare n'y eſt excité que par une grace foible, & ſi le Magiſtrat n'a point de motifs extraordinaires de faire cette action inſenſée, ni l'un ni l'autre ne la fera.

V.

Cependant ces habitudes invariables à l'égard des hommes ne le ſont pas à l'égard de Dieu. Il ſçait bien quand il veut ouvrir les yeux de l'eſprit à ceux qui en ſont poſſédez, & leur faire regarder ces objets d'une maniére toute differente de celle dont ils les voyoient. Il fait ſentir, quand il veut, aux ames les veritez qu'elles regardoient auparavant avec mépris. Il le fait quelquefois : mais il le fait rarement ; & il n'eſt pas même utile qu'il le faſſe ſi ſouvent. Il faut que les pécheurs appréhendent de s'engager dans ces malheureux liens dont il eſt ſi difficile de ſe dégager ; qu'ils ſoient frapez de l'éxemple de ces funeſtes neceſſitez que l'on contracte par ces habitudes ; afin qu'ils les évitent avec plus de ſoin. Si le peché attire par ſes attraits, il faut que les hommes en ſoient detournez par les peines extrêmes qu'il y a à en ſortir. Ils ſe feroient un jeu de ſe rendre malades, s'il étoit ſi aiſé de ſe guérir. Si le Prince accordoit ſouvent le pardon aux plus criminels, l'eſperance d'une grace ſi facile à obtenir rendroit les mechans infiniment plus har-

dis à ſe porter aux actions les plus noires.

V I.

Il eſt donc bon que les grands pécheurs ſçachent & ſoient fortement perſuadez qu'il eſt trés-difficile de ſortir du précipice où ils ſe ſont jettez, en fortifiant leurs crimes par l'habitude. Cependant afin qu'ils ne tombent pas dans un autre précipice encore plus dangereux, qui eſt celui du deſeſpoir, ils doivent ſçavoir auſſi que la réſurrection d'une ame morte par une longue habitude du peché, qui eſt impoſſible aux éforts purement humains, n'eſt nullement impoſſible à Dieu; & que quoi que cette grace ſoit rare en ſoi, elle n'eſt plus rare quand on la demande & qu'on la recherche avec les diſpoſitions néceſſaires. Car la rareté ne vient point de ce que Dieu ne ſoit pas porté à l'accorder: elle vient de ce qu'il eſt rare de la rechercher & de la demander comme il faut.

Que les pécheurs la demandent avec la ferveur, la perſeverance & l'humilité néceſſaire, qu'ils pratiquent les éxercices propres à ſurmonter l'habitude du peché; qu'ils fuyent avec le ſoin qu'il faut les occaſions de la fortifier, qu'ils ſe mettent dans un genre de vie qui produiſe en eux une habitude contraire: & non ſeulement il ne ſera pas rare d'obtenir la remiſſion des plus

grands

grands pechez, mais il ſera certain qu'on l'obtiendra par cette voye. D'où vient donc que cette gueriſon eſt ſi rare? C'eſt qu'on la veut obtenir ſans peine, ſans éfort, ſans l'uſage d'aucuns remedes qui ayent de la force & de l'éficace. On veut guérir des cancers, des ulceres malins & invéterez, des gangrenes toutes formées avec de l'eau chaude & des remedes anodins. C'eſt ce que pretendent les hommes charnels & aveugles: & la principale difficulté de leur converſion conſiſte à les détromper de cette déraiſonnable prétention.

VII.

Quoi donc que tout ſoit également facile à Dieu, parce que rien ne reſiſte à ſes volontez, néanmoins, parce que les choſes ſont inégalement difficiles en elles-mêmes, & que Dieu veut que les hommes ſentent ces difficultez, JESUS-CHRIST a voulu faire paroître dans la réſurrection de Lazare l'extrême difficulté de la converſion de ces pécheurs. *Il pleura* ſur la miſére de cet état, *il ſe troubla, il en frémit*. Horrible état qui fait frémir JESUS-CHRIST & qui trouble celui qui eſt venu aporter la paix dans le ciel & dans la terre, comme dit Saint Paul! Mais ſi JESUS-CHRIST en frémit & s'en trouble, c'eſt pour nous aprendre à en frémir & à nous en troubler nous-mêmes. Ce que nous regardons comme un jeu, comme un plaiſir, com-

v. 33. 35.

Coloſſ. 1. 20.

comme un divertiſſement, eſt un monſtre épouventable : & ſi nous n'en ſommes pas effrayez, c'eſt que nôtre eſprit eſt obſcurci par un aveuglement incompréhenſible. Mais au défaut des lumiéres que nous n'avous point, empruntons par la foi celles de JESUS-CHRIST : & croyons au moins que le péché, & encore plus un péché invétéré, eſt quelque choſe de ſi terrible, que nous n'y devons jamais penſer qu'avec horreur, avec tremblement & avec fremiſſement.

VIII.

v. 43. JESUS CHRIST appelle donc Lazare avec *une voix haute*, pour marquer l'éloignement extrême où ces pécheurs ſont de Dieu. Aprés l'avoir appellé, il le reſſuſcite, mais il le reſſuſcite tout lié, parce que des ames reſſuſcitées aprés de grans péchez retiennent encore beaucoup d'attaches & de liens qui doivent être dénouez par les ſoins des miniſtres de l'Egliſe à qui JESUS-CHRIST remet ces ames reſſuſcitées, comme il remit Lazare entre les mains des Apôtres. Il n'exprime pas la peine de ce dénouëment, & ce que ces ames ſouffrent pour ſe défaire de ces liens : mais c'eſt une choſe étrange que ce qu'elles ont à ſupporter dans la ſuite de leur pénitence pour purifier leur imagination encore toute remplie des idées des actions criminelles, pour régler leur eſprit & leur

corps

corps qui sont déréglez & corrompus pour s'approcher de Dieu qui leur fait souvent sentir, aprés les avoir touchez, combien il est dur & amer à l'ame de l'avoir abandonné. Car il se retire, en quelque maniére d'eux, aprés ces sentimens par lesquels il les a attirez à lui, non pour les laisser retomber dans les mêmes crimes, mais pour leur faire mieux connoître l'indignité où ils étoient de la grace. Le Ciel leur paroît de bronze & d'airain, & ils demeurent dans d'affreuses séchereſſes. Enfin ils payent l'usure de la jouïssance des créatures, & s'en détachant ainsi peu à peu avec des peines terribles. La conversion des pécheurs ordinaires n'est pas accompagnée de convulsions ; & Dieu veut faire voir par là combien il est mauvais de s'éloigner de lui, puis qu'il y a tant de peines à souffrir dans le retour.

IX.

Cependant quoi que ces peines soient effectivement trés-grandes, elles ne sont point sans adoucissement & sans consolation. Le plus grand danger en est même bien-tôt ôté. Il reste de la douleur à souffrir : mais ce n'est plus une douleur qui menace de la mort. Les pécheurs sincérement convertis sont bien-tôt en un état où il leur seroit impossible de prendre plaisir dans leurs déréglemens passez. S'ils ne-

trouvent pas encore leur consolation & leur joye en Dieu & dans l'éxercice de la vertu, au moins leur seroit-il insuportable de retourner à leur vie passée. Ils ne goûtent pas Dieu comme il mérite d'être goûté. Mais ils n'ont plus aussi de goût pour le monde. Cet état est effectivement dur & pénible aux cœurs accoûtumez aux plaisirs sensibles, & qui s'en voyent absolument privez. Ainsi ils éprouvent ce que dit David: *Leur ame a de l'horreur pour toute sorte de nourriture: ils sont venus jusques aux portes de la mort: Omnem escam abominata est anima eorum; & appropinquaverunt usque ad portas mortis.*

Ps. 106. 18.

Mais qu'ils ne se découragent pas dans cet état. Qu'ils y adorent la justice de Dieu qui punit par ces dégoûts & ces ennuis, les goûts & les plaisirs criminels qu'ils ont cherchez dans la jouïssance des créatures. Qu'ils y benissent sa miséricorde, qui les délivre par là de ces goûts mortels & empoisonnez qu'ils y ont trouvez. Qu'ils pensent que ce defaut de goût dans les éxercices de piété n'est pas un si grand mal qu'ils s'imaginent, puis que cette vie n'est pas le lieu des consolations, & que Dieu les leur réserve pour l'éternité; mais que la privation des plaisirs criminels est un bien inestimable, puis qu'ils eussent été certainement suivis de maux éternels.

Que le souvenir de leurs péchez ne leur cause

cauſe donc pas de trouble ni de découragement. Les grands péchez ſubſiſtans ſont un grand objet de la colére de Dieu : mais les grands péchez détruits par la pénitence & remis par la miſéricorde de Dieu, ſont le triomphe de la grace. Ainſi les grands pécheurs convertis contribuënt d'une maniére particuliére à la gloire de la grace ; & l'on peut dire qu'ils ſont par un tître ſingulier des *vaſes de miſéricorde*. Ce doit être là leur grande conſolation dans ce monde, comme ce ſera dans l'autre le ſujet éternel de leur joye. S'ils ſont donc confondus par le ſouvenir de l'énormité de leurs péchez, qu'ils rentrent dans la paix par la penſée que Dieu ne les a permis que pour en tirer ſa gloire. Qu'ils s'humilient & qu'ils ſe relevent : mais qu'ils s'humilient en eux-mêmes & qu'ils ſe relevent en Dieu.

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI DE LA IV. SEMAINE DE CAREME.

Ego ſum lux mundi. Qui ſequitur me, non ambulat in tenebris.
Joan. 8. 12. 20.

Je ſuis la lumiére du monde. Celui qui me ſuit, ne marche point dans les tenebres.

I.

Rien n'eſt plus terrible que la vérité que J. C. annonce aux Juifs dans l'Evangile de ce jour par ces paroles; *Je ſuis la lumiére du monde. Celui qui me ſuit, ne marche point dans les ténébres: mais il aura la lumiére de la vie.* Il dit qu'il étoit la lumiére du monde: c'eſt à dire, qu'il en étoit l'unique lumiére, & que hors de lui il n'y a que des ténébres: *Ego ſum lux mundi.* Il en conclut que ceux qui le ſuivent, ne marchent point dans les ténébres: *Qui ſequitur me, non ambulat in tenebris.* Et il marque clairement par là que tous

tous ceux qui ne le ſuivent point, ſont envelopez de ténebres, & ne peuvent marcher que dans des ténébres. Ainſi il diviſe tous les hommes en deux claſſes, en ceux qui le ſuivent, & en ceux qui ne le ſuivent pas: & il ſépare ces claſſes l'une de l'autre par une effroyable différence. A l'une il donne la lumiére pour partage, & à l'autre les ténébres. Et comme il marque que cette lumiére dont il fait le caractére de ceux qui le ſuivent, n'eſt pas cette lumiére ordinaire qui éclaire les corps, mais une lumiére bien plus excellente qu'il appelle *une lumiére de vie*, c'eſt à dire, une lumiére qui fait vivre ceux qui la voyent; il fait connoître par là que ces ténébres qu'il attribuë à ceux qui ne le ſuivent point, ne ſont pas des ténébres ordinaires, mais des ténébres qui font mourir les ames, ou qui ſont des ſignes qu'elles ſont mortes. Cependant ces deux claſſes comprennent tous les hommes; puis qu'il faut néceſſairement ou qu'ils ſuivent, ou qu'ils ne ſuivent pas J. C. & le nombre de ceux qui ſuivent Jeſus-Chriſt étant trés-petit, ceux qui ne le ſuivent pas & qui n'ont pour partage que la mort & les ténébres, comprennent la plûpart des hommes.

II.

Mais quand on ſeroit du nombre de ceux qui ſont envelopez dans les ténebres de mort,

mort, il en faut ſortir: & plus cet état eſt miſérable, plus il faut faire d'efforts pour s'en retirer. Cela n'eſt point impoſſible. Car tous ceux qui en ſuivant J. C. ſont dans la lumiére, ont été enſevelis dans ces ténébres & dans cette mort. Ainſi nous avons grand intérêt de nous informer comment J. C. eſt la lumiére du monde; puis qu'on ne ſçauroit la ſuivre ſans la connoître, ni ſortir des ténébres ſans la ſuivre. Et premiérement il eſt certain que J. C. ne s'appelle point la lumiére du monde, pour avoir inſtruit le monde des ſciences & des arts. Il n'a rien moins fait que cela, ni ſes Apôtres non plus: & l'on peut dire plûtôt que s'il a aporté quelque ſcience dans le monde ſur ce point, c'eſt celle de mépriſer toutes les ſciences qui ſont l'objet & le fondement de la vanité & de la curioſité des hommes. Il les ſçavoit ſans doute dans tout ce qu'elles ont de vrai. Cependant on ne trouve pas qu'il en ait jamais parlé. Ce ne ſont donc point là ces ténébres que J. C. diſſipe comme lumiére du monde. Ce ne ſont point là les connoiſſances qu'il nous a redonnées. Ce ſont celles que l'homme avoit perduës par le péché; celles dont la perte le rendoit malheureux & coupable. Enfin ce ſont des ténébres jointes à la mort de l'ame, & qui ſont bannies par une lumiére qui lui rend la vie.

III.

III.

L'homme a l'idée & le desir d'un bonheur souverain gravez dans le fond de sa nature : & cette idée & ce desir sont la source de tous ses autres desirs & de toutes ses actions. Mais cette idée avant le péché de l'homme n'étoit pas seulement générale & confuse, elle étoit distincte & particuliere. Il sçavoit que ce souverain bonheur ne se trouvoit que dans la possession de Dieu, c'est à dire de la sagesse & de la justice éternelle ; & il desiroit & aimoit cette sagesse & cette justice. Le péché a effacé de son esprit & de son cœur cette connoissance distincte & cet amour particulier du souverain bien. Il ne lui en reste qu'une notion confuse & générale, laquelle est inseparable de sa nature. Il ne sauroit s'empêcher d'aimer & de chercher ce bien qu'il ne conçoit plus que confusément : mais il ne sçait où il est, ni en quoi il consiste, & cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs. Car trouvant des biens créez qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le dévore, il les prend pour le bien souverain ; il y raporte ses actions ; & tombe ainsi dans une infinité d'égaremens criminels.

C'est en quoi consistent ces ténébres : & cela fait voir qu'elles sont bien différentes

des

des ténébres corporelles. Car les ténébres qui dérobent les corps à nos yeux, ſont une ſimple privation de lumiére, qui ſe corrige ſouvent par les autres ſens, ou en s'empêchant de juger de ce qu'on ne voit pas. Mais les ténébres ſpirituelles ne ſont pas de ſimples privations de lumiére: ce ſont des erreurs & de fauſſes lumiéres qui portent à juger & à agir. On s'imagine connoître ce qu'on ne connoît point, & voir ce qu'on ne voit point. On croit tenir ce bien dont on a l'idée confuſe & l'on ne tient rien qui y reſſemble; & ce qui eſt de plus terrible c'eſt qu'on ne s'en détrompe que lors qu'il eſt inutile d'être détrompé.

IV.

C'eſt l'état où l'homme a été réduit par le péché: & les rayons de ſageſſe & de vérité qui lui ont fait entrevoir quelques veritez au travers de ſes plus épaiſſes ténébres, ne l'ont point délivré de ce malheur; parce qu'il ne manquoit point de les rejetter. Cette *lumiére luiſoit dans les ténébres* du monde, comme dit Saint Jean; *mais les ténébres ne l'ont point reçûe.* Le Fils de Dieu a donc bien voulu par une bonté infinie remédier à ce mal, en ſe rendant la lumiére du monde d'une maniére plus efficace & plus claire; & c'eſt ce qu'il a fait par ſon Incarnation. Car il faut bien remarquer que ces paroles: *Je ſuis la lumiére du monde*, ne s'entendent pas de J. C. ſimplement comme

Jean. 1. 5.

me ſageſſe & comme vérité incréée, mais qu'elles s'entendent de J. C. comme vérité & comme ſageſſe incarnée. Elles s'entendent de J. C. homme & converſant parmi les hommes. C'eſt pourquoi il dit de lui-même en un autre endroit, qu'*il eſt la lumiere du monde pendant qu'il eſt dans le monde : Quandiu ſum in mundo, lux ſum mundi.* Ce qui marque manifeſtement que quand il a dit qu'il eſt dans le monde en qualité de lumiére, il ne parle pas d'une ſorte de préſence qui eſt perpétuelle, & ſelon laquelle il ne s'en retire jamais : mais il parle d'une préſence qui n'étoit que pour un tems & qui devoit ceſſer, qui eſt la préſence de J. C. viſible dans le monde. Ce n'eſt donc pas ſimplement dans J. C. comme dans le Verbe & la ſageſſe de Dieu qu'il faut chercher cette lumiére ſans laquelle nous marchons dans les ténébres. C'eſt dans J. C. incarné, dans J. C. homme, & dans la vie qu'il a menée ſur la terre, qui n'eſt plus effectivement expoſée à nos yeux, mais qui nous eſt conſervée par l'hiſtoire fidelle qu'il nous en a laiſſée dans ſon Evangile. *Joan. 9. 5.*

V.

En s'attachant donc, ſelon cette vûë, à J. C. homme, pour y chercher la lumiére dont nous avons beſoin, on peut dire en général qu'on la doit chercher dans ſes paroles, dans ſes privations, dans ſes actions, dans ſes ſouffrances, & dans ſa grace. Il la faut

faut chercher dans ſes paroles, parce qu'elles contiennent le deſaveu formel des fauſſetez & des erreurs où les hommes s'étoient engagez par les jugemens faux & téméraires qu'ils avoient portez des biens & des maux. Ces divines paroles apprennent aux hommes en quoi conſiſte le vrai bien: & c'eſt par où J. C. a voulu commencer toutes ſes inſtructions. *Beati pauperes ſpiritu. Beati mites. Bien-heureux ſont les pauvres d'eſprit. Bien-heureuſes les débonnaires.* Rien ne pouvoit être plus oppoſé aux fauſſes idées des hommes, ni aux faux principes qui ſont les ſources de leurs actions. J. C. ne s'eſt point amuſé à combattre certaines erreurs philoſophiques qui ont peu de part à la conduite de la vie. Il s'eſt attaché directement aux grands reſſorts de leurs actions. Ce qu'il a attaqué c'eſt la cupidité des biens du monde, l'ambition, l'orgueil, l'amour du plaiſir, l'hypocriſie: ce qu'il a établi c'eſt le culte, l'amour & la crainte de Dieu, l'adoration en eſprit & en vérité, le détachement du monde, l'humilité, la patience, l'abnegation de ſoi-même. Ce n'eſt pas qu'il y ait aucune erreur des hommes touchant les biens & les maux qui ne ſoit condamné par une conſéquence néceſſaire dans les paroles de J. C. ni aucune vertu qui n'y ſoit aprouvée & commandée. Car les paroles de J. C. ſont d'une fécondité infinie. Et ſi elles ſont ſi ſtéri-

Matth. 5. 3. 4.

ſtériles à nôtre égard, c'eſt que nous n'avons pas ſoin d'en ſonder la profondeur. Il faut qu'elles ſoient bien étenduës, puis qu'elles jugeront tous les hommes, comme JESUS-CHRIST nous le déclare. Or elles ne les jugeront, que parce qu'elles contiennent les regles de toutes leurs actions, & qu'elles condamnent tout ce qui eſt contraire à la juſtice.

VI.

Mais J. C. ne s'eſt pas contenté de renfermer dans ſes paroles cette lumiére que nous devons ſuivre en la conduite de nôtre vie, il l'a renfermée auſſi dans ſes privations. Car il y a bien de la différence entre les privations de J. C. & les nôtres. Les nôtres ne ſont que des marques de nôtre impuiſſance & de nôtre foibleſſe, & non de la diſpoſition de nôtre cœur. Souvent nous ne deſirons rien davantage que les choſes dont l'ordre de Dieu nous a privez, & qu'il nous eſt impoſſible d'avoir. Mais les privations de J. C. ſont des marques de ſon choix & de ſa volonté. Il n'a été privé de rien que parce qu'il l'a voulu. Et ainſi toutes ſes privations ſont des ſignes certains qu'il les a choiſies & qu'il les a préférées à la poſſeſſion des choſes dont il s'eſt privé. Or étant la ſageſſe infinie & la vérité ſouveraine, il ne s'eſt point trompé dans ſon choix, & par conſéquent toutes les privations des choſes du monde, qu'il a embraſſées, ſont meilleures

res & plus utiles que la poſſeſſion de ces mêmes choſes. La conſequence eſt certaine & indubitable. Il a préféré la pauvreté aux richeſſes, l'humiliation & l'abaiſſement à la pompe du monde, la privation des plaiſirs à la jouïſſance des plaiſirs: Donc la pauvreté eſt meilleure que les richeſſes; l'humiliation, que la pompe du monde; la privation des plaiſirs que la jouïſſance des plaiſirs. J. C. par le choix volontaire de ces privations a décidé ces queſtions avec une autorité ſouveraine. Car pour nous montrer, dit ſaint Auguſtin, que toutes ces choſes, dont le deſir porte les hommes au péché, ſont viles & mépriſables, il a voulu s'en priver.

De agone chriſtiano.

Mais ſi en decidant ces queſtions, il ne nous a pas impoſé une néceſſité abſoluë de nous priver de ces mêmes choſes, il nous a impoſé au moins une néceſſité d'aprouver ſon choix & ſon jugement. S'il n'eſt pas néceſſaire de ſe priver entiérement des richeſſes, il eſt néceſſaire de croire que la privation des richeſſes vaut mieux que la poſſeſſion: il eſt néceſſaire de croire que ceux qui y renoncent ſont plus heureux que ceux qui n'y renoncent pas: qu'ils choiſiſſent la meilleure voye & la meilleure part: il eſt néceſſaire de ne pas louër l'état des riches du monde, & de n'en inſpirer pas l'amour par ſes diſcours. On ne veille guéres d'ordinaire

dinaire ſur ces ſortes de diſcours, & on les regarde comme indifféreus. Cependant rien n'a de plus grands & de plus mauvais effets ſur les ames de ceux à qui on les fait: Car ce qu'il y a de plus naturel dans les paſſions, c'eſt à dire, ce qu'elles tirent de la corruption de la nature, eſt infiniment augmenté par les diſcours des hommes qui impriment une idée avantageuſe de ce que J. C. a mépriſé, & qui tendent ainſi à condamner ſon choix & à faire eſtimer ce qu'il a voulu faire mépriſer.

VII.

Les actions de Jeſus Chriſt ſont encore des régles plus préciſes & plus expreſſes de la conduite des hommes, que ſes privations. Car il y a imprimé tous les caractéres de ſa ſageſſe, & les a expoſées à la vûë des hommes pour leur ſervir de modelles & de régles. Ils étoient trop groſſiers & trop terreſtres, pour découvrir ces véritez dans le ſein de Dieu & dans la ſageſſe incréée. Ainſi il les a voulu rendre ſenſibles en les imprimant dans les actions de ſon humanité, pour les faire paſſer dans les eſprits. Il n'y a rien qu'on ne puiſſe lire dans ces divins caractéres: mais on y lit ſur tout cette régle qui comprend toutes les autres & qui exclut toutes ſortes de déréglemens, de n'avoir en vûë dans toutes ſes actions que l'éxécution de la volonté de Dieu. C'eſt ce que Jeſus Chriſt en-

entrant dans le monde s'étoit uniquement proposé, comme on le voit dans ces paroles de David, qui sont apliquées au Fils de Dieu par le grand Apôtre? *J'ai dit: Me voici; je viens, pour faire, mon Dieu, vôtre volonté, & accomplir vôtre loi au fond de mon cœur*: C'est ce qu'il appelloit sa nourriture: MEUS *cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me, & perficiam opus ejus.* C'étoit sa nourriture, & sa nourriture continuelle. Car il n'a jamais fait aucune action que dans cette vûë. *Je fais toûjours*, dit-il, *ce qui lui est agreable*: QUÆ *placita sunt ei, facio semper.* Il ne vivoit & ne demeuroit dans le monde que pour cela. Et c'est pourquoi aprés l'avoir pleinement accompli, il cessa de vivre. Aprés avoir dit: *Tout est accompli*, dit saint Jean, *il rendit l'esprit*: DIXIT *Consummatum est, & inclinato capite, emisit spiritum.*

Hebr. 5. 7. *Pſ.* 39. 11. *Joan.* 4. 34. *Joan.* 8. 29. *Joan.* 19. 30.

C'est ainsi que Jesus-Christ nous a voulu instruire de ce que nous devons à la volonté de Dieu. Nous pouvons dire comme lui que nous ne sommes dans le monde que pour l'accomplir. C'est nôtre devoir & nôtre bonheur. Car quel plus grand déreglement, & quelle plus grande injustice peut-on s'imaginer que de préférer les desirs & les fantaisies des créatures misérables comme nous sommes, aux volontez toûjours saintes & toûjours justes d'un

d'un Dieu tout-puissant ? Quel plus grand honneur pouvons-nous avoir que celui de lui obéir ? C'est là l'éxemple & la régle que Jesus-Christ nous a donnée dans toute sa vie.

VIII.

Enfin de peur que les maux de la vie ne nous détournassent de l'éxécution des volontez de Dieu, par la crainte d'y tomber, J. C. a voulu lui-même souffrir tous ces maux, afin de nous montrer avec quelle fermeté nous nous devons attacher à la vérité & à la justice.

„ Pour empêcher les hommes, dit saint „ Augustin, d'apréhender les choses dont „ la crainte les engage à s'écarter de la vé- „ rité, il a voulu les souffrir. S'ils fussent demeurez innocens, il n'auroient point été obligez de soûtenir aucun combat pour la défense de la vérité. La nécessité de souffrir pour elle est une suite du péché. Et ainsi il faut que l'homme, tout foible qu'il est, fasse presentement des actions de force qu'il n'auroit point été obligé de faire étant fort. Mais pour l'empêcher de perdre courage, J. C. innocent s'est mis à la tête de ceux qui souffrent, il a souffert lui même tous les maux que nous pouvions être obligez de souffrir, & il leur a montré par son exemple ce qu'il faloit souffrir pour la vérité. Ce n'est pas que les souffran- *Act. 9. 16.*

ces

ce de J. C. n'ayent encore d'autres fins, dont la principale eſt de ſatisfaire à la juſtice de Dieu pour les péchez des hommes, & de lui offrir le prix de leur rédemption: mais celle de nous aprendre à ſouffrir en eſt certainement une, puis que Saint Pierre nous déclare que J. C. *a ſouffert pour nous en donner l'éxemple, & nous engager à ſuivre ſes pas*: CHRISTUS *paſſus eſt pro nobis, nobis relinquens exemplum, ut ſequamini veſtigia ejus.*

1. Pet. 2. 21.

IX.

Jeſus-Chriſt eſt encore la lumiére du monde d'une autre maniére, qui ſeule rend utile tout ce que l'on peut en appercevoir dans ſes paroles, dans ſes privations, dans ſes actions, & dans ſes ſouffrances; C'eſt par le don de ſa grace. Car nous ne découvrons toutes ces lumiéres qu'on peut appeller extérieures, que par une lumiére intérieure qu'elle nous donne. Mais elle ne nous les découvre qu'en nous attachant à J. C. & non en nous les faiſant puiſer immédiatement en Dieu. Car J. C. étant *la voye, la vérité, & la vie*, il faut marcher dans lui comme voye pour arriver à lui comme vie. C'eſt pourquoi toutes les ſpiritualitez qui nous ſéparent de J. C. ne ſont pas des voyes, mais des égaremens, puis qu'elles nous écartent de la véritable voye. Nourriſſons-nous donc de ſes divines paroles.

Ho-

Honorons toutes ſes divines privations Soûmettons-nous avec joye à toutes celles où il nous réduit. Imitons ſes actions, & la fin unique de ſes actions, qui eſt d'accomplir la volonté de Dieu en tout: & recevons avec gratitude la part qu'il nous fait de ſes ſouffrances; puis que c'eſt pour nous aprendre à ſouffrir, qu'il a voulu ſouffrir lui-même. C'eſt en cette maniére que J. C. ſera nôtre lumiére, & que nous ne marcherons point dans les ténébres. Ce n'eſt pas la ſeule vûë de cette lumiére qui nous en préſerve, c'eſt de la ſuivre. Car J. C. ne dit pas: Celui qui me voit, ne marche point dans les ténébres, mais, *celui qui me ſuit*: ou plûtôt il la faut ſuivre pour la voir; & il n'y a que ceux qui la ſuivent qui la voyent, puis qu'il n'y a que ceux qui la ſuivent qui *ont la lumiére de la vie*: Et *habebit lumen vitæ*; & que ceux qui n'ont pas la lumiére de la vie, demeurent néceſſairement enſevelis *dans les ténébres & dans l'ombre de la mort*: In *ténébris & in umbra mortis*.

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DE LA PASSION.

Christus assistens Pontifex futurorum, bonorum, &c. *Heb.* 2. 11. 15.

JESUS-CHRIST *le Pontife des biens futurs, étant venu dans le monde, est entré une fois dans le Sanctuaire*, &c.

I.

JESUS-CHRIST est le Pontife de tous les hommes, comme il est le Rédempteur de tous les hommes; puis qu'il ne les a rachetez que par le sacrifice qu'il a offert sur la croix, & qu'il offre dans le ciel & sur la terre comme Pontife éternel. Mais la qualité que Saint Paul lui donne d'être *le Pontife les biens futurs*, nous fait voir comment on participe aux éfets qu'il opére dans les ames comme Pontife. Car puis qu'il est *le Pontife des biens futurs*, tous ceux qui n'ont aucun desir sincére de ces biens, & qui ne travaillent point à se les procurer, renoncent en quelque sorte aux fruits du sacerdoce de J. C. Ils ne le reconnoissent point comme leur Pontife. Ils n'attendent rien de

de lui, & ils ne prétendent rien aux biens qu'il veut procurer aux hommes en cette qualité. Ils abusent même de toutes les graces qu'ils reçoivent de lui: puis qu'elles se raportent à ces biens, & ne sont données que pour nous en inspirer l'amour, & nous donner le desir de les aquerir aux dépens de toutes choses. Il s'ensuit donc de là, que la cupidité dominante & la preference des biens temporels aux éternels, qui fait le caractére des gens du monde, est un renoncement à la Religion Chrêtienne. Car tout le culte que cette Religion rend à Dieu, est renfermé dans le sacrifice que J. C. offre en qualité de Pontife; ce sacrifice comprenant non seulement le corps du Méditateur, mais aussi toutes les bonnes œuvres des membres de l'Eglise; parce que J. C. les y offre en offrant l'Eglise même avec lui, comme l'enseigne Saint Augustin: TOTA *ipsa redemta civitas, hoc est, congregatio societasque Sanctorum, universale sacrificium offertur Deo per Sacerdotem magnum, qui etiam se ipsum obtulit in passione pro nobis.* *Aug. de civit. Dei l. 10. c. 6.* „ Toute la cité rachetée „ est offerte à Dieu comme un sacrifice „ universel par le Grand Prêtre qui s'est „ offert pour nous dans sa passion. Toute l'Eglise est dòne compriſe dans le sacrifice de J. C. & toutes les bonnes œuvres de ceux qui la composent, puis que ces bonnes œuvres, pour être reçûës de Dieu, doi-

vent être jointes au ſacrifice de J. C. Ainſi ce ſacrifice univerſel comprend tout le culte qui eſt rendu à Dieu par les membres de l'Egliſe. Et comme il eſt offert par J. C. dans le ciel, il eſt auſſi offert ſur la terre par les miniſtres de l'Egliſe & par J. C. Souverain Prêtre; ce que Saint Auguſtin témoigne par ces paroles qu'il ajoûte au même chapitre: *Quod etiam in ſacramento altaris fidelibus noto, frequentat Eccleſia, ubi eidem demonſtratur quod in ea oblatione quam offert, ipſa offeratur.* „ C'eſt, dit-il, „ ce que l'Egliſe pratique tous les jours „ dans le ſacrement de l'autel connu des fi- „ delles, où il lui eſt marqué, que dans le „ ſacrifice qu'elle offre, elle eſt elle-même „ offerte. Mais ſoit que J. C. offre ce grand & univerſel ſacrifice dans le ciel ou ſur la terre, il l'offre toûjours comme *Pontife des biens futurs*, & il n'offre rien qui ne s'y raporte. Ceux donc qui ne font rien pour les aquerir, qui bornent leurs prétentions & leurs deſirs à la terre, ne contribuënt rien à ce ſacrifice, & ne préſentent rien à J. C. qu'il puiſſe joindre à ſon Sacrifice. Ils ne prétendent rien à ce que J. C. veut obtenir à ceux pour qui il l'offre. Car tout ce qu'il demande ſe raporte toûjours aux biens futurs, puis qu'il le demande comme Pontife, & qu'il n'eſt Pontife que des biens futurs.

II.

Il s'enſuit de là que tous les amateurs du monde,

monde, qui y mettent leur fin & leur eſpérance, & qui ne font aucun effort pour ſortir de ce malheureux état, n'aſſiſtent jamais comme il faut, au ſacrifice de la Meſſe, ni d'une maniére qui leur ſoit utile : parce qu'ils n'aiment point les biens pour leſquels la ſacrifice eſt offert; & qu'ils ne ſe joignent point à J. C. *Pontife des biens futurs* ; qui ne s'offre que pour les obtenir à ſon Egliſe : de ſorte qu'en y aſſiſtant de corps, ils ne font que le deshonorer & le profaner.

C'eſt à la vérité une pratique trés-ſainte que d'aſſiſter tous les jours à la ſainte Meſſe. On ne ſçauroit trop porter les Fidelles à s'unir à l'Egliſe pour offrir avec elle tous les jours ce ſacrifice. Mais il faut les avertir en même tems, que ce ſacrifice étant offert principalement par J. C. comme *Pontife des biens futurs*, ſe raporte uniquement à ces biens. De ſorte que ceux qui ne les deſirent point, ne ſçauroient ſe joindre au ſacrifice de J. C. ni raporter ce ſacrifice qu'à quelque fin baſſe, terreſtre, & indigne de ſa ſainteté. Et de là il s'enſuit non qu'ils ne doivent pas aſſiſter à ce ſacrifice des Chrêtiens, mais qu'ils y doivent aſſiſter avec des diſpoſitions Chrêtiennes. Car on péche ou en n'y aſſiſtant pas quand l'Egliſe le commande, ou en y aſſiſtant ſans les diſpoſitions qui y ſont eſſentielles, qui conſiſtent dans l'amour & le deſir des biens éternels pour leſquels il eſt offert.

III.

C'eſt ce qui fait voir encore que la maniére d'offrir utilement le ſacrifice de la Meſſe, qui eſt le même que celui de J. C. ſur la croix, ne depend pas principalement des penſées de dévotion que l'on a pendant le ſacrifice, ni des priéres que l'on y forme. Il faut à la vérité tâcher d'exciter ſa foi & ſa devotion par de ſaintes penſées, de ſaints deſirs, & même par des paroles ſaintes prononcées vocalement. Mais quand on ſeroit même privé de tous ces ſecours par des diſtractions involontaires, pourvû que Dieu voye dans le cœur ce *deſir des biens futurs*, & cet amour de la vie éternelle, on coopére au ſacrifice de J. C. & l'on ſacrifie avec le Prêtre. Mais pour être en état de ſacrifier en cette maniére, il faut que hors de l'Egliſe, & dans les actions ordinaires de la vie ont ait effectivement cette intention. Car il ne faut pas prétendre qu'il ſoit poſſible de ſe raporter à Dieu dans l'Egliſe, & de n'avoir que le monde dans le cœur en toutes ſes autres actions. C'eſt hors de l'Egliſe & dans les actions ordinaires de la vie que l'on prépare ce qui doit être offert à Dieu dans l'Egliſe. Qui ne cherche pas Dieu hors de l'Egliſe, ne le trouve point dans l'Egliſe. Le ſacrifice eſt une ſuite de la vie. Qui ne vit point pour Dieu, ne ſe ſacrifice point à Dieu;

Dieu ; & l'on ne vit point pour Dieu dans une certaine heure, lors que l'on donne tout le reſte de ſon tems à ſes paſſions ſans raport à Dieu.

I V.

Doit-on conclure delà que J. C. ſoit tellement *le Pontife des biens futurs*, qu'on ne lui puiſſe demander aucun bien pour cette vie, ni prétendre en obtenir aucun par ſon ſacrifice. Ce ſeroit une fauſſe concluſion. Car l'Egliſe dans les priéres mêmes du ſacrifice, demande des graces & des bien-faits temporels. Elle l'offre non ſeulement pour l'eſperance du ſalut éternel, mais auſſi pour la vie temporelle : *Pro ſpe ſalutis, & incolumitatis ſuæ.* Elle demande la protection de Dieu en toutes choſes : *Ut in omnibus protectionis tuæ muniamur auxilio.* Elle demande le ſecours de Dieu pour l'ame & pour le corps : *Tutamen mentis & corporis.* Elle approuve qu'on offre le ſacrifice pour diverſes néceſſitez temporelles. La puiſſance de J. C. n'eſt pas bornée aux ſeuls *biens futurs*, puis qu'il a reçû dans ſa réſurrection toute ſorte de puiſſance dans le ciel & ſur la terre : *Data eſt mihi*, dit-il, *omnis Poteſtas in cælo & in terra.* Cette puiſſance étant la récompenſe du ſacrifice qu'il a offert ſur la croix, on ne doit point douter qu'il ne ſoit le diſtributeur de tous *Mat.* 28. 18.

les biens temporels de même que de tous les biens éternels, & que nous ne tenions de lui tout ce que nous en avons jusqu'à la vie même : car ayant mérité de la perdre par le péché, elle ne nous est prolongée que par les mérites de J. C. Comment donc peut-on dire que J. C. ne soit le Pontife que des biens futurs ; puis que les biens temporels dependent de lui comme les futurs ? C'est qu'il ne donne & n'obtient à personne les biens temporels que par raport aux biens futurs. Tout bienfait temporel se reçoit mal & avec ingratitude, si l'on n'en use pour cette fin. S'il nous prolonge la vie temporelle, c'est afin que nous l'employons à aquerir les biens futurs, à remedier à des maladies spirituelles, & à nous préparer à l'éternité. Quiconque en use pour une autre fin, est ingrat ; & abuse contre l'intention de J. C. des biens qu'il reçoit de J. C. Ainsi, comme il ne nous accorde jamais rien que pour cette fin, il n'est pas permis de les lui demander pour une autre fin, ni d'en user par une autre intention. Ce n'est donc pas un mal de demander des choses temporelles à J. C. mais c'est un mal de ne demander à J. C. que des choses temporelles, de s'y arrêter, & d'en faire la derniére fin de nos demandes. J. C. ne peut rien accorder à de telles priéres que par justice, & pour la punition de ceux qui les lui offrent, & qui emploient

son

son sacrifice à cette fin : & leur oblation entant qu'elle vient d'eux-mêmes, ne se termine qu'à les rendre plus criminels.

V.

Mais quel est le lieu principal où J.C. offre la victime de son sacrifice ? C'est *le sanctuaire*, dit l'Apôtre : & ce sanctuaire est le ciel : car J. C. n'étant pas Prêtre selon l'ordre d'Aaron n'est jamais entré dans le sanctuaire de la Jerusalem visible.

Il est entré, dit l'Apôtre, dans le *sanctuaire* du ciel, non comme le Grand Prêtre entroit *une fois l'année* dans celui de la terre, & *non avec le sang des boucs*, mais avec *son propre sang* : SED *per proprium sanguinem*. Ce n'est pas lui qui a imité le Grand Prêtre de la Synagogue, mais c'est que Dieu avoit imposé cette loi au Grand Prêtre de la Sinagogue, pour figurer ce que J. C. devoit faire. La vérité n'est pas pour la figure ; mais la figure est pour la vérité qu'elle représente. Comme donc le Grand Prêtre de la loi aprés être entré dans le Sanctuaire du temple, y offroit le sang du veau & du bouc qu'il avoit immolé hors de ce temple, de même J. C. étant entré dans le Sanctuaire du ciel, y offre à Dieu le sacrifice immolé hors du ciel, c'est à dire, sur le Calvaire. L'immolation ne fut faite qu'une fois, & elle a été terminée par la mort

Hebr. 9. 7.

v. 12.

de JESUS-CHRIST. Mais l'oblation de JESUS-CHRIST immolé eſt éternelle, & elle ſe fait par tout où JESUS-CHRIST eſt. Elle ſe fait dans le ciel, parce que JESUS-CHRIST y eſt. Elle ſe fait ſur la terre, parce que JESUS CHRIST s'y rend préſent pour s'y offrir ſur nos autels.. Ainſi l'obligation de JESUS CHRIST préſent eſt une ſuite néceſſaire de la preſence réelle de JESUS CHRIST dans l'Euchariſtie. Il s'offre dans le ciel comme immolé ſur le Calvaire; & il s'offre de même ſur la terre comme immolé ſur la croix. Mais cette immolation ſur le Calvaire eſt repreſentée de plus ſur la terre par la ſeparation viſible des voiles dont il eſt couvert ſur nos autels. La victime & l'oblation de la victime ſont les mêmes ſur le Calvaire, dans le ciel & ſur nos autels. Et ce n'eſt par tout que la même obligation, & le même offrant qui eſt JESUS-CHRIST en qualité de Prêtre éternel : *Tu es ſacerdos in æternum ſecundum ordinem Melchiſedech.*

Pſ. 109.

VI.

Il eſt aiſé de comprendre par là de quelle maniére il faut aſſiſter au ſacrifice de la Meſſe. Car puis que ce ſacrifice qui ſe fait ſur nos autels, eſt le même, quant à la victime & à l'oblation de la victime, que celui que J. C. a offert ſur le Calvaire, & que J. C. s'y offre par la continuation de la même obla-

oblation qu'il a faite ſur le Calvaire, & qu'il fera toûjours dans le ciel: il eſt clair que nous devons aſſiſter à la Meſſe, comme nous aurions dû aſſiſter au ſacrifice de la croix, ſi nous y avions été preſens: & comme y a aſſiſté la Sainte Vierge, qui y a été effectivement preſente. Elle s'eſt jointe aux diſpoſitions de J. C. offrant ſon ſacrifice: & nous nous devons unir à ces mêmes diſpoſitions. Et quoi que nous ſoyons bien éloignez de les comprendre, comme la Sainte Vierge les comprenoit; nous devons neanmoins y entrer ſelon la meſure de nôtre lumiére. J. C. s'eſt offert pour adorer la ſainteté de Dieu: pour réparer l'outrage qui lui avoit été fait par les péchez des hommes: pour réconcilier l'homme avec Dieu; pour lui obtenir les graces & les biens néceſſaires à opérer ſon ſalut. Nous devons entrer dans les mêmes vûës & les mêmes motifs, & offrir cette ſainte Victime dans les mêmes fins. Si nous ne les concevons pas ſi diſtinctement par nôtre eſprit, uniſſons-nous au moins de cœur à l'eſprit de J. C. ſans le comprendre. Joignons-nous à l'Egliſe dans cette oblation, & demandons à J. C. quelque part de l'eſprit qu'il inſpire à l'Egliſe pour l'offrir.

VII.

Jeſus Chriſt n'eſt entré dans le ciel que par ſon ſang; c'eſt à dire, qu'en ſacrifiant ſon corps à Dieu, & en offrant à Dieu ce

corps sacrifié : mais il ne l'a offert que pour nous ; & parce que le nôtre n'étoit plus capable de lui être offert, Nous étions bien obligez de lui offrir nôtre vie pour l'expiation de nos péchez : mais étant souillée, elle n'en étoit pas digne, parce que toute victime qu'on offre à Dieu doit être pure, & nous étions impurs & souillez. Mais ce qui nous étoit impossible dans l'état où nous étions réduits, nous a été rendu possible par JESUS-CHRIST. En offrant sa vie pour nous en sacrifice d'expiation, il nous a rendus capables de lui offrir aussi la nôtre en la joignant à la sienne. La sainteté de sa victime rend la nôtre acceptable aux yeux de Dieu. Il ne faut donc pas croire que JESUS-CHRIST offrant sa vie pour nous, ait pretendu nous éxemter d'offrir la nôtre. Il a offert son sacrifice pour sanctifier le nôtre, & non pour l'anéantir. L'homme aprés le sacrifice de la croix, demeure dans la même obligation d'offrir à Dieu sa propre vie en sacrifice. Mais le sacrifice de JESUS-CHRIST fournit à l'homme le moyen de rendre son sacrifice agreable à la majesté de Dieu.

VIII.

Tous les hommes à la verité ne sont pas obligez de mourir d'une mort sanglante comme JESUS-CHRIST ni de souffrir le martyre comme lui. Mais ils sont tous obligez de mourir & d'offrir leur vie en sacrifice,

crifice, comme J. C. & par JESUS-CHRIST. Dieu s'eſt reſervé de leur marquer le tems & la maniere de leur ſacrifice: & ce tems qu'il leur marque eſt celui où il les met dans la neceſſité de mourir. Il le fait quelquefois par les maladies, quelquefois par une violence étrangére. Il leur rend quelquefois la mort abſolument neceſſaire, en l'attachant à l'obligation de rendre témoignage à la vérité. Mais de quelque maniere que ce ſoit, c'eſt un devoir general d'offrir ſa vie en ſacrifice à Dieu, & de l'offrir par JESUS-CHRIST, & en l'uniſſant à la mort de JESUS-CHRIST. Et ainſi c'eſt un éxercice & une pratique trés-utile, en aſſiſtant, comme les Fidelles font ſi ſouvent au ſacrifice du corps de JESUS CHRIST qui ſe fait ſur nos Autels, d'offrir en même tems nôtre vie à Dieu pour le tems où il nous la demandera; & de lui demander la grace de la lui offrir quand il lui plaira de nous mettre dans cette neceſſité.

IX.

Il s'enſuit de là que tous les membres de J. C. ſont en cela conformes à leur Chef, qu'ils n'entreront non plus que lui dans le Ciel qu'avec leur ſang, c'eſt à dire, par le ſacrifice de leur vie unie à ſon ſacrifice; & qu'ainſi il n'eſt pas vrai ſeulement de J. C. comme Chef, mais de J. C. tout entier, c'eſt à dire, du chef & des membres, qu'ils n'entrent dans le Sanctuaire du Ciel que par le

le ſacrifice de leur vie. Mais comme les morts de *vie & d'ame* ſe prennent dans l'Ecriture non ſeulement pour la vie du corps, mais auſſi pour le principal objet humain de l'attachement de l'ame, & que c'eſt en ce ſens qu'il nous eſt commandé *de haïr nôtre ame*, & qu'il eſt dit que *celui qui conſerve ſa vie, la perdra* : on peut dire encore que l'on n'entrera point dans le ciel qu'en perdant ſa vie & ſon ame, c'eſt à dire en renonçant aux choſes qui ſont la principale attache humaine de l'ame. Dieu veut être le principal objet de nôtre cœur. Il ne peut ſouffrir de compagnon. Nous ne devons rien préférer ni égarler à Dieu, ni mettre aucune choſe en balance avec Dieu. Il faut qu'il voye dans nôtre cœur une diſpoſition de perdre tout, & même la vie plûtôt que de le perdre. Ainſi quoi que tous les Chrêtiens ne ſoient pas dans le degré de force néceſſaire pour ſouffrir actuellement le martyre, ce qui fait dire à Saint Auguſtin qu'il y a pluſieurs femmes mariées qui ſont aux yeux de Dieu dans un plus haut degré de perfection & de vertu que pluſieurs vierges; parce que Dieu voit en elles qu'elles ſont prêtes à mourir pour lui, ce qu'il ne voit pas dans ces vierges: il y a pourtant un ſens dans lequel le martyre eſt d'obligation à tous les Chrêtiens ſelon la préparation du cœur; parce que tous les Chrêtiens doivent être dans une préparation réelle & effecti-

Luc. 14. 26. *Mart.* 10. 30. *& Mart.* 8. 3. 5.

De ſancta virginit.

ve

ve de tout perdre, & la vie même, plûtôt que de perdre Dieu. Et cette disposition nécessaire à tout Chrêtien, étant une espéce de martyre, & ce que l'Evangile appelle la perte de sa propre vie, il s'ensuit en ce sens qu'aucun des membres de JESUS-CHRIST ne sera reçû au Ciel que par le martyre & par son sang.

SUR

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE LA PASSION.

Quis ex vobis arguet me de peccato? *Joan. 8. v. 46. 59.*

Qui de vous me peut convaincre d'aucun péché ?

I.

ON peut considerer ces paroles ou comme une regle & un modelle general pour tous les Pasteurs, ou comme un caractere singulier de JESUS-CHRIST. Tous les Pasteurs doivent pouvoir dire aux peuples qui leur sont confiez : *Qui de vous me convaincra de péché ?* Mais J. CHRIST l'a dit & l'a pû dire aux Juifs d'une maniere si particuliere, qu'elle fait un des principaux caracteres qui le distinguent de tous les hommes purement hommes. Tout Pasteur devroit avoir droit de dire : *Qui de vous me convaincra de peché ?* parce que, selon le premier ordre de l'Eglise, tous les Prêtres doivent avoir conservé l'innocence de leur Batême & en avoir augmenté la grace par un éxercice continuel des vertus Chrêtiennes.

nes. Si l'Egliſe s'eſt trouvée obligée dans la ſuite des tems d'en admettre d'autres, c'eſt avec douleur, contre ſon premier eſprit, & par la néceſſité où elle a été réduite; mais au moins elle éxige encore de ceux qu'elle admet au ſacerdoce une vie exente de crimes depuis un tems aſſez conſidérable. Elle veut qu'il n'y ait rien qui les deshonore devant ceux qu'ils doivent inſtruire. Elle eſt bien éloignée d'aprouver qu'on faſſe du ſacerdoce un état de pénitence, & qu'on porte aux autels des mains encore toutes ſouillées par des déréglemens honteux & viſibles. Elle ſait trop quelle eſt la grandeur & la pureté des myſtéres dont elle les rend miniſtres, & elle n'ignore pas que quoi que J. C. ait ordonné au peuple de pratiquer ce que diſent les Paſteurs, & de n'imiter pas leurs actions: *Quæcunque dixerint vobis, facite: ſecundùm opera verò eorum nolite facere*; c'eſt néanmoins une tentation ſi humaine & ſi naturelle à l'homme d'être peu touché des inſtructions qui ſont démenties par la vie précedente de celui qui les donne, qu'elle évite autant qu'elle peut d'y expoſer ſes enfans. La vie prêche auſſi-bien que les paroles: & ce qui y paroît s'imprime d'une maniére plus vive que tous les diſcours. On parle par raport à ce qu'on veut perſuader aux autres: mais on vit par raport à ce qu'on aime, & l'on aime ce que l'on juge de meilleur pour ſoi. Il ne faut donc pas qu'un Paſ-

Mat. 23. 3.

teur

teur qui prêche par ſa vie que le monde & les choſes du monde ſont aimables, & dignes d'être recherchées, prétende perſuader ſes auditeurs par ſes paroles qu'elles ne ſont dignes que de mépris. Ce ſont deux maniéres de prêcher qui ſe détruiſent l'une l'autre? mais la plus forte & la plus vive qui eſt celle de l'exemple & de la vie, l'emporte toûjours ſur l'autre.

Il faut au moins, comme je l'ai dit, que la vie qui précéde immédiatement le ſacerdoce & les fonctions de ce miniſtére ne démente pas les paroles des Paſteurs, & ne donne point l'idée qu'elles ne ſont pas ſincéres. Il faut que la malice du cœur n'ait pas cette priſe, & qu'ainſi le Paſteur en diſant avec JESUS-CHRIST: *Qui de vous me convaincra de péché*, il ne réveille pas dans ceux à qui il parle, des ſouvenirs qui le rendent mépriſable & odieux.

II.

Cependant comme Dieu a voulu que ſon Egliſe fût gouvernée par des hommes foibles, & non par des Anges exents de défauts humains, il ne faut pas auſſi que les peuples éxercent envers leurs Paſteurs une ſévérité maligne, en ne leur pardonnant aucun des défauts qu'ils ſe pardonnent à eux-mêmes ſi facilement. Car c'eſt une choſe étrange combien ceux qui ſont ſi peu ſpirituels & ſi peu indulgens à l'égard d'eux-mêmes, ſont ſup-

ſuptils & ſpirituels à l'égard des Eccléſiaſtiques. La malignité leur ouvre les yeux ſur les moindres choſes. Ils ne leur pardonnent rien. Ils n'excuſent rien en eux. Le diable, qui couvre aux yeux des peuples leurs propres défauts, afin de les y entretenir, leur découvre les moindres défauts des Paſteurs pour les avilir & pour détruire l'impreſſion de leurs paroles & de leur éxemple. C'eſt un puiſſant motif aux miniſtres de l'Egliſe pour éviter mêmes les petits defauts, & pour pratiquer ce que Saint Paul témoigne qu'il obſervoit dans ſa conduite, de ne donner à perſonne aucun ſujet de ſcandale, afin de ne faire pas blamer ſon miniſtére. Mais les peuples auſſi ont un trés-grand intérêt de s'éloigner de cet eſprit de malignité envers les Paſteurs; parce qu'ils ſe privent par là du fruit des véritez qu'ils leur annoncent, & qu'ainſi ce ſont eux-mêmes qui en portent la peine. Ils devroient conſidérer qu'il n'eſt pas étrange que les Paſteurs vivant avec les hommes pour le bien des hommes, y contractent quelque pouſſiére par le commerce qu'ils ont avec eux; mais que la charité qu'ils pratiquent continuellement dans l'exercice de leur miniſtere, eſt trés-capable de les en purifier, ſelon qu'il eſt dit que *la charite couvre la multitude des péchez* : *Caritas operit multitudinem peccatorum.* 2. *Cor.* 6. 3. 1. *Pet.* 4. 8.

Ils ont même ſujet de s'imputer les defauts

fauts de leurs Paſteurs ; Dieu ne permettant pas qu'ils leur donnent de plus grans éxemples de vertu, & les laiſſent tomber dans divers defauts ; parce que les peuples ne méritent pas d'être éclairez par des lumiéres plus pures. Et enfin il doivent craindre que cette délicateſſe à l'égard des défauts des Supérieurs ne vienne d'un fond d'orgueil & d'un eſprit d'independance qui cherche des prétextes pour ſe ſouſtraire à la conduite des Superieurs, & pour s'établir juge & arbitre unique de ſes propres actions. Qui eſt trop ſenſible aux petits defauts des Superieurs, hait tous les Superieurs, & n'en voudroit reconnoître aucun.

III.

Voila l'uſage que nous pouvons faire de cette parole de JESUS-CHRIST en la regardant comme une régle pour ſes miniſtres. Mais ſi nous la conſidérons par raport à lui-même ; elle nous peut ſervir de lumiére pour découvrir dans Jeſus-Chriſt des qualitez qu'on ne peut remarquer en aucun autre homme.

Ceux qui ont fait réflexion de prés à la vie des plus grands hommes, ont toûjours été forcez d'y reconnoître quelques défauts, & d'avouer qu'ils étoient hommes par quelque endroit. Mais plus on fait réflexion à celle de JESUS-CHRIST, plus on y voit paroître par

par tout une totale éxemption de defauts, il ne faut pour cela que faire attention aux ſources generales des defauts des hommes, & voir enſuite ſi l'on en trouvera quelques traces & quelques veſtiges dans la vie de JESUS-CHRIST.

Tous les pechez des hommes ont leur racine & leur origine dans la triple concupiſcence marquée par Saint Jean dans ces paroles: *Tout ce qui eſt dans le monde, eſt concupiſcence de la chair, ou concupiſcence des yeux, ou orgueil de la vie; ce qui ne vient point du Pére, mais du monde.* 1. Jean 2. 16.

Mais on ne voit rien en JESUS-CHRIST de cette triple concupiſcence. On n'y remarque pas un regard, pas une action, pas une parole qui y tende & où il en paroiſſe le moindre veſtige.

I V.

Qu'on liſe tout ce que les Evangéliſtes raportent de la vie de J. C. & qu'on éxamine toutes les circonſtances de ſes actions, on ne trouvera point qu'il y ait jamais recherché le moindre plaiſir. Tout y eſt conduit par la raiſon, par la charité, par la vûë de la gloire de Dieu. Il vit avec les hommes, mais c'eſt uniquement pour le bien des hommes. S'il mange quelquefois chez les riches, parce qu'il devoit montrer qu'il ne les excluoit pas de ſa grace & du ſalut qu'il eſt venu aporter au monde, il mange preſque toû-

toûjours avec les pauvres & chez les pauvres de ce qui s'y trouve ; ce qui étoit toûjours joint avec une extrême mortification. Sa vie eſt une vie toute de fatigue & d'un travail ſans relâche & ſans délaſſement, toûjours tenduë, toûjours occupée à ſes fonctions. On ne parle pas même dans ſa vie de mortifications ni d'auſtéritez, parce qu'encore qu'elle en fut toute remplie, neanmoins ce n'étoient point des mortifications où il parût de l'éfort. JESUS-CHRIST n'avoit rien à combattre de ce côté-là ni d'aucun autre. Il n'avoit rien à quoi il fût obligé de reſiſter. Il a donc embraſſé la vie de la croix, parce qu'il l'aimoit, parce qu'il en vouloit donner l'éxemple, mais non par le deſir de mortifier en lui-même quelques mauvaiſes inclinations; puis qu'il n'en pouvoit avoir. Ceux qui ont quelque choſe à vaincre en eux-mêmes ſont obligez de faire des efforts pour ſe garantir de cet ennemi. On ne voit rien de cela dans JESUS-CHRIST. Il n'a point dit de lui comme Saint Paul : *Je traite rudement mon corps, & je le reduis en ſervitude.* La privation de tout plaiſir paroît en lui ſouverainement : mais elle y paroît ſans effort & par une ſuite de ſon choix & de ſa volonté.

1. *Cor.* 9. 17.

V.

Jamais il n'y eut une extinction plus abſoluë & plus entiére de toute curioſité, que celle qui paroît dans la vie de JESUS-CHRIST.

CHRIST. Il n'y a pas un diſcours qui puiſſe apliquer l'eſprit aux choſes du monde & à la beauté des créatures. Celui qui ſçavoit toutes les choſes paſſées, & preſentes, & futures, qui pénetroit le fond des cœurs, qui liſoit dans l'avenir, connoiſſoit à plus forte raiſon tous les ſecrets de la nature, toutes les inventions utiles à la vie humaine, ce qu'il y a de vrai dans toutes les ſciences & dans tous les arts. Cependant il n'en parla jamais. Il n'aprend rien aux Apôtres, à ſes diſciples d'aucun art, ni d'aucune ſcience humaine. Les eſprits des hommes étoient occupez durant ſon tems, de certains objets qui les rempliſſoient, des Romains, des Grecs, des Empereurs, d'Hérode & de ſa famille. JESUS-CHRIST en parle auſſi peu que s'ils n'euſſent point été au monde. Il nomme ſeulement une fois le nom de Ceſar, pour ſe défendre d'une queſtion captieuſe qui lui avoit été faite; mais c'étoit aprés ſe l'être fait nommer, pour marquer qu'il ne ſe portoit pas de lui-même à en parler. Il n'explique à ſes Apôtres aucunes des difficultez de l'Ecriture qui pouvoient tenir quelque choſe de la curioſité. Son eſprit ne paroît occupé que de Dieu, du ſalut des hommes, & des choſes éternelles. Qu'on éxamine tous les autres hommes que nous pouvons connoître par les livres, & que l'on voye s'il y a rien de ce caractére. Socrate, qui paroît le plus

ſin-

ſingulier de tous, eſt un homme tout rempli de petites idées & de petits raiſonnemens qui ne regardent que la vie preſente, un homme qui prend plaiſir à diſcourir des véritez pour la plûpart inutiles, & qui ne tendent qu'à éclairer l'eſprit à l'égard de quelques objets humains. Mais on ne voit rien ni dans lui ni dans aucun des autres hommes, du caractére de JESUS-CHRIST, de cette élévation au deſſus du monde preſent & de toutes les choſes de la terre, & de cette aplication unique à ce qui regarde l'autre vie.

VI.

Enfin l'éxemption totale de la troiſiéme concupiſcence, qui eſt ce que Saint Jean appelle *l'orgueil de la vie*, n'y paroît pas avec moins d'éclat. Que ne pouvoit point faire un homme maître des vents & des tempêtes, à qui toute la nature étoit ſoûmiſe, s'il eût eu quelque mouvement de cette paſſion qui remuë tous les autres hommes? Ce n'étoit rien pour lui que de ſe faire Roi du monde & de ſe faire ſuivre par tous les hommes. Il n'avoit qu'à leur montrer les merveilles de ſon pouvoir, à ſe faire voir transfiguré en leur preſence comme il parût à trois de ſes Apôtres, & à ne les point contredire dans leurs paſſions, ou à les effrayer par l'éclat de ſa grandeur & les effets de ſa puiſſance. Mais tout cela eſt indigne de JESUS-CHRIST. Il paſſe trente

ans

ans de ſa vie ſans être connu de qui que ce ſoit, & lors qu'il ſe fait connoître, c'eſt d'une maniére ſi éloignée de la grandeur & de la pompe du monde, qu'elle n'en pouvoit inſpirer l'amour & le deſir à qui que ce ſoit. Il évite tout ce qui pouvoit avoir de l'éclat. Il ne paroît point à la Cour des Rois. Il ne ſe ſignale point auprés des grands. Il prêche ordinairement aux pauvres, & ne ſe fait ſuivre que par des diſciples pauvres. Il ne fait aucun établiſſement dans le monde, & il y marche toûjours dans la vûë de la mort & d'une mort cruelle & honteuſe, dont il avoit toutes les circonſtances préſentes, & qu'il avoit ſouvent prédite à ſes diſciples.

Il fait à la vérité une infinité de miracles éclatans par la néceſſité de ſon miniſtére; parce qu'il devoit accomplir les propheties & donner des preuves claires de ſa miſſion. Mais il les étouffe tellement par le rabaiſſement de ſa vie, qu'il donne la liberté aux plus vils d'entre les hommes de le décrier, de le mépriſer & d'entreprendre contre ſa vie. Il eſt étrange que J. C. maître de la nature, comme il le faiſoit voir par ſes miracles, n'ait été craint de perſonne. C'eſt que les marques d'humilité dont il ſe couvroit, faiſoient encore plus d'impreſſion ſur l'eſprit que les marques de grandeur qui paroiſſent dans ſes œuvres. En un mot, tout ce qu'il y a de grand & d'éclatant en J. C. n'eſt qu'une ſuite de ſon miniſtére; & tout

ce qu'il y a de petit & d'humble eſt un effet de ſa volonté & de ſon choix, & l'on ne voit rien en lui qui n'inſpire le mépris du monde & de ſon éclat.

VII.

Ce caractere ſi ſingulier d'être totalement exent de toutes les paſſions, de tous les deſirs, & de toutes les vûës des autres hommes, qui ſe remarquent continuellement dans leurs actions & dans toute la conduite de leur vie, n'eſt qu'une ſuite d'un autre caractére auſſi particulier. C'eſt celui de ne vivre point pour la vie préſente, de raporter tout à une autre vie, & de n'inſtruire les hommes que par raport à ce qu'ils doivent craindre ou eſpérer aprés la mort. Qu'on examine toutes les actions & toutes les paroles de Jeſus Chriſt, aucune ne ſe raporte à la vie preſente; & il ne paroît point qu'il en deſire la moindre choſe, ni qu'il en ait inſpiré le deſir à perſonne. Il ne la conte pour rien; il eſt occupé d'une autre vie & d'autres objets inviſibles aux ſens. C'eſt ce qui ne ſe voit en aucun autre. Quoi qu'il y ait eu une infinité de Philoſophes perſuadez de l'immortalité de l'ame, & par conſéquent convaincus que la vie préſente n'eſt qu'un inſtant dans la durée infinie de nos ames, ils n'ont pas laiſſé de donner à cette vie d'un moment les principaux de leurs ſoins. Ce qui devoit arriver en l'autre vie, n'a été que

le

le ſujet de quelques entretiens ſtériles, dont ils ne tiroient aucune conſequence pour leur conduite. Il eſt étrange même combien les Prophetes & Moïſe le plus grand d'entr'eux, parlent peu de l'autre vie, quoi que ſans doute ils y penſaſſent beaucoup. Il n'y a que JESUS-CHRIST ſeul qui en paroît non ſeulement occupé, mais qui ne paroît occupé d'aucune autre choſe; & qui en fait l'unique objet de ſa vie & de ſes paroles. Par là il eſt clair qu'il ne devoit prendre aucune part à tous les deſirs & à toutes les paſſions des hommes, parce qu'elles ont toutes pour objet les choſes préſentes & ſenſibles. Sa vie donc eſt un caractére ſuivi & ſi ſingulier, qu'il eſt plus different en cela des autres hommes, que les hommes ne ſont différens des bêtes.

VIII.

Ce qu'il y a de plus étrange en cela, eſt que ce qui ſert de fondement à ce caractére, étoit preſque reconnu de tous les hommes par un conſentement univerſel. Le peuple & les ſçavans, principalement parmi les Juifs, s'accordoient dans ces véritez capitales, qu'il y avoit un Dieu qui recompenſeroit dans l'autre vie les bonnes actions, & puniroit les mauvaiſes. Tous les Juifs diſoient comme Tobie, *Nous ſommes les enfans des Saints, & nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne manquent point de fidélité à ſon égard*: FI- *Tob.* 2. 18.

LII *ſanctorum ſumus, & vitam illam expectamus, quam Deus daturus eſt his qui fidem ſuam numquam mutant ab eo.* Or ſuppoſé ce principe, il s'enſuit que la vie preſente doit être conduite par raport à cette autre vie, que tout ce qui nous arrive en celle-ci, proſpérité, afflicton, élevation, baſſeſſe, biens, maux, eſt de nulle conſidération; que l'autre vie nous doit entiérement occuper; & qu'il n'y a que cet objet qui mérite qu'on s'y applique. Cependant perſonne n'avoit tiré avant JESUS-CHRIST ces conſéquences ſi juſtes, ſi naturelles, ſi néceſſaires, & n'en avoit paru pleinement & totalement pénétré. Les Saints mêmes de l'ancien Teſtament avoient paru aſſez frapez des biens & des maux de cette vie, & les avoient comptez pour quelque choſe de conſidérable. JESUS-CHRIST ſeul les a regardez comme la raiſon obligeoit de les regarder. Jeſus Chriſt ſeul a vécu & parlé conformement à ſes principes ſans ſe démentir en aucune choſe; ſans que la coûtume ni l'exemple des autres ait fait aucune impreſſion ſur lui. Ainſi il eſt le ſeul qui ait vécu ſelon la raiſon, & dont la vie n'ait été qu'une ſuite des principes dont il étoit rempli. Il eſt le ſeul dont les penſées, les actions, les paroles ſe ſoient parfaitement accordées. Ce ne ſont que contrarietez dans les autres hommes. Ils vivent ſelon certaines vûës, & ils parlent ſe-

ſelon d'autres. Leurs penſées ſe combattent & n'ont aucune uniformité ni aucune ſuite. Tout eſt égal en JESUS-CHRIST rien ne ſe dement : tout s'entretient ; tout tend au même but : & ce but eſt un but de lumiere & de raiſon, & non de caprice & de paſſion.

IX.

Voila quelle a été en JESUS-CHRIST cette éxemption de defauts marquée par ces paroles : *Qui de vous me peut convaincre d'aucun péché ?* QUIS *ex vobis arguet me de peccato ?* Et l'on ne doit pas s'étonner ſi la ſuite de ce défi qu'il fait aux Juifs, eſt de leur faire reproche de ce qu'ils ne ſe rendoient pas aux veritez qu'il leur annonçoit. Car ce caractere ſi ſingulier de ſainteté étoit une preuve qui les devoit obliger à ſe ſoûmettre à ce que leur diſoit le plus raiſonnable de tous les hommes. Et perſonne n'avoit droit de preferer ſes penſées à celles de celui en qui on voyoit des lumieres ſi ſolides & ſi élevées au deſſus de celles des hommes. Il n'y avoit qu'une corruption de cœur, une haine ſecrette de la vérité qui les pût empêcher d'embraſſer les véritez que J. C. annonçoit. Et c'eſt pourquoi J. C. ajoûtoit encore : *Celui qui eſt de Dieu, ecoute les paroles de Dieu. Vous ne les écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.* C'eſt Dieu qui guérit la corruption du cœur, en v. 47.

inſpirant un amour ſincére de la vérité. Or celui qui eſt ainſi diſpoſé ; reçoit ſans peine des véritez telles que celles que JESUS-CHRIST annonçoit; puis qu'elles étoient ſuffiſamment atteſtées par ſa ſainteté & par ſes miracles, & qu'elles ſe trouvoient conformes à la droiture du cœur. Au contraire comme elles ſont opoſées aux inclinations de la nature corrompuë, elles ſont rejettées de tous ceux qui ſont dominez par leurs paſſions. C'eſt par là que Dieu diſcerne les hommes. La vérité eſt reçûë par tous les cœurs corrompus : mais cela ne ſe doit entendre que de la vérité ſuffiſamment prouvée & atteſtée. Car la droiture du cœur ne reçoit pas & ne doit pas recevoir les véritez ſans preuves ſolides ; parce que ce ſeroit agir contre le bon ſens & la raiſon que d'agir de cette ſorte: ce qui eſt contraire à la droitur e du cœur.

SUR

SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Miſerunt Principes & Phariſæi miniſtros, ut apprehenderent eum. *Joan.* 7. 32. 39.

Les Princes des Prêtres & les Phariſiens envoyérent des archers pour prendre JESUS.

I.

SI ces Prêtres & ces Phariſiens euſſent ſuivi les lumiéres de la raiſon ils n'auroient jamais eu recours à ce moyen: car ne pouvant douter des mirales de J. C., ils en auroient conclû que celui qui pouvoit redonner la ſanté à tant de malades, qui *commandoit aux vents & à la mer*, pourroit bien, s'il le vouloit, rendre leurs deſſeins inutiles, & même en faire une rigoureuſe punition. Cependant ils ne ſont point touchez de cette crainte. Ils n'avoient vû en J. C. aucun mouvement de vengeance con-

Luc 8. 25.

contre ſes ennemis. Il n'avoit fait paroître aucune marque de puiſſance dans la punition de qui que ce ſoit. Ils en concluoient qu'ils étoient en état de l'offenſer impunément. C'eſt l'illuſion de la plûpart des hommes, la patience de Dieu les trompe, & ils s'imaginent qu'il ne fera jamais ce qu'il ne fait pas en cette vie. Les Phariſiens jugeoient de J. C. par eux-mêmes. Comme ils ne manquoient point de ſe venger de leurs ennemis, quand ils le pouvoient, ils s'imaginoient que ſi J. C. l'avoit pû, il auroit agi de la même ſorte. Ils prenoient donc ſa douceur & ſa patience pour une marque d'impuiſſance; mais rien n'eſt ſi faux que ces penſées des Phariſiens à l'égard de J. C. & des hommes envers Dieu. J. C. étant juſte, avoit deſſein de punir les Phariſiens quelque jour: & Dieu a de même la volonté d'exercer ſa juſtice contre les pécheurs, mais c'eſt ſelon les regles d'une ſageſſe divine, & non ſelon les caprices précipitez des hommes. Les retardemens de Dieu ſont des marques de ſa puiſſance, & non de ſon impuiſſance. Les hommes ſe hâtent, parce qu'ils craignent que les occaſions ne leur échapent, & ils ſe preſſent de faire ce qu'ils ont dans l'eſprit, parce qu'ils ſçavent qu'ils n'en auront pas toûjours le pouvoir. Mais Dieu étant infiniment puiſſant, ne manque jamais de force pour punir les hommes quand il le veut; & ainſi il

attend

attend que leurs iniquitez ſoient conſommées, & il n'éxerce ſes vengeances que dans les tems que ſa ſageſſe choiſit par raport à tous ſes autres deſſeins.

II.

Le combat des juſtes contre les méchans eſt un combat dans lequel les juſtes ſont pleinement aſſurez de la victoire, pourvû qu'ils ne ſe trahiſſent pas eux-mêmes. Ils n'ont pas à la verité, comme J. C. le pouvoir de renverſer & de rendre inutiles tous les efforts des méchans : mais ils ne laiſſent pas d'avoir des principes immobiles qui les aſſurent de la victoire, & qui leur donnent lieu de ne les pas craindre. Il eſt vrai premierement de tous ceux qui demeurent fermes dans l'éxecution des volontez de Dieu, que ſi leur heure n'eſt venuë, & ſi Dieu n'a deſſein de les livrer au pouvoir des méchans, ces méchans n'ont aucun pouvoir ſur eux, & qu'il eſt ſûr que tous leurs éforts s'évanouïront. Et il eſt encore vrai que lors même qu'il plaît à Dieu d'abandonner les juſtes à leurs ennemis & de leur donner pouvoir d'éxercer contr'eux leur animoſité & leur malice, c'eſt par un jugement trés-juſte auquel ces juſtes doivent ſe ſoûmettre, volontairement & qui tourne à leur avantage. Ils ſont donc pleinement aſſurez ou de ne pas ſuccomber ou d'être victorieux même en ſuccombant. Mais le malheur & l'illuſion des

hommes du monde, eſt qu'ils ne comptent pour rien une victoire qui ne ſe reconnoît que dans l'autre vie. La vie preſente eſt leur tout, & la vie future ne leur eſt rien. Cependant, ce n'eſt rien au contraire d'être victorieux en cette vie, parce que finiſſant en ſi peu de tems elle aneantit cette pretenduë victoire. Et c'eſt tout d'être victorieux dans celle qui ne finira jamais; parce que cette victoire eſt auſſi éternelle que cette vie. Dieu a donc voulu corriger ces faux jugemens des hommes en voulant que ſon Fils même ne fût victorieux de ſes ennemis qu'aprés ſa mort, & en permettant qu'ils prevaluſſent ſur lui pendant ſa vie mortelle juſqu'à le faire mourir de la mort de la croix; afin d'aprendre aux hommes combien ils devoient faire peu d'état de ce petit avantage de venir à bout de leurs deſſeins en cette vie ici.

III.

Dieu promet donc à ſes ſerviteurs une victoire certaine, mais non une victoire preſente ſur les méchans. Et cependant il leur donne de grandes reſſources pour ſe ſoûtenir contr'eux. JESUS-CHRIST en marque deux dans cet Evangile même. La premiere eſt contenuë dans ces paroles: *Je ſuis encore avec vous pour un peu de tems, & je*
℣. 35. *m'en vais enſuite à celui qui m'a envoyé*, qui repreſentent ce que les juſtes perſecutez ont

ſujet

ſujet de dire à ceux qui les perſecutent. La bréveté du ſejour que nous devons faire en cette vie eſt un grand motif pour mépriſer toutes les entrepriſes des méchans. Quel eſt ce pouvoir qui ne dure qu'un moment, qui paſſe pendant qu'on en parle, & qui diminuë à chaque inſtant ? Tout homme de bien peut donc dire à tous ceux qui forment des deſſeins pour lui nuire : Vous ne pouvez rien ſur moi que pendant que je ſuis avec vous: mais je n'ai plus que peu de tems à y être. Je m'en vais trouver celui de qui je ſoûtiens les intérêts, auprés duquel je ſerai à couvert de toutes vos entrepriſes.

La ſeconde eſt contenuë dans les paroles qui ſuivent : *Vous me chercherez, & ne me trouverez point ; & vous ne ſçauriez venir où je dois aller.* Les juſtes ont aprés cette vie une retraite aſſurée où ils ſont pleinement en ſûreté contre toutes les attaques des méchans. Car il n'entre point dans cette retraite ni d'envieux, ni d'injuſtes, ni de calomniateurs. Tous ceux qui perſecutent les juſtes ou n'y entreront point, ou deviendront leurs amis & leurs défenſeurs. *J'ai vû*, dit le Sage, *les calomnies & les opreſſions qui ſe font ſous le Soleil, & les larmes des innocens.* Il les a vûës, mais *ſous le Soleil.* VIDI *calumnias quæ ſub ſole geruntur & lacrymas innocentium.* Au deſſus du Soleil il n'y a ni calomnies, ni larmes, ni craintes, ni plaintes, ni cris : *Neque luctus, ne-*

v. 34.

Eccleſ. 4. 1.

neque clamor. Voila ce qui nous doit ôter toute crainte des méchans : car on leur peut dire : *Vous ne ſçauriez venir où je dois aller*, pendant que vous demeurerez ce que vous êtes. Encore donc un peu de tems, & nous ſerons pour jamais dans cette heureuſe retraite où les mechans n'entrent point.

Apoc. 22. 4.

IV.

Dieu fait paſſer ſes élûs comme en revûë dans le monde : & pendant ce paſſage les démons réſidant dans le cœur des méchans les portent à rugir contr'eux comme des lions & des bêtes feroces, & à faire une infinité d'éforts pour les déchirer : mais Dieu les en retire bien-tôt pour les mettre dans un lieu de ſûreté & de repos. Les méchans n'ont même pouvoir ſur eux pendant cette vie qu'à l'égard des choſes ſuperfluës dont iis ſe peuvent paſſer. Ainſi ils leur peuvent dire avec un ſentiment de confiance ce que ſaint Auguſtin dit : Qu'ils „ me perſecutent tant qu'ils voudront, il „ ne peut mourir en moi que ce qu'il y a „ de mortel : il y reſtera toûjours quelque „ choſe où la fureur des perſecuteurs ne „ peut atteindre ; & c'eſt là où mon Dieu habite. *Sæviant perſequendo ; nihil in me moritur niſi mortale. Erit aliquid quò perſecutor pervenire non poſſit, ubi habitat Deus meus.*

Aug. in Pſ. 26.

V.

V.

Il ſemble à bien des gens qu'il n'y ait rien de ſolide dans tout ce que l'on dit de la haine des mechans contre les bons ; parce que communement on n'éprouve pas tant de malice de la part de ceux mêmes qui ne ſont pas d'ailleurs fort reglez & qui ne font pas profeſſion de piété. Souvent même on reçoit de pluſieurs d'entr'eux quantité de civilitez & d'aſſiſtances. On vit avec eux dans une ſocieté commode dont il ſemble qu'on n'ait pas lieu de ſe plaindre ; & enfin on n'y voit pas de ſujet de les regarder comme des ennemis paſſionnez. Cependant ce n'eſt que faute de lumiere qu'on ne voit pas dans les mechans tout ce que les Saints nous en diſent. On les conſidere tout ſeuls, & on n'y conçoit que des penſées & des deſſeins d'hommes : mais il les faut regarder comme aſſujettis au demon qui les anime & qui les remuë, & à qui ils ſervent d'inſtrumens pour perdre les hommes. Or cette haine marquée par les Saints eſt encore beaucoup plus vive & plus ardente dans les démons, qu'on ne la peut repreſenter. Le demon remuë donc toûjours tout le corps des méchans contre les juſtes avec la même haine & la même fureur. Mais comme il ne lui eſt pas utile de la faire paroître par tous ſes inſtrumens, & qu'il lui eſt plus avantageux

de

de les attaquer par divers endroits, il fait agir & parler fort diverſement ceux qu'il employe à ce miniſtére. Il y en a qui ne font que leur expoſer des intentions & des vûës contraires aux leurs, & qui tâchent de les attirer à leur parti en leur temoignant de l'affection. Mais quoi qu'il ne paroiſſe que de la douceur dans leur procedé, ils ne laiſſent pas d'être effectivement ennemis des gens de bien: ce qui fait dire à Saint Auguſtin, que quoi que ceux qui
Aug. in Pſ. 6. ,, ne penſent point à ſe convertir, vivent ,, en paix & converſent ſouvent avec ceux ,, qui ſont convertis: il eſt vrai neanmoins ,, que la contrarieté de leurs deſſeins & de ,, leurs intentions les rend leurs ennemis: *Tamen contraria intentione inimici ſunt iis qui ſe ad Deum convertunt.* D'autres combattent plus ouvertement les gens de bien par les fauſſes maximes dont leurs diſcours ſont remplis, par leſquelles ils decrient la pieté & autoriſent le relâchement. Et cela ſe fait ſouvent avec tant de hardieſſe & tant de hauteur, que c'eſt une grande grace de Dieu, dit Saint Auguſtin, de vivre & de converſer tous les jours avec ces gens ſans ſortir des voyes de la loi divine; *Ma-*
in Pſ. 6. *gnum donum eſt inter eorum verba verſari quotidie, & non excedere de itinere præceptorum Dei.*

VI.

V I.

Qui pouroit exprimer combien les railleries des gens du monde sont souvent dangereuses aux ames foibles, & combien elles ont de force pour les porter à quitter le ,, bien qu'elles avoient embrassé ? Les rail- ,, leries des impies, dit S. Augustin, sont ,, quelquefois si puissantes sur les esprits ,, des personnes foibles qu'elles les font ,, rougir de mener une vie digne de J. C. *Ibid.* *Ibid.*

,, L'ame, dit-il encore, qui s'éforce ,, de s'avancer vers Dieu, se trouve souvent ,, si ébranlée & si chancelante dans ses ,, voyes, qu'elle n'accomplit pas ses bons ,, desseins, de crainte de choquer les per- ,, sonnes avec qui elle a à vivre, qui n'ai- ,, ment que les biens passagers & perissa- ,, bles: *Sæpe mens nitens pergere in Deum, concussa in ipso itinere trepidat, & non implet propositum, ne offendat eos cum quibus vivit, alia bona peritura & transeuntia diligentibus.*

Mais tout cela n'arrive que parce qu'on ne pense pas assez que l'on ne sera plus guéres avec tous ces gens, dont l'éxemple, les discours, & les railleries nous servent de tentation : qu'on est prêt de passer bien-tôt à un autre lieu où ils n'auront plus d'accés ; en un lieu où la justice régnera, & d'où l'injustice n'aprochera point. Nôtre mal c'est de faire trop d'état de cette vie, & de nous la representer comme longue, au lieu qu'elle pas-

paſſe avec une rapidité prodigieuſe ; & de ne penſer pas aſſez à ce ſejour ſtable & éternel où nous ſerons delivrez pour jamais de tous ces vains phantômes qui nous troublent.

VII.

9. 37. Le dernier *jour de la fête des Tabernacles qui étoit le plus ſolemnel*, J. C. donna aux Juifs une inſtruction importante qui fut alors entenduë de peu de perſonnes, mais qui regardoit ceux qui devoient entrer dans ſon Egliſe à l'avenir. *Si quelqu'un*, leur dit-il, *a ſoif, qu'il vienne à moi & qu'il boive*: ce qui nous donne lieu d'éxaminer quelle eſt cette ſoif dont on ne ſe delivre qu'en s'aprochant de J. C. & quelle eſt cette eau qu'il donne & qu'il nous exhorte de boire.

Il ſemble d'abord qu'il n'y ait pas lieu de douter que cette ſoif ne ſoit celle dont il eſt parlé dans les huit beatitudes, où il eſt dit : *Man.* 5. 6. *Beati qui eſuriunt & ſitiunt juſtitiam* : HEUREUX *ceux qui ont faim & ſoif de la juſtice* : ſoif qui n'eſt pas differente de la faim ſpirituelle, & qui a le même objet ; ſoif qui loin de nous faire ſouhaiter les choſes du monde, en éteint au contraire le deſir ; & enfin ſoif qui nous fait chercher en Dieu ce que nous deſeſperons de trouver dans les creatures. Ainſi cette ſoif ſupoſe qu'on a déja goûté l'eau de J. CHRIST, autrement on ne la pouroit deſirer. Elle eſt produite par l'amour de la verité & de la juſtice, mais

dans

dans un degré qui ne ſatisfaiſant pas l'ardeur de l'ame, lui fait deſirer de s'en deſalterer pleinement. Cependant on peut auſſi fort entendre la ſoif des choſes temporelles : & pour comprendre comment cette ſoif nous peut conduire à JESUS-CHRIST, il faut concevoir qu'il y a deux choſes dans cette ſoif. Car il y a le deſir d'un bien imaginaire, dont on eſpere la poſſeſſion, & il y a un amas d'inquietudes qui dechirent l'ame & la privent de ſon repos. Or il arrive quelquefois que Dieu fait ſentir plus vivement à certaines ames le mal qu'il y a dans ces inquietudes que ce bien qu'elles eſperent, & alors elles ſont capables de deſirer d'être delivrées de cette ſoif & de cette ardeur inquiette. Ce ſont donc ces ames qui ſentent le mal de l'amour du monde, que JESUS-CHRIST exhorte de venir à lui, pour y trouver non la poſſeſſion des biens qu'elles deſirent, mais la delivrance de ces deſirs. Et ainſi cette parole auroit le même ſens que celle-ci : *Venez à moi vous tous qui êtes travaillez & chargez, & je vous ſoulagerai.* *Matt.* 11 8.

VIII.

Quand une ame eſt touchée ou du deſir des biens veritables ou d'un vif ſentiment des maux qui ſont joints aux deſirs des choſes temporelles, il ne lui reſte plus que de s'adreſſer à J. C. c'eſt à dire, à la ſageſſe incarnée. Car on ne ſe deſalte pas en contemplant

templant immédiatement le Verbe dans sa divinité: il faut prendre la voye qu'il nous a marquée. Il s'est fait homme, afin que son humanité nous servît de voye & d'apui: *Ego sum via*; afin d'y representer ses perfections divines & de le rendre plus proportionnées à la foiblesse & à la petitesse de l'esprit des hommes. Cette humanité est un miroir trés-pur où l'image du Soleil éternel est imprimée. C'est le degré dont il se faut servir pour s'élever à Dieu. Qui veut se passer de ce degré, anéantit le conseil de Dieu, & voulant arriver à lui par un autre chemin que celui qu'il nous a marqué, n'y arrive point du tout, & ne trouve que des ténébres, au lieu de la lumiére qu'il cherche. Car pour y arriver nous avons besoin de la grace de Dieu, & Dieu ne la donne qu'à ceux qui marchent dans sa voye qui est JESUS-CHRIST, & non à ceux qui par une hardiesse téméraire s'engageroient dans des routes égarées.

Jean. 14. 6.

IX.

Aprés avoir trouvé JESUS-CHRIST il n'y a plus qu'à boire de son eau, & cette eau est une eau vivante *qui rejallit jusque dans la vie éternelle*, parce que ce n'est autre chose que *son Esprit*. C'est cet esprit de JESUS-CHRIST qui doit être le principe de toutes les actions d'un vrai Chrêtien, & les élever toutes jusqu'au ciel. Car ce que cet Esprit opére en nous, ne demeure

Joan. 4. 14. *Joan.* 7. 39.

meure point dans la terre ; il remonte juſqu'à ſa ſource, & devient un tréſor & un dépôt entre les mains de Dieu, pour nous être conſervé dans la vie éternelle. Il eſt vrai que pendant qu'on eſt en ce monde, on ne fait que boire de cette eau. Mais on ne s'en enyvre pas, on ne s'y plonge pas; on s'y deſaltére ſeulement: mais en s'y deſaltérant en cette maniére pendant cette vie, on ſe diſpoſe à s'y plonger & à s'en enyvrer en l'autre. Il ne ſera plus queſtion alors de chercher cet Eſprit ni de le demander à JESUS-CHRIST. Il ſe ſaiſira de nous ; & pourvû que nous ne l'ayons pas banni de nôtre cœur pendant cette vie, il nous transformera heureuſement dans l'autre en ſes qualitez divines.

SUR

SUR L'EVANGILE DU MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Ambulat JESUS in Galilæam, &c. *Joan.* 7. 1. 13.

JESUS demeuroit en Galilée. Ses parens lui dirent : Quitez ce lieu, & allez en Judée, afin que vos disciples voyent aussi les œuvres merveilleuses que vous faites.

I.

ON reconnoît parfaitement l'esprit du monde dans ces paroles des parens de JESUS-CHRIST. Ils ne croyoient pas en lui, & ils ne se mettoient pas non plus en peine de s'éclaircir si ses miracles étoient vrais ou faux : mais dans l'esperance qu'il leur en pourroit revenir quelqu'avantage, ils lui conseillent de se produire. C'est ainsi que les gens du monde ne font pas difficulté de se rendre les conseillers de leurs enfans ou de leurs parens dans l'éxercice des ministres

nistres Ecclesiastiques, & de les vouloir conduire dans ces fonctions par raport à leurs intérêts humains. Mais parce qu'il n'i a rien de plus commun ni de plus dangereux que cet abus, il est bon de s'y arrêter un peu davantage, & tâcher de découvrir par ces vûës interessées des parens de J. CHRIST & par la réponse que JESUS-CHRIST leur fit pour les en corriger, quels sont les défauts qu'on doit éviter sur ce sujet, & les régles que l'on y doit suivre.

Ces parens de J. C. le trouvant déja engagé dans la prédication de l'Evangile, ne commettent qu'une faute qui est de le vouloir régler dans les fonctions de ce ministére, & de le porter à l'exercer par les vûës humaines, de s'élever & de se signaler dans le monde. Mais les parens possedez de l'esprit du siécle & qui ne se conduisent que par ses maximes, commettent d'abord une autre faute qui n'est pas moins importante; c'est de se rendre les principes de la vocation de leurs enfans, & de destiner à la vie religieuse ou au ministére de l'Eglise ceux d'entr'eux que l'intérêt de leur famille demande qu'ils destinent, & d'en détourner au contraire ceux qu'il leur plaît de donner au monde. C'est assurément un trés-grand desordre & par l'injustice qu'il renferme, & par les suites qu'il attire. Car c'est revoquer l'oblation qu'on a faite de ses enfans à Dieu, en les pre-

préſentant au Batême, & lui ôter le droit de diſpoſer d'eux ſelon ſes deſſeins. C'eſt uſurper une autorité que l'on n'a jamais euë, & à laquelle on a ſolemnellement renoncé, en les faiſant batiſer. C'eſt ſe rendre par là reſponſable devant Dieu des fautes énormes qu'ils commettent dans ces engagemens qu'on leur a choiſis : mais ce deſordre quelque grand qu'il ſoit, eſt aſſez connu. Le monde ne péche pas en ce point par ignorance. On ſçait aſſez que la vocation à l'état Eccleſiaſtique ou à l'état religieux doit venir de Dieu, & que c'eſt un trés-grand péché que d'y engager ſes enfans, lors que Dieu ne les y appelle point. On s'aveugle ſur l'application de cette maxime : & pour la maxime en ſoi on ne la conteſte pas.

II.

Mais on ne conſidere d'ordinaire ſur ce point que les fautes de ce genre, & l'on ne penſe guéres qu'on en peut commettre deux autres toutes différentes. C'eſt que comme on ne doit porter à l'Egliſe, ou à la Religion que ceux que Dieu y appelle, on n'en doit détourner auſſi que ceux que Dieu n'y appelle pas, & l'on doit leur ſouhaiter à tous cette ſorte de vocation, & la leur procurer par une éducation Chrêtienne qui les y diſpoſe. C'eſt un trés-grand mal que de vouloir ravir à Dieu le droit de choiſir ceux qu'il lui plaît entre ſes enfans pour les apliquer à ſon ſervice; & c'en eſt un au-

autre qui n'eſt peut-être pas moins grand que de ne ſouhaiter pas cet honneur à ſes enfans & de ne le leur pas procurer, autant que l'on peut, par une éducation qui les y diſpoſe. C'eſt ce qu'enſeigne ſur ce ſujet un Pére de l'Egliſe qui en parle plus en détail & plus particuliérement qu'aucun autre. C'eſt ſaint Gaudence Evêque de Breſſe, contemporain de ſaint Ambroiſe, dont voici les propres termes: „ Ayant fait voir, „ dit-il, que les péres, les méres, & les au- „ tres parens des vierges de l'un & de l'au- „ tre ſexe, n'ont aucun droit de dominer „ ſur leurs enfans à l'égard du choix du „ mariage & de la virginité, il ne faut pas „ qu'ils prennent ſujet delà de ſe flatter, ni „ d'en conclure qu'ils n'ont rien à faire à „ l'égard d'un choix qui dépend de la vo- „ lonté des enfans, & non de la leur. Car il „ eſt bien vrai qu'ils ne peuvent en aucune „ ſorte les engager par autorité à une con- „ tinence perpétuelle, parce que cet enga- „ gement doit dépendre d'un choix volon- „ taire; mais ce qu'ils doivent faire, eſt „ de tâcher de tourner leur volonté à celui „ de ces états qui eſt le meilleur, & ils ſont „ obligez, *Debitores ſunt*, de faire tout ce „ qu'ils peuvent par leurs avis, par leurs ex- „ hortations, & par tout ce qui peut nour- „ rir les bonnes inclinations de leurs en- „ fans, afin de les engager plûtôt à ſe conſa- „ crer à Dieu qu'à embraſſer la vie du ſié- cle;

„ cle ; & que leurs fils puiſſent être de di-
„ gnes miniſtres au ſaint Autel dans l'or-
„ dre du Clergé, ou que leurs filles embraſ-
„ ſant l'état de virginité, puiſſent être du
„ nombre de celles de leur ſexe qui font
„ profeſſion de cet état, & qu'ainſi contri-
„ buant en cette maniére à l'ornement de
„ l'Egliſe de Dieu par l'éducation des en-
„ fans qu'ils élevent à ce deſſein, ils par-
„ viennent à la béatitude que l'Ecriture at-
„ tache à la pratique de ce devoir par ces
„ paroles: Heureux celui qui aura de ſes en-
„ fans dans Sion, & dont la race habitera
dans Jeruſalem, *Parentes autem & conſanguinei virginum tam puerorum quam etiam puellarum, nolo ſibi de ſupradicta libertate arbitrii blandiantur, quod alienis mentibus eos dominari non poſſe tractavimus. Imperare quidem perpetuam continentiam non poſſunt, quia res eſſe noſcitur voluntatis: ſed voluntatem tunc in melius nutrire poſſunt; & Debitores Sunt, ut moneant, un hortentur, ut foveant, ut pignora ſua Deo magis geſtiant obligare quàm ſæculo, un de propinquis ſeminis ſui, vel in Cleri ordine dignos altare divino miniſtros exhibeant, vel in ſanctarum numero fæminarum puellas caſtimoniæ dicatas nutriant, ut Eccleſiam Dei talibus nutrimentis ornantes, beatitudinem debitam conſequantur, Scriptum eſt enim: Beatus qui habet ſemen ſuum in Sion, & domeſticos in Jeruſalem.*

Gaud. Brix. homili. 9. ad Neophytos.

III.

III.

Voila les régles de la conduite chrêtienne clairement marquées & exprimées par ce ſaint Evêque.

Il ne faut point que les péres déterminent par autorité aucun de leurs enfans à la continence, à l'état Eccleſiaſtique, ni à l'état religieux, parce qu'ils ne peuvent pas leur donner les graces néceſſaires pour vivre chrêtiennement dans ces états, & que Dieu ne les donne pas à tout le monde. Mais comme ce ſont de grands dons de Dieu, & que ces états ſont d'eux-mêmes préférables aux conditions ſéculiéres, ils ſont obligez non ſeulement de n'en pas détourner leurs enfans, mais de favoriſer par leurs avis, par leurs exhortations, & par une éducation chrêtienne, l'inclination qu'ils y auroient. Car quoi qu'il ne ſoit pas néceſſaire à chacun de ſuivre ces conſeils, il eſt néceſſaire de les aprouver, & de les préférer par l'eſtime & le jugement que l'on en fait aux états auſquels JESUS-CHRIST les a préférez. Il n'eſt donc jamais permis d'en détourner perſonne, & quand des enfans y ſont attirez de Dieu, on eſt obligé de ſeconder ces deſirs, & de leur procurer une éducation qui ſoit capable de les y entretenir.

Que diroit-on d'un pére de qualité, qui voyant que ſes enfans ſe portent d'eux-mê-

mes à des emplois & des exercices dignes de leur naiſſance, les voudroit forcer à embraſſer des conditions baſſes & roturiéres, qui les priveroient d'une infinité d'avantages qu'ils auroient trouvez dans l'état où la providence de Dieu les avoit fait naître, & où leur inclination les portoit? C'eſt ce qui n'arrive jamais dans le monde, & ce qui arrive au contraire trés-ſouvent dans le Royaume de J. C. Les états les plus nobles & les plus relevez de ce Royaume divin, ſont ceux, où, ſelon le ſentiment de l'Egliſe, on fait plus facilement ſon ſalut, & l'on arrive avec moins d'obſtacle à une plus haute perfection. Au contraire les états les plus vils, les plus bas, &, pour le dire ainſi, les plus roturiers, ſont ceux où le ſalut eſt plus rare, où il eſt plus difficile de pratiquer les hautes vertus. Ce ſont ceux qui engagent à plus d'occupations baſſes & terreſtres. J. C. ni l'Egliſe n'ont point remis le diſcernement de ces états aux opinions que les hommes en pourroient avoir. Ils nous ont preſcrit ce qu'il en faut juger, en préférant la virginité au mariage, & la pratique de tous les autres conſeils aux états, où l'on ne les ſçauroit obſerver. Il y a donc de la cruauté à en détourner ſes enfans, & l'on ne ſatisfait à ce qu'on leur doit, qu'en leur ſouhaitant les vocations que l'Egliſe préfere, & qu'elle juge les plus favorables pour leur ſalut;

ſalut; & en faiſant ce que l'on peut pour les leur procurer par une éducation toute chrêtienne.

I V.

Il faut pratiquer ces régles non par des intérêts bas & groſſiers, comme ſeroit celui de ſe décharger d'une partie de ſes enfans, pour en charger l'Egliſe; d'enrichir des aînez, & de conſerver l'éclat des Maiſons; mais dans la vûë unique de leur bien ſpirituel: & par conſéquent il les faut pratiquer à l'égard de tous, & à l'égard des aînez auſſi-bien que des cadets; parce qu'il n'y en a aucun à qui l'on ne doive ſouhaiter ce qui eſt plus avantageux pour ſon ſalut. Heureuſes les Maiſons qui ſeroient détruites, parce que ceux qui les pouvoient ſoûtenir, ſe porteroient tous à renoncer au monde & à ſe conſacrer à J. C.! Et heureux le monde entier s'il pouvoit périr en ſe donnant tout entier à Dieu!

Mais il faut favoriſer en général ce choix & cette vocation. Il faut bien prendre garde de quelle maniére on y porte les enfans, ou l'on ſouffre qu'ils s'y portent. Car il y a bien des maniéres d'entrer dans l'Egliſe & dans les Religions, qui bien loin de rendre le ſalut plus facile, y ſont au contraire de grands obſtacles. C'eſt à Dieu à y appeller les enfans; c'eſt aux parens à les y diſpoſer par une ſainte éducation: ce n'eſt point à eux à les y appeller, ni à

juger de leur vocation, ni de toutes les ſuites de cette vocation, ni à leur choiſir la place qu'ils doivent remplir dans l'Egliſe. Ils peuvent lui preſenter leurs enfans; mais c'eſt à elle à voir de quoi ils ſont capables, & dans quel rang on les doit mettre. Il y a dans l'Egliſe une infinité de fonctions. Et il n'y en a aucune qui ne ſoit au deſſus des hommes, de quelque rang & de quelque qualité qu'ils ſoient. Les moindres emplois de l'Egliſe ſont plus grands & plus relevez que toutes les fonctions ſéculiéres. Quiconque n'en eſt pas perſuadé, non ſeulement n'eſt pas digne des plus grands, mais eſt indigne même des plus petits.

V.

C'eſt donc un deſordre trés-grand que ce que l'on voit pratiquer par tout le monde, de n'avoir point d'autres bornes dans l'élevation de ſes enfans que l'impuiſſance de les élever plus haut. Si l'on les laiſſe dans un état plus rabaiſſé, c'eſt que l'on n'a pas eu le crédit de les porter à de plus grandes dignitez; mais ce n'eſt point par modération. Ils ſeroient tous Abbez, Evêques, Archevêques, Cardinaux, ſi leurs parens avoient le pouvoir de leur procurer ces dignitez. Et comme Dieu prend les volontez réelles & effectives pour les éfets mêmes il regarde ſans doute tous ces péres comme coupables d'une

d'une ambition trés-téméraire, pour avoir deſiré ces dignitez à leur enfans, & avoir été dans la diſpoſition de les leur procurer s'ils euſſent pû.

V I.

Mais on ne ſe contente pas d'engager & de placer dans l'Egliſe ſes enfans & de les y élever le plus haut qu'on peut, ſans conſidérer s'ils y ſont appellez : on prétend encore avoir droit de les conduire ; comme ſi on étoit fort inſtruit des régles que les eccleſiaſtiques doivent ſuivre. C'eſt ce qui eſt particuliérement marqué par les conſeils téméraires & intéreſſez que les parens de J. C. eurent la hardieſſe de lui donner *Si vous faites ces choſes*, lui diſoient-ils, *manifeſtez-vous au monde.* v. 4. On veut que des enfans qu'on engage dans l'Egliſe, y éclatent ; qu'ils ſe ſignalent dans le cours de leurs études ; qu'ils prêchent quand ils les ont achevées ; & qu'ils faſſent tout ce qui peut leur attirer de la conſidération dans le monde. On n'examine point leurs diſpoſitions. On les ſupoſe capables de tout, & l'on ne ſe perſuade jamais que ce qui leur peut être utile ſelon les vûës du monde, leur puiſſe être préjudiciable ſelon Dieu. On ne les veut pas à la vérité déréglez ; car cela n'attire pas d'honneur : mais on ne deſire pas auſſi en eux une reforme trop exacte. Tout cela ſe termine à empêcher les ſcandales. Mais les jeunes gens

conduits par ces régles plus politiques qu'eccleſiaſtiques, ne demeurent pas dans ces bornes que leurs parens leur preſcrivent. Il vient un tems où, ſelon les loix du monde, ils jouïſſent de leur bien; & alors ils prennent bien-tôt l'eſſort, & au lieu de ſe régler par l'intérêt de leur fortune ſelon les vûës de leurs parens, ils ne ſuivent plus que les paſſions qui les dominent, & font quelquefois repentir ceux qui les ont engagez dans cet état, quelque peu ſenſibles qu'ils ſoient à ce qui en deshonore la ſainteté.

Tob. 2. 18.

VII.

Il y avoit un trés-grand défaut de raiſon & de lumiére dans ce que les parens de J. C. concluoient, que s'il faiſoit tous les miracles dont on parloit, il devoit ſe manifeſter davantage au monde. Car ils devoient juſtement conclure le contraire par le principe même ſur lequel ils ſe fondoient: & au lieu de dire, comme ils faiſoient: *Si vous faites ces choſes, manifeſtez-vous au monde*, ils devoient dire tout au contraire, pour parler raiſonnablement: Si vous faites ces choſes, c'eſt à dire, ſi vous avez reçû ces dons de Dieu, n'en uſez que ſelon les deſſeins de Dieu; ne vous manifeſtez au monde qu'au tems où Dieu vous fera connoître qu'il le veut: ne recherchez que la gloire de Dieu dans l'uſage de ſes dons, & non pas la vôtre ni la nôtre.

nôtre. De si grandes choses ne doivent pas être raportées à une fin si petite. Voila ce que la raison devoit conclure. Mais ce n'est pas là le compte de l'amour propre. Il veut profiter de tout, & des dons mêmes de Dieu. Il tient donc bien plûtôt ce langage ici: Si vous avez ces dons que vous vous attribuez, paroissez dans le grand monde? aquerez-y de la reputation; il en rejallira quelque chose sur nous. Langage bas & même détestable, qui raporte les dons de Dieu à une fin indigne de leur grandeur; mais langage ordinaire parmi les hommes, où il n'y a rien de plus commun que de raporter les plus grandes choses à de petits intérêts. Un homme a reçû de Dieu des talens extraordinaires d'esprit, de science, d'éloquence. Il est donc bien juste qu'il consacre à Dieu ces talens qu'il a reçûs de lui, & qu'il ne le produise que par son ordre, & pour procurer sa gloire. C'est ce que la piété conclut. Mais l'intérêt au contraire fonde incontinent sur ces talens des desseins de faire fortune, & de s'élever dans le monde. Il porte à s'y engager pour avoir lieu de s'y faire valoir, & il nous dit en un langage intelligible: *Si vous faites ces choses, manifestez-vous au monde.* Il ne connoît pas d'autre fin que celle-là. Ainsi les gens possédez de l'esprit du monde raportent à eux-mêmes tout ce qu'ils ont reçû de Dieu. Ils y ra-

portent les dignitez de L'Egliſe. Ils y entrent par intérêt, & ils ne s'y conduiſent que par intérêt. Ils prêchent par intérêt ; ils adminiſtrent les Sacremens par intérêt, & enfin l'intérêt propre eſt le motif qui les conduit dans l'exercice des fonctions les plus ſaintes & les plus ſacrées. Voila comment l'eſprit du monde fait pratiquer cette parole qu'il fit dire aux parens de J. C. : *Si vous faites ces choſes, manifeſtez-vous au monde.*

VIII.

La réponſe de Jesus-Christ contient le vrai remede de cette corruption du cœur des hommes. *Mon tems*, leur dit-il, *n'eſt pas encore venu ; mais pour vous, vôtre tems eſt toûjours prêt.* C'eſt à dire, comme vous n'avez point d'autre régle que vos intérêts & vos fantaiſies, vous êtes toûjours prêts de faire tout ce qui vous plaît : mais comme je me conduis par d'autres régles & par d'autres principes que les vôtres, mon tems n'eſt pas toûjours prêt. La volonté de Dieu eſt ma régle. Je n'entreprens rien que cette régle ne me preſcrive, & je ne l'entreprens que dans le tems précis où elle me marque que chaque choſe doit être faite. Voila la conduite que nous devons ſuivre en toutes choſes, & dont nous ne ſçaurions nous écarter ſans abuſer des dons de Dieu. Et de là il s'enſuit que les gens de bien

bien ſont beaucoup moins libres que les gens du monde ; parce qu'il y a une infinité d'actions que Dieu leur interdit, & une infinité d'autres auſquelles il ne les apelle pas ; ce qui leur ſuffit pour ne les pas entreprendre. Ainſi il les fait marcher par des chemins fort étroits ; mais il leur fait éviter par là toutes ces vûës baſſes & intéreſſées que l'amour propre fournit. Il leur apprend à ne regarder que lui, à ne ſe propoſer que de lui obeïr & de lui plaire, & cela vaut infiniment mieux que tout ce que l'amour propre lui pourroit faire aquérir.

IX.

On ne comprend pas d'abord la vérité de ce que JESUS-CHRIST ajoûta pour rejetter le conſeil de ſes parens qui lui vouloient perſuader d'aller à Jeruſalem : *Que le monde ne les pouvoit haïr, mais que pour lui il étoit haï du monde, parce qu'il rendoit témoignage contre lui.* Car il ſemble au contraire qu'il n'y a rien de plus haïſſable que des gens amoureux d'eux-mêmes, & qui cherchent en toutes choſes leur propre gloire & leurs propres intérêts. Cela eſt vrai : mais ce que JESUS-CHRIST dit ici n'y eſt pas contraire. L'amour propre eſt haïſſable quand il ſe fait paroître tel qu'il eſt ; quand il incommode celui des autres ; quand il leur veut ravir quelque choſe de ce qu'ils poſſé-

poſſédent, ou à quoi ils prétendent. Mais c'eſt ce qu'il évite ordinairement. Il ſe déguiſe, il s'aſſujettit aux autres. Il ne choque point leurs inclinations; & deſeſpérant de pouvoir obtenir par la force ce qu'il deſire, il tâche d'y arriver par la complaiſance, or quoi qu'il demeure le même dans le fond, auſſi ennemi de tous les autres, auſſi injuſte qu'on le reconnoît quand il a le pouvoir de ſe faire voir tel qu'il eſt; les hommes ſont neanmoins ſi dupes qu'ils ne diſtinguent point les ſoûmiſſions & les complaiſances extérieures & feintes, de l'affection véritable. Ainſi ils prennent pour amis ceux qui les flatent & qui ne les contrediſent pas, & pour ennemis ceux qui les contrediſent, quoi que ce ſoit par un motif de juſtice & de charité. On ne veut pas pénétrer plus avant, ni chercher la ſource de ces différentes conduites. Ainſi il eſt vrai que le monde ne ſçauroit haïr ceux qui s'accommodent à ces inclinations, quoi qu'ils n'ayent le cœur rempli que d'envie & de jalouſie, & qu'il haïra toûjours ceux qui découvriront ſes defauts & ſes vices, quoi qu'ils n'ayent que la charité dans le cœur.

SUR

SUR L'EVANGILE DU MECREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Facta ſunt Encænia Jeroſolymis, &c.
Joan. 10 22. 38.

On faiſoit à Jéruſalem la fête de la Dédicace... & les Juifs dirent à JESUS: *Juſqu'à quand nous tiendrez-vous l'eſprit en ſuſpens? Si vous êtes le Chriſt, dites-le nous clairement.*

I.

IL y a bien des maniéres de chercher la vérité qui ne naiſſent pas de l'amour de la vérité. On la peut chercher pour la décrier, pour la rendre odieuſe, & pour en prendre un prétexte de perſécuter ceux qui la diſent. Et il y a bien de l'apparence que c'eſt avec quelqu'une de ces mauvaiſes intentions que les Juifs diſoient à JESUS-CHRIST. *Si vous êtes le* CHRIST, *que ne nous le dites-vous ouvertement?* Mais quand on la cherche en cette maniére, la plus grande punition que Dieu puiſſe éxercer eſt de permet-

II.

La crainte de ces surprises qui naissent de la corruption du cœur prévenu par les passions, devroit donc faire prendre à tout le monde pour régle & pour principe de leur conduite de suspendre leurs jugemens, lors qu'ils sentent que leurs passions sont émûës. Car cette émotion leur marque suffisamment qu'ils ne sont pas en état de juger équitablement des choses. Tout témoin passionné est récusable. Ainsi nous devrions nous récuser nous-mêmes dés-lors que nous nous sentons prévenus de passion. C'est une des principales raisons qui prouve l'utilité & la nécessité de se conduire dans ses affaires, & principalement dans celle de la conscience, par la lumiére d'autrui. Car il arrive assez rarement que deux personnes se trouvent prévenuës de la même passion à l'égard des mêmes objets. Ainsi de cela même qu'un directeur consulté n'a point de part à ce qui excite la passion de celui qui le consulte, il lui doit être plus croyable que lui-même. Ce qui paroît un grand bien ou un grand mal à un homme passionné, paroît tout autrement à un homme éxent de passion. Ainsi quand même on ne pourroit trouver de directeurs qui eussent toutes les qualitez nécessaires & prescrites par les Saints, il ne laisse pas d'être ordinairement meilleur & plus sûr de se ré-

gler

gler par le jugement d'une autre que par le ſien propre.

III.

Ce que JESUS-CHRIST dit aux Juifs, qu'*ils ne croyoient pas en lui, parce qu'ils n'étoient pas de ſes brebis* : Non *creditis, quia non eſtis ex ovibus meis*, ne ſignifie pas que de n'être point brebis, ſoit la cauſe effective de l'infidelité de ceux qui ne croyent pas. Cela ſignifie ſeulement que l'infidelité eſt un ſigne qu'on n'eſt pas du nombre des brebis de JESUS-CHRIST ce qui eſt trés-vrai. Mais comme il y a différens degrez d'infidelité, elle eſt auſſi différemment ſigne de réprobation. Une infidelité paſſagére & qui n'eſt que pour un tems, n'eſt qu'un ſigne incertain de réprobation. Afin qu'elle en ſoit un ſigne certain, il faut que ce ſoit une infidelité perſévérante & qui dure toute la vie. Mais de quelque maniére qu'elle en ſoit ſigne, elle n'en eſt jamais l'effet. C'eſt à dire que la réprobation n'eſt jamais la cauſe de l'infidelité des autres péchez de celui qui eſt réprouvé. Car Dieu en réprouvant les hommes ne les met point dans la néceſſité de pécher, ni dans l'impuiſſance de faire le bien. Et il ne s'enſuit pas que Dieu n'ait aucune bonté pour ceux qu'il réprouve. L'Ecriture nous aſſure du contraire ; puis que Saint Paul dit que *la bonté de Dieu invite à la pénitence ceux-mêmes qui*

Rom. 2. v. 4. 5.

par

par la dureté de leur cœur amaſſent un treſor de colére pour le jour de la colére. Et le Sage conſidérant la bonté de Dieu ſur les Payens mêmes s'écrie: *O Seigneur, que vôtre eſprit eſt bon & doux en toutes choſes! Car vous ne châtiez qu'en partie ceux qui s'égarent, & vous les avertiſſez par les choſes mêmes qui ſont la matiére de leurs péchez, de quiter leur malice, & de croire en vous, Seigneur.* Sap. 12. 1.

Il ne faut donc point conclure que JESUS-CHRIST n'eût aucun amour ni aucune bonté pour ces Juifs incrédules & qui n'étoient pas de ſes brebis. Car quoi qu'il ne leur donnât pas de ces graces que Dieu par une miſéricorde gratuite a réſervées pour ſes élûs, il leur en donnoit d'une autre ſorte dont ils abuſoient par leur malice, mais que Dieu ne laiſſoit pas de leur donner par amour & par bonté.

Il eſt vrai que le ſens humain porteroit à croire que ç'auroit été traiter plus favorablement ces Juifs de ne leur donner point du tout de graces, que de leur en donner dont Dieu prévoyoit qu'ils abuſeroient; de même qu'on ſeroit porté à croire que Dieu auroit plus témoigné de bonté aux anges réprouvez de ne les point créer du tout que de les créer en prévoyant qu'ils ſe perdroient éternellement. Mais il faut corriger par la foi tous ces jugemens humains, en reconnoiſſant que Dieu par une ſageſſe élévée au deſſus de nos eſprits a jugé qu'il étoit meil-

meilleur de tirer le bien du mal, que de ne permettre aucun mal. Si cela ne s'accommode pas à nos idées, il faut réformer nos idées sur celles de la foi. La bonté de Dieu n'est pas moins incompréhensible que sa puissance. Si donc il y a des effets de la puissance de Dieu que nous ne comprenons point, ne nous étonnons pas qu'il y ait des effets de sa bonté que nous ne puissions comprendre.

VI.

JESUS-CHRIST dit ensuite de ses brebis diverses choses qui sont de grande
v. 27. & 28. consolation pour les ames vrayement chrêtiennes. Il dit, qu'*elles entendent sa voix, qu'il les connoît, qu'elles le suivent, qu'il leur donne la vie éternelle, qu'elles ne périront jamais, & que nul ne les ravira d'entre ses mains.* Car encore que les plus justes n'ayent pas dans cette vie une assurance entiére d'être du nombre des élûs, ils peuvent neanmoins en avoir une juste confiance; & cette confiance leur donne droit d'espérer les autres avantages qui sont encore futurs. Quiconque est dans un tel état que sa conscience ne lui reproche point d'avoir mépriſé la voix de JESUS-CHRIST dans aucun de ses préceptes, ou qui a raison de croire qu'il a réparé ce mépris par une sérieuse pénitence, a droit d'avoir une confiance raisonnable qu'il est du nombre

de

de ces brebis qui entendent la voix de J. C. & qui la ſuivent. Car encore que pour s'attribuer cette qualité avec certitude, il falut être aſſuré d'entendre & de ſuivre juſqu'à la mort la voix de J. C. néanmoins quand on l'a entenduë & ſuivie durant un aſſez long tems, on a trés-grand ſujet d'eſpérer qu'on l'entendra & qu'on la ſuivra toûjours, & que l'on aura part à ces autres promeſſes que J. C. fait à ſes élûs *de leur donner la vie éternelle, de ne les point laiſſer périr, & de ne permettre pas qu'aucun les raviſſe de ſes mains.* La diſpoſition préſente eſt un gage de la future. On a droit de la conſidérer comme un effet de l'amour de J. C. envers ſoi : & l'on a ſujet de croire qu'il nous a aimez de cette *charité perpétuelle* qu'un Prophete marque par ces paroles : *In charitate perpetua dilexi te : ideo attraxi te, miſerans.* 31. 3.

V.

Un Chrêtien eſt au moins par là bien plus aſſuré de ſon ſalut, que s'il s'étoit remis à ſa propre vigilance & à ſa propre volonté. Car il auroit alors tout ſujet de craindre que le diable ne le renversât par la force de ſes tentations, & ne le trompât par ſes artifices, & quelque bonne volonté qu'il ſe ſentît, il devroit aprehender ſa foibleſſe & ſon inconſtance. Mais étant aſſuré par l'Ecriture que Dieu ne permettra pas qu'aucun de ſes élûs périſſe & ſoit ravi de

ſes

ſes mains, il a tout ſujet d'eſpérer & de ſe confier qu'il aura part à cette promeſſe, & qu'entendant & ſuivant la voix de J. C. il trouvera en lui ſon aſyle & ſa force contre les attaques du démon, la malice des hommes, & ſa propre corruption.

V I.

Quoi que J.C. ait dit aux Juifs à qui il parloit, qu'ils n'étoient point de ſes brebis; on ne doit pas ſupoſer par là qu'il leur ait révélé leur réprobation, & que ſi ſes Apôtres étoient préſens à ce diſcours, ils fuſſent obligez de regarder tous ces Juifs comme réprouvez, & de ne ſe mettre plus en peine ni de leur annoncer l'Evangile, ni de prier pour eux. Pour entendre donc ce langage de J. C. il faût ſçavoir que l'on eſt des brebis de J. C. en deux maniéres; ſelon la grace préſente, & ſelon la prédeſtination éternelle. Etre brebis de J. C. ſelon la grace préſente, ce n'eſt autre choſe que d'être en grace, d'être juſte, d'avoir droit au Royaume des Cieux. Ceux qui ſont en cette maniére du nombre des brebis, entendent la voix de J. C. pendant qu'ils ſont brebis. C'eſt pourquoi quand Jeſus-Chriſt reproche aux Juifs qu'ils ne ſont pas de ſes brebis, cela veut dire ſimplement qu'ils ne le ſont pas ſelon la grace préſente: mais il ne s'enſuit pas que pouvant ſe convertir en un autre tems, ils ne puſſent devenir brebis, & qu'ainſi ils ne puſ-

puſſent être brebis de Jeſus Chriſt ſelon la prédeſtination.

N'entendre pas la voix de J. C. en un certain tems, eſt un ſigne certain qu'on n'eſt pas brebis de J. C. dans ce tems là. C'eſt auſſi un ſigne que l'on ne l'eſt pas ſelon la predeſtination; mais un ſigne qui n'eſt pas certain. De ſorte que J. C. diſant aux Juifs qu'ils n'étoient pas de ſes brebis, leur marquoit certainement qu'ils ne l'étoient pas dans le tems qu'ils refuſoient de croire en lui, & il leur donnoit lieu de craindre de ne l'être pas non plus ſelon la prédeſtination éternelle. Et c'eſt pour cela qu'il mêle ces deux ſens, & paſſe de l'un à l'autre, & qu'aprés les avoir avertis qu'ils n'étoient pas de ſes brebis il décrit l'avantage de ceux qui ſont ſes brebis ſelon la prédeſtination éternelle; afin de leur faire voir de quel bien ils avoient lieu de craindre d'être exclus, quoi que ce ne fût pas encore avec certitude. L'infidélité eſt un ſigne de réprobation; & la foi préſente eſt un ſigne de prédeſtination. Mais comme l'infidelité, quoi que ſigne de réprobation, n'en eſt pas un ſigne certain, celui qui eſt infidelle pouvant anéantir ce ſigne en croyant & en ſe convertiſſant: de même celui qui a la foi & la charité, peut anéantir ce ſigne de prédeſtination en perdant la foi & la charité.

VII.

Quoi qu'il n'y ait rien plus terrible que d'avoir

d'avoir des marques de réprobation, il eſt clair néanmoins que jamais perſonne n'en peut être raiſonnablement troublé, parce qu'il n'y a point en cette vie de ſigne certain de réprobation. Le plus grand ſigne de réprobation eſt ſans doute de ne croire point du tout. Mais outre que celui qui ne croit point en un tems, peut croire en un autre, il eſt clair de plus que cette diſpoſition ne ſçauroit produire de trouble. Une perſonne qui ne croit point du tout; eſt à la vérité miſérable par cette privation de la foi; mais elle n'en eſt pas troublée, puis qu'il eſt impoſſible d'être troublé par la menace d'être privée de biens qu'on ne croit point. Que ſi l'on vient à en être troublé, on commence donc à croire & l'on n'a plus ce caractére de réprobation. Ainſi ce trouble ſeroit déraiſonnable, s'il s'élevoit; & bien loin que ce fût cette doctrine qui le fit naître, on le combattoit plûtôt efficacement par cette doctrine. Car la crainte même eſt un ſujet d'eſpérance. C'eſt la voye de la charité. C''eſt le commencement de la converſion. C'eſt un effet de la foi. Ainſi quiconque eſt touché de crainte, y doit trouver ſa conſolation, & en doit tirer des motifs de travailler à ſa converſion avec courage.

VIII.

Dieu ne met jamais l'homme dans un état

état où il ait ſujet de deſeſpérer de ſon ſalut. Et cela ſuffit pour le faire agir. Car toutes les entrepriſes & tous les deſſeins des hommes ne ſont preſque fondez que ſur des eſpérances ſans certitude. On s'embarque pour de longs voyages. On embraſſe la profeſſion des armes. On s'engage à la Cour. On forme dans la ſuite de ſa vie mille ſortes de projets qui ſont à la vérité ſoûtenus par quelque eſpérance, mais qui n'ont aucune aſſurance de ſuccés. On ne laiſſe pas de ſe flâter de l'eſpérance des biens auſquels on prétend lors qu'il y a bien plus d'apparence qu'on ne les obtiendra pas, qu'il n'y en a qu'on les obtiendra. Il ſuffit aux hommes pour ſe ſoûtenir par l'eſpérance, que ce qu'ils eſpérent ne ſoit pas impoſſible, & qu'il y en ait des éxemples. Combien y a-t-il peu de gens qui parviennent aux premiers emplois de l'Egliſe ou de l'Etat; & combien y en a-t-il qui y prétendent, & qui ſe repaiſſent de l'eſpérance d'y arriver? Quelle folie ſeroit-ce donc de renoncer au plus grand de tous les biens, & de ſe précipiter dans le plus grand de tous les malheurs, parce que ce bien ne ſeroit pas tout à fait certain?

S'il n'y a pas de certitude d'y arriver, il n'y a jamais auſſi de certitude entiére d'en être exclus. La dépendance que nous avons de Dieu pour l'obtenir eſt auſſi contraire

traire au deſeſpoir qu'à la preſomption. Il ne faut pas s'en aſſurer pleinement, parce qu'il dépend de Dieu: mais il ne faut pas en deſeſpérer, parce qu'il dépend de Dieu, & que nous le pouvons obtenir par le ſecours de ſa grace. Il faut donc opérer ſon ſalut avec crainte & tremblement, parce que c'eſt Dieu qui donne la bonne volonté & l'accompliſſement de la bonne volonté: & il faut opérer ſon ſalut avec eſperance, parce que c'eſt Dieu qui eſt nôtre refuge & nôtre ſecours.

Il ne faut pas même croire que le ſalut ſe trouve toûjours dans le même degré d'incertitude. Car à meſure qu'on y travaille avec plus d'ardeur & plus de fidélité, il devient moins incertain. Chaque degré de vertu & de fermeté dans le bien que l'on acquiert, diminuë cette incertitude, & fortifie l'eſpérance par la juſte confiance que nous devons avoir du ſecours de Dieu.

IX.

Tout ce que l'on peut donc dire, eſt que l'on n'arrive jamais en ce monde à la certitude entiére. Auſſi n'eſt-il pas utile d'y arriver. Car cette confiance entiére ſeroit dans l'état préſent une ſemence de préſomption. En ôtant la crainte on diminuëroit la ſolicitude, l'activité, la précaution, la vigilance. On diminuë bien par

les

les péchez les ſujets de cette grande confiance qui eſt jointe aux longs exercices des vertus chrêtiennes : mais on n'arrive jamais à un état où l'on ait raiſon de deſeſperer, parce que le deſeſpoir eſt une crainte ſans eſperance. Or on ne peut craindre ſans eſperer, puis que la crainte même eſt une raiſon d'eſpérer. Qui craint, croit, & qui croit, a le principe du ſalut. Qu'il s'applique donc uniquement à bien uſer de ce principe ; & au lieu de s'embaraſſer de penſées contraires à la foi & au bon ſens, qu'il s'occupe uniquement des moyens d'augmenter ſa foi & ſon eſpérance. Ces moyens ſont de monter par degrez de l'abîme où l'on s'eſt précipité. Or dans quelque abîme que l'on ſoit, on peut crier à Dieu avec le Pſalmiſte : *Seigneur je m'écrie vers vous du fond des abîmes. Seigneur écoutez ma voix.* *Pſ.* 129. 1.

Il ne faut pas ſe mettre en peine d'examiner ſi ces cris ſont un pur effet de la crainte, ou s'ils naiſſent de quelque commencement de charité. Auſſi-bien nous ne le ſçaurions diſtinguer certainement, ces mouvemens ſe mêlant & ſe confondant d'une maniére imperceptible. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il faut toûjours crier à Dieu par la priere. Il y a toûjours des actions de vertu qui ſont proches & comme à la portée des états les plus éloignez de Dieu. Ce ſont les premiers degrez

SUR L'EVANGILE DU JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Rogabat JESUM quidam de Phariſæis ut manducaret cum illo. *Luc.* 7. 36. 50.

Un Phariſien ayant prié JESUS *de manger chez lui, il entra en ſon logis, & ſe mit à table.*

I.

L'Evangile de ce jour en nous repreſentant une ſainte penitence, dont l'amour ardent obtient la rémiſſion de pluſieurs péchez, comme JESUS-CHRIST le lui déclare par ces paroles: *Beaucoup de péchez ſont remis a cette femme, parce qu'elle a beaucoup aimé*, nous fait connoître par les actions où ſon amour l'engage, combien celui de la plûpart des penitens eſt foible, & par conſéquent peu capable d'obtenir la rémiſſion de leurs péchez. Rien n'eſt plus extraordinaire que ce qu'elle fait. Elle entre dans un feſtin où elle n'eſt point

v. 47.

point invitée. Elle baiſe les pieds de JESUS-CHRIST, elle y répand des parfums; elle les arroſe de ſes larmes; elle les eſſuye de ſes cheveux. Il faloit que ſon amour fût bien fort pour lui faire ainſi oublier toutes les régles de la bien-ſéance humaine. C'eſt qu'elle ſentoit vivement ſon mal; qu'elle avoit une vive confiance que JESUS-CHRIST y remédieroit. Ces deux diſpoſitions jointes enſemble d'une douleur violente de ſes péchez, & d'une eſpérance vive en ſon médecin & en ſon libérateur, produiſirent en elle cet oubli des vûës humaines qui la pouvoient détourner de faire ce qu'elle fit. Et c'eſt le defaut de ces deux diſpoſitions qui nous rend au contraire ſi circonſpects, qui nous remplit de tant d'égards, & qui nous rend ſi faciles à remettre à un autre tems les principales actions de nôtre pénitence. Jamais on ne vit moins d'empreſſement qu'il en paroît dans la plûpart des pénitens. Bien loin de faire des actions extraordinaires, ils ne font pas les plus ordinaires. Ils craignent toûjours de faire parler le monde & de s'engager à ce qu'ils ne pourront ſoûtenir. Ils veulent qu'on les méne lentement & peu à peu. Et ils craignent plus d'avancer dans la voye de Dieu que les vrais penitens ne craignent de reculer.

Mais il y a une régle indubitable qui doit retrancher la plûpart de ces circonſpections.

tions. C'eſt qu'il ne faut point délibérer ſur toutes les choſes incompatibles avec la piété, ou qui nous peuvent être une occaſion prochaine de chute. Malheur à nous ſi par un retour funeſte dans le péché nous faiſons une nouvelle alliance avec la mort. Mais bien loin de nous épargner la confuſion que nous nous attirerions par là, nous devons ſouhaiter que ſi nous étions aſſez malheureux pour retomber dans ce funeſte état, nous devinſſions l'objet du mépris & de la moquerie de tous les hommes. Ainſi nous ne devons point faire difficulté de nous conduire de telle ſorte que nous ne puiſſions abandonner Dieu ſans devenir ridicules. Il ne faut point craindre de s'engager, lors qu'on ne s'engage qu'à ce qu'on ne ſçauroit omettre ſans périr. Il n'y a rien de pis que de demeurer dans la mort; & par conſéquent on ne doit jamais faire difficulté de quiter tout ce qui nous y retient, & qui eſt incompatible avec la vie.

II.

Pour deſcendre donc au particulier de ce qui eſt renfermé dans cette maxime, concluons de là qu'il n'y a point de ménagemens à garder quand il s'agit de renoncer à l'immodeſtie ſcandaleuſe des habits & aux liaiſons criminelles. Il n'y en a point quand il s'agit de faire profeſſion d'obſerver les loix de l'Egliſe. Il ne faut pas continuer à s'empoiſonner, de peur de ne pas perſévé-

rer dans les réſolutions de ſe conſerver la vie. Ces ménagemens ne doivent tout au plus avoir lieu qu'en certaines actions qui ne ſont pas eſſentielles à la vie Chrêtienne. Qu'on ne frape pas, à la bonne heure, les yeux du monde par un changement extérieur de tout ſon état lors que cet état n'a rien en ſoi qui ſoit criminel : mais dés-lors qu'il s'agira de renoncer aux obſtacles de ſon ſalut, dés-lors qu'on reconnoîtra que quelque genre de vie, quelque action, quelque converſation eſt une occaſion prochaine de retomber dans le crime, ce n'eſt plus là une matiére de ménagement. On ne ſçauroit trop ſe hâter de rompre tous ces funeſtes liens ; & l'on doit embraſſer au contraire ces occaſions comme un moyen que Dieu nous donne de réparer nos péchez & de faire beaucoup de chemin en peu de tems.

III.

Mais outre ce cas qui eſt indubitable, il y en a encore beaucoup d'autres dans leſquels on uſe d'un ménagement contraire aux intérêts de ſon ſalut, & où la prudence eſt de n'en pas uſer. C'eſt lors que, faute de rompre certains commerces, de renoncer à certains divertiſſemens, de ſe retirer des converſations du monde, de faire des retranchemens dans ſa depenſe & dans ſes meubles ; on méne une vie foible & languiſſante, on n'avance point dans la piété & en

en avançant ſi peu on ſe diſpoſe à des rechutes. On ne peut dire en particulier d'aucune de ces choſes, qu'elle ſoit abſolument criminelle. Cependant il arrive de l'amas de tout ce qui compoſe cette ſorte de vie, qu'on ne ſe guérit point des maladies dangereuſes qu'on a contractées; qu'on fait de grandes fautes & en grand nombre, & qu'on demeure toûjours dans un état de foibleſſe. On craint, dit-on, que ſi l'on ſe ſépare de ces amuſemens, on ne ſoûtienne pas cette vie, on ne faſſe parler le monde, on ne devienne ridicule, on ne tombe dans l'ennui. Mais l'on doit craindre beaucoup davantage qu'en ne s'en ſéparant pas, on ne retombe dans le péché. S'il faut ſe conduire par la crainte, que la moindre céde à la plus grande. Tous ces ménagemens de prudence humaine éloignent la grace de Dieu. Il ne fait rien pour ces ames foibles qui ne veulent rien faire pour lui; qui veulent que leur ſalut ne leur coute rien, & qui ne croyent pas qu'on ſoit obligé à rien ſouffrir pour éviter des maux éternels. Il vient des tentations qui ont beſoin de force pour y réſiſter; & comme l'on ne ſe fortifie point dans cette vie molle & languiſſante, on ſuccombe à ces tentations. On s'aproche ſi prés du précipice, qu'on s'y laiſſe enfin tomber. On craint l'ennui, & l'on tombe dans la mort. On craint de faire parler les hommes &

d'être jugé par eux, & l'on ne craint point les jugemens que Dieu & ſes Anges font de nôtre lâcheté. Et enfin l'on craint tant le perſonnage de dévot & de dévote, que l'on tombe dans cette tiédeur mortelle qui oblige Dieu de nous rejetter. Tous ces grans ménagemens ſont des marques certaines que le monde eſt grand à nos yeux & que l'on a peu de foi, peu de crainte & peu d'amour pour Dieu. Car qui auroit une foi plus vive, qui craindroit bien les éfets de ſa juſtice, qui ſeroit touché de ſon amour, paſſeroit par deſſus ces petits obſtacles qui arrêtent l'ame; il ſe déferoit de vûës humaines; il ſongeroit d'une autre ſorte à aſſurer ſon ſalut. C'eſt donc un état étrangement dangereux que celui dans lequel une ame eſt ſi peu touchée des ſentimens de foi, de crainte & d'amour, parce que c'eſt par ces ſentimens qu'on repouſſe les tentations.

I V.

Rien n'eſt plus éloigné de cette prudence humaine qui entretient l'ame ou dans un état de mort ou dans une foibleſſe dangereuſe, que la diſpoſition de cette ſainte pénitente que l'Evangile décrit pour ſervir de modelle à tous les vrais pénitens; & c'eſt pourquoi on ne ſçauroit trop méditer ce qui nous en eſt marqué. Il paroît premiérement en elle un mépris, ou plûtôt un entier oubli des jugemens des hommes. Elle

ne

ne ſe met point en peine de ce que pourroit penſer ce Phariſien. Elle n'y ſonge pas. Quiconque eſt bien touché de la honte de ſes péchez que la vérité lui découvre, n'eſt guéres touché des vaines penſées des hommes. Une honte étouffe l'autre. Et comme l'on peut dire des faux pénitens, aprés „Saint Auguſtin, qu'ils préférent à la juſti- „ce qui les oblige à s'humilier par la péni- „tence, la vaine eſtime des hommes qui „trouvent cette humiliation honteuſe : *plus delectat hominum æſtimatio quàm juſtitia quâ ſe quiſque humiliat pœnitendo* : l'on peut dire auſſi d'un vrai penitent ce que ce S. Docteur dit d'un homme vraiment converti ; *Depuduit vanitati, & erubuit veritati*, qu'il ceſſe de rougir d'être con- „damné par les vaines penſées des hom- „mes & qu'il commence à rougir d'être „condamné par la vérité. Cette mauvai- „ſe ſuptilité, qui nous fait pénetrer avec tant de promptitude ce que les hommes jugent de nous, ne vient que de l'attache que nous avons à leurs jugemens. L'amour de la vérité nous aveugle au contraire à l'égard de ces jugemens, pour nous découvrir d'autres objets auſquels il eſt juſte que nous ſoyons attachez. *Aug. Enchi. c. 81.*

Cette penitente étant donc entrée dans ce feſtin où elle n'étoit point invitée, mais où elle étoit portée par le deſir de trouver ſon médecin, elle s'aproche de lui: mais elle ne

ſe préſente pas devant lui. Il y a une mauvaiſe confuſion qui fait que les pécheurs tâchent de s'éloigner de Dieu: & ce ſera ce ſentiment qui abîmera tous les réprouvez dans l'enfer, pour tâcher de ſe ſouſtraire aux rayons de ſa juſtice. Mais la confuſion dont cette pénitente eſt touchée, eſt bien differente de celle là. Elle fuit la colére de Dieu: mais c'eſt en recourant à ſa miſéricorde. Cette confuſion lui fait chercher Dieu, & s'en aprocher autant qu'elle peut: mais elle s'en aproche neanmoins avec retenuë. Elle ſe tient derriére: *Stans retro.* Elle ne ſe preſente pas devant lui. Elle ne prétend pas qu'il lui parle; il lui ſuffit qu'il la ſouffre à ſes pieds, & qu'il lui permette de les embraſſer.

Un vrai pénitent fait tout ce qu'il peut pour s'aprocher de Dieu; mais il s'en aproche d'une maniére qui marque la confuſion qu'il a de ſes péchez. Il lui ſuffit d'être au dernier rang des fidelles. Il met tout le corps de JESUS-CHRIST au deſſus de ſoi. Pourvû qu'il le touche en quelque façon, il ne demande rien davantage. Il eſt donc bien éloigné de prétendre qu'on le doive admettre tout d'un coup à la table des enfans & au feſtin des nôces de l'Agneau. Ce lui eſt aſſez de n'être pas exclus de l'Egliſe qui eſt le lieu de ce feſtin.

V.

L'Evangile remarque enſuite qu'elle commen-

mença d'arroſer de ſes larmes les pieds de J. C. qu'elle les eſſuya de ſes cheveux, & qu'elle y répandit ſes parfums; ſes larmes, & ſon proſternement aux pieds de J. C. marquent ſa douleur & ſon humiliation. Son amour eſt marqué par les baiſers; la haine de ſoi-même par l'uſage qu'elle fit de ſes cheveux, objet ordinaire de la vanité des femmes; & enfin le ſoin de ſatisfaire pour ſes péchez par l'effuſion de ſes parfums. Ce ſont diverſes actions toutes néceſſaires à la pénitence, mais qui naiſſent toutes d'une même ſource qui eſt l'amour. Point de pénitence ſans humiliation, ſans douleur, ſans haine de ſoi-même, ſans ſatisfaction. Mais pourvû qu'il y ait de l'amour, ces ſuites ne manquent jamais de s'y rencontrer. L'amour nous cauſe une ſainte douleur d'avoir offenſé celui que nous aimons. Il nous humilie de nous être élevez au deſſus de ſes loix. Il nous fait haïr tout ce qui nous a ſervi à l'offenſer. Il employe tout ce que nous avons pour réparer nos péchez, & même les choſes que nous avons le plus aimées; comme il n'y rien que les femmes vaines aiment d'ordinaire davange que leurs cheveux.

V I.

C'eſt en cette maniére qu'on repand dans l'Egliſe un parfum précieux qui la remplit d'une excellente odeur: & c'eſt par une rai-

ſon contraire que la plûpart des pénitens au lieu d'y cauſer cette odeur agréable, n'y cauſent au contraire que de l'infection. On ne voit dans leur extérieur aucun ſigne d'une véritable humiliation de cœur. Tout y reſpire encore le faſte & la vanité. On ne voit point qu'ils mépriſent ce qu'ils ont aimé. On ne voit point qu'ils embraſſent les pieds de J.C. qu'ils témoignent de l'amour pour ſes membres rabaiſſez & ſouffrans; qu'ils ayent ſoin de les ſoulager. J. C. en ſe retirant dans le Ciel, nous a laiſſé ſes pieds ſur la terre, pour ſervir d'éxercice à nôtre charité. Qui n'a point d'amour pour ſes membres viſibles, mais infirmes, n'en a point pour J. C. glorieux, mais inviſible. Il veut que les innocens même leur donnent leur ſuperflu; mais il prétend avec juſtice plus des penitens que des autres. Le ſuperflu a quelqu'étenduë, & une perſonne touchée de l'eſprit de pénitence le doit prendre plus à la rigueur. Ce n'eſt qu'un devoir commun aux plus innocens de donner aux pauvres leur ſuperflu, parce que Dieu ne donne à perſonne les biens du monde que pour en prendre ce qui eſt néceſſaire à ſon uſage, & que l'on n'eſt que dépoſitaire & diſtributeur à l'égard du reſte. Mais un pénitent, outre ce devoir, eſt encore obligé à donner ſon ſuperflu pour ſatisfaire à la juſtice de Dieu, & pour réparer l'abus qu'il a fait des biens du monde, & c'eſt

c'eſt pourquoi Dieu a voulu que cette pénitence nous marquât ce devoir par l'uſage qu'elle fit de ſes cheveux. Les cheveux ſont à la vérité ſuperflus ; mais entre les choſes ſuperfluës ce ſont celles qui le ſont le moins. Ce n'eſt point aſſez à un pénitent de pratiquer la repentance. Adam auroit été tempérant, & les plus juſtes le doivent être. Il faut qu'un pénitent puniſſe par quelques mortifications pénibles aux ſens les excés qu'il a commis dans la jouïſſance des créatures. Ce n'eſt point aſſez à une femme qui revient à Dieu aprés l'avoir beaucoup offenſé par le luxe & par l'immodeſtie de ſes habits, de ſe réduire à une éxacte modeſtie. Les plus innocentes le doivent faire. Il faut que ſi elle eſt libre de faire ce qu'elle veut, elle répare par l'éloignement de toutes ſortes d'ornemens le ſcandale qu'elle a cauſé. On ne connoit d'ordinaire qu'une ſorte de ſcandale, qui eſt celui que peut cauſer l'immodeſtie. Mais le ſeul luxe des habits ſans aucune immodeſtie en eſt un trés-grand, parce qu'il ſolicite toutes les perſonnes foibles à l'imiter. Il faut paſſer ce vice en coûtume, & la coûtume eſt une eſpéce de loi ; ce qui rend toutes les perſonnes qui l'établiſſent ou qui l'autoriſent en la pratiquant, coupables de toutes ces mauvaiſes ſuites, & par conſéquent obligées de réparer ce ſcandale par un éxemple contraire.

VII.

JESUS-CHRIST déclarant à l'égard
v. 47. de la femme pénitente, que *beaucoup de péchez lui ſont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé, & que ceux à qui l'on remet moins, aiment moins*, ſembleroit nous donner lieu de préférer en mérite les penitens aux innocens, de meſurer même leur charité ſur les péchez qui leur ont été remis, en croyant qu'ils ont eu d'autant plus de charité, que Dieu leur a remis plus de péchez. Mais il eſt bien vrai que plus on aime, plus on obtient pleinement la rémiſſion de ſes péchez. Il eſt encore vrai que le mérite ſuit l'abondance de la charité; en ſorte qu'un pécheur qui aime davantage; eſt préférable, au jugement de Dieu, à un innocent qui aime moins; & par conſéquent ſi l'amour d'un pénitent eſt plus grand, c'eſt une preuve que Dieu l'aime davantage: car l'amour de l'homme envers Dieu eſt un effet de l'amour de Dieu envers l'homme, & un plus grand amour de l'homme envers Dieu eſt une preuve certaine d'un plus grand amour de Dieu envers l'homme. Mais ce que l'on ne doit pas conclure de ces paroles de l'Evangile, c'eſt que Dieu faſſe toûjours plus de graces aux coupables qu'aux innocens, ni qu'il leur témoigne plus d'amour.

C'eſt

C'eſt à la vérité un grand amour de Dieu que de tirer les pécheurs de l'abîme du péché où ils ſe ſont précipitez ; mais c'en eſt encore un plus grand d'empêcher les innocens d'y tomber. Tous les péchez qu'ils n'ont point commis ſont autant d'effet de ce grand amour, auſſi-bien que toutes les bonnes œuvres qu'ils ont amaſſées durant le cours de leur vie. Ainſi les innocens n'ont pas moins de ſujet d'aimer Dieu, que les pécheurs convertis : & comme dit Saint Auguſtin, ils doivent croire que Dieu leur a remis tous les péchez qu'ils n'ont point faits ; mais s'ils n'aiment pas Dieu à proportion de ce qu'ils ont reçû de lui, & que les pécheurs le faſſent, il eſt certain que les pécheurs les précéderont dans le royaume de Dieu, & leur ſeront préferez. Car ce royaume étant le royaume de la charité, & la félicité qu'on y eſpére conſiſtant dans une abondance de charité, il eſt certain que qui y aura plus de charité, y ſera plus grand, plus élevé, & plus heureux.

VIII.

Mais pendant que cette femme pénitente ſe purifie de ſes péchez par les larmes que ſon amour lui fait répandre ſur les pieds de J. C., & par les bonnes œuvres qu'elle pratique, ce Phariſien ſe ſouille & ſe rend coupable par les jugemens injuſtes que ſa témérité

v. 39. rité lui fait faire & d'elle & de JESUS-CHRIST. Il conclut que JESUS-CHRIST n'eſt pas Prophete, puis qu'il ſouffroit que cette femme touchât ſes pieds; & tant de marques extraordinaires de pénitence que cette femme fait paroître, ne lui font point changer l'impreſſion qu'il avoit d'elle. Elle eſt toûjours pécheresſe dans ſon eſprit, & il ſupoſe ou qu'elle n'eſt point changée, ou que toute changée qu'elle eſt, elle demeure digne de l'averſion des hommes. Voila proprement l'eſprit du monde. Il eſt prompt à juger en mal, & trés-lent & trés-retenu à juger en bien. Les plus légéres conjonctures ſuffiſent à ce Phariſien pour condamner JESUS-CHRIST, & les plus fortes preuves de converſion ne lui ſuffiſent pas pour juger favorablement de cette femme. La charité fait tout le contraire. Si elle ne juge pas tout à fait ſur des preuves petites & legéres que des perſonnes qui ont été décriées, ſoient effectivement converties, elle ſuſpend au moins les jugemens contraires. Elle eſt bien aiſe d'avoir lieu de ne les pas condamner, & elle ceſſe dés-lors de les regarder comme étant dans le deſordre, parce que les preuves, quoi que legéres, ſuffiſent pour douter, & que dans le doute il n'eſt pas permis de condamner ceux dont le crime nous eſt douteux. Au contraire pour renoncer à l'eſtime de quelqu'un, elle demande des preuves claires &

dé-

deciſives. Elle ne ſe contente nullement des conjonctures incertaines ; & ainſi elle la conſerve tant qu'elle n'a pas d'évidence du contraire.

IX.

Ce Phariſien qui formoit de faux jugemens en particulier, & qui ſe mettoit par ſes jugemens injuſtes beaucoup au deſſous de la femme penitente qu'il condamnoit ſi durement, ne laiſſe pas de bien juger des maximes generales & ſpeculatives. Ce qui lui fit donner cet éloge par JESUS-CHRIST même, qu'il avoit fort bien jugé, *rectè judicaſti.* La verité ne nous devient odieuſe que quand elle choque nos paſſions ; ce qui n'arrive pas ſi ſouvent dans les maximes generales. Et c'eſt auſſi ce qui nous doit faire compter pour peu de choſe une certaine droiture que nous témoignons dans l'éxamen des regles generales du chriſtianiſme, & même une ſeverité aparente dans les deciſions des cas de conſcience, où nous n'avons point d'interêt. Il ſemble qu'il n'y ait rien de trop fort pour nous : mais tout cela n'empêche pas que quand nous venons aux affaires particulieres, & que nôtre amour propre s'y trouve intereſſé par quelqu'endroit, nous ne prenions les partis les plus foibles & les moins honnêtes, & que nous ne ſoyons fort

9. 43.

fort injuſtes & fort deraiſonnables en effet comme l'étoit ce Phariſien. Au lieu de ſe rejoüir de la converſion de cette femme&d'y prendre part par ſa joye, la grace qu'elle a reçûë de Dieu devient le cauſe de ſa ruine par le mépris qu'il en fait. Un cœur charitable profite de tout, des maux du prochain par la compaſſion, de ſes biens par la joye qu'il en reçoit. Un cœur malin & envieux trouve ſa ruine en tout, dans les maux du prochain, parce qu'il s'y plaît, & dans ſes biens, parce qu'il en conçoit du dépit & de l'envie, & qu'il tâche de les diminuer autant qu'il peut.

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Collegerunt Pontifices & Phariſæi concilium, &c. *Joan.* 11. 47. 54.

Les Princes des Prêtres & les Phariſiens tinrent Conſeil enſemble contre JESUS, *& dirent: Que faiſons-nous? Cet homme fait pluſieurs miracles.*

I.

C'Eſt un étrange ſpectacle que celui de ce conſeil tenu contre J.C. qui nous eſt repreſenté dans l'Evangile de ce jour. Ceux qui le compoſent, ſont les chefs de la Religion judaïque qui ont à leur tête le Grand Prêtre. On n'y examine ni la conduite, ni la doctrine de J. C. On y demeure d'accord de la multitude de ſes miracles. C'eſt même la conviction où l'on eſt de celui qu'il avoit fait en la perſonne de Lazare, qui y donne lieu. Miracle évident, inouï, & qui dans toutes ces circonſtances étoit au deſſus

ſus de tous ceux qui avoient été faits par les Prophetes! Il faloit donc décider d'abord à quel principe on le devoit raporter, à Dieu, ou au démon. On ne ſe met pas en peine de tout cela. Les Prêtres, les Scribes, les Phariſiens n'avoient aucuns ſentimens fixes & uniformes touchant J. C. Mais ils étoient fort unis par l'intérêt, par l'amour des choſes preſentes, par le deſir de ſe conſerver. Ils convenoient parfaitement dans ces points. Leur principe commun étoit de ne hazarder point leur ſûreté temporelle pour aucune de ces choſes qui ne ſe voyent point, comme la juſtice, la vérité, l'intérêt de Dieu, la crainte des maux de l'autre vie dont on les menaçoit. Tout cela n'étant ni viſible, ni preſent, n'étoit d'aucune conſidération à l'égard de gens attachez uniquement aux choſes preſentes & viſibles. Si quelque paſſion humaine eût favoriſé J. C. ils y auroient regardé de plus prés. Car jamais nation ne fut plus violente dans ſes paſſions, ni plus propre à ſe porter aux extrémitez, & ils le firent bien voir quelques années aprés, ayant ſecoué le joug des Romains contre tous leurs intérêts. Mais ici leur paſſion n'agiſſoit que contre J. C.

Les miracles de J. C. étoient certains. La malice, l'impoſture, l'entêtement, ne pouvoient les déguiſer. Les Prêtres & les Phariſiens étoient forcez de les reconnoître, de peur de ſe rendre ridicules. *Cet homme*, diſoient-

diſoient-ils, *fait pluſieurs miracles*. Or ces miracles étant certains, ils prouvoient invinciblement que la vérité, la juſtice, la piété, & Dieu qui en eſt le protecteur, étoient du côté de JESUS-CHRIST. Ce n'étoient pas là de petits ſujets de craindre. Mais ces ſujets de crainte quelque grands qu'ils fuſſent, n'étoient pas des maux preſens. Car Dieu ne punit pas les crimes des hommes ſur le champ, & ſouvent il ne les punit pas en ce monde. Ils en étoient donc peu touchez. *v.* 48.

Que craignoient-ils donc ? Le voici. Les Romains ſçauront que les peuples s'attachent à JESUS-CHRIST. Ils le trouveront mauvais ; ils feront paſſer cela pour une révolte ; ils viendront, & détruiront la nation des Juifs, & le temple. Quel reméde à cela ? *Quid facimus.*

II.

Il faloit prendre parti ſur ces diverſes raiſons de craindre. Il y avoit certitude de la vérité & de la juſtice de la cauſe de J.C. certitude de la puiſſance de Dieu pour le défendre, ou pour punir ceux qui ſe déclareroient contre lui. Les effets de la crainte des Romains étoient incertains. Dieu les pouvoit anéantir ou détourner en mille maniéres. Ils n'étoient pas même fort probables. Car que pouvoit-on craindre de l'attachement du peuple à un homme, qui faiſoit ſi bien voir qu'il ne prétendoit rien dans le monde, &

& que ſon Royaume n'étoit pas de ce monde ? Quelle ſera donc la concluſion de cette délibération ? On y avança d'abord ſes petites raiſons humaines : & le grand Prêtre Caïphe propoſa enſuite ſon ſentiment de cette maniére remarquable : *Vous n'y entendez rien, & vous ne conſidérez pas qu'il vous eſt avantageux qu'un ſeul homme meure pour le peuple, & que toute la nation ne périſſe point.* Il trouve la choſe hors de doute, & il fait reproche aux autres d'y héſiter tant ſoit peu. C'eſt une moquerie, ſelon lui, que de mettre en balance miracles, vérité, juſtice, crainte de la colére de Dieu, avec la crainte des Romains, quelque incertain que fût l'effet qu'on en aprehendoit. Ce n'eſt pas, ſelon lui, une déliberation de gens ſenſez. Que faut-il donc faire ? Il faut que JESUS-CHRIST periſſe pour le ſalut du peuple. Voila la concluſion.

v. 49. 50.

Hé quoi ! ſi c'eſt un Prophete, un inſtrument choiſi de Dieu, faut-il qu'il périſſe ? Si c'eſt le Meſſie attendu par les Juifs, faut-il le faire mourir ? La choſe ne vaut-elle pas bien d'être éclaircie à fond ? Dieu n'eſt-il pas auſſi à craindre que les Romains, & n'y avoit-il pas lieu d'apréhender qu'il ne tirât une ſolemnelle vengeance de la mort d'un juſte dont ils ne pouvoient deſavouer les miracles ? Ce ſont toutes raiſons ſpirituelles & tirées d'événemens futurs qui dépendoient de la volonté de Dieu inconnuë aux hom-

hommes. Les gens du caractére de Caïphe ne ſe remuënt pas par là. Que conclut-il donc ? Il faut que JESUS-CHRIST meure ; Prophete, ou non Prophete, Meſſie ou non Meſſie, Fils de Dieu ou non Fils de Dieu. On ne craignit point de s'attirer la colére de Dieu. On conſidéra ſeulement que les Romains pouvoient trouver mauvais que l'on crût en JESUS-CHRIST. Cette raiſon prévalut tellement ſur les eſprits, que l'on n'y en conſidéra point d'autre. La déciſion parut ſans replique: tout le monde y conſentit. Et ainſi l'arrêt contre JESUS-CHRIST fut donné ſans retardement.

II.

Mais quel eſt le fondement de cette étrange concluſion. C'eſt uniquement que les Romains étoient des ennemis preſens & viſibles, capables de leur ôter les biens temporels & viſibles dont ils craignoient la privation, & ces maux viſibles dont ils étoient menacez, leur parurent tout autrement ſolides que toutes ces raiſons ſpirituelles qui pouvoient les détourner d'attenter à la vie de JESUS-CHRIST. Quelque peu de proportion qu'il y ait entre Dieu & l'homme, l'homme viſible fait pourtant plus d'impreſſion ſur l'eſprit des gens charnels, que Dieu inviſible. Il n'y a perſonne qui ne condamne cette déteſtable aſſemblée ; & cette horrible réſolution.

Mais,

Mais, hélas, on ne fait pas réfléxion que la conduite de la plûpart des hommes a de même pour principe de préférer le preſent au futur, le viſible à l'inviſible! L'on fait tous les jours ce que l'on condamne dans ces Juifs, & l'on ne péche même qu'en le faiſant. Les Juifs ont mépriſé J.C. ſur la terre & revétu des marques de foibleſſe & de mortalité, & les Chrêtiens le mépriſent immortel & glorieux dans le ciel & dans la poſſeſſion de ſon royaume. Les Juifs l'ont mépriſé avant l'accompliſſement des propheties & avant qu'il eût donné les marques les plus éclatantes de ſa divinité & de ſa puiſſance: & les Chrêtiens le mépriſent lors que toute la terre eſt remplie de ſa gloire & des marques de ſon pouvoir. Les Juifs l'ont mépriſé ſans lui avoir rien promis ſans l'avoir jamais reconnu: & les Chrêtiens le mépriſent aprés avoir promis de lui être fidelles en faiſant profeſſion de le reconnoître pour leur Seigneur & pour leur Dieu. Les Juifs l'ont mépriſé lors que ſa doctrine n'étoit preſque reçûë de perſonne, & qu'ils étoient ſoûtenus en la rejettant de l'autorité de toute la terre: les Chrêtiens le mépriſent, lors qu'il faut, en rejettant J. C. rejetter en même tems l'autorité de toute la terre qui l'a reçû.

I V.

Qui conſidérera bien ces différences, n'aura pas de peine à entrer dans ce ſentiment

de

de S. Auguſtin qui paroît d'abord étrange : „ Il ſemble, dit ce S. Docteur, que le com-„ ble de tous les crimes ſoit d'avoir crucifié „ J.C. mais ceux là en commettent un plus „ grand, qui non ſeulement ne veulent pas „ mener une vie chrêtienne, mais qui haïſ-„ ſent encore les préceptes de la vérité pour „ leſquels le Fils de Dieu a été crucifié : *Videtur conſummata nequitia hominum, qui crucifixerunt Filium Dei ; ſed eorum major eſt qui nolunt rectè vivere, & oderunt præcepta veritatis, pro quibus crucifixus eſt Filius Dei.* C'eſt par cette même raiſon que les ſoldats qui crucifiérent J.C. & Pilate qui le condamna, ſont bien moins coupables que les Phariſiens & les Prêtres qui le livrérent entre leurs mains ; parce que la haine de la vérité étoit bien plus forte dans les Juifs que dans ces Romains. Les ſoldats ne ſe portérent à outrager J.C. que par une malice ordinaire aux ſoldats qui aiment à faire du mal. Pilate ne le condamna qu'étant intimidé par les Juifs & par des intérêts humains. Mais ni les ſoldats ni Pilate n'avoient aucune haine particuliére contre J. C. Il n'en étoit pas de même des Prêtres & des Phariſiens. La vie de J. C. étant contraire à leurs œuvres & à leur orgueil, ils étoient animez contre lui perſonnellement. Ils le haïſſoient. Ils deſiroient de l'ôter du monde : & non ſeulement ils ſe portoient volontairement à ſa mort, mais ils y forçoient les autres. C'a été là le prin-

principal crime des Juifs, & tous ceux qui haïſſent plus la vérité & la juſtice qu'eux, ſont encore plus coupables qu'eux.

V.

Dieu ſe plaît quelquefois à confondre viſiblement la prudence humaine, & à faire tomber ceux qui la ſuivent dans les maux qu'ils apréhendent, par les voyes mêmes qu'ils prennent pour les éviter. Il faut, diſent les Juifs, que JESUS-CHRIST meure, afin que la nation des Juifs & le temple ne ſoient point détruits par les Romains; & ce ſera la mort de JESUS-CHRIST qui fera détruire par les Romains & le temple & toute la nation des Juifs. Daniel l'avoit expreſſément prédit. JESUS-CHRIST le prédit depuis encore plus particuliérement, & les Juifs s'attirérent la ruine prédite par ces Prophetes, par le conſeil même qu'ils prennent pour l'éviter. Ce ſont des inſtructions utiles pour faire mépriſer la prudence humaine. Mais quand Dieu permettroit qu'elle réüſsît, & qu'elle évitât les maux temporels qu'elle apréhende, elle n'en ſeroit pas moins aveugle ni moins mépriſable. Qu'eſt-ce que d'éviter un mal paſſager quand on s'engage par là en des maux éternels ? Qu'eſt-ce que d'échaper des mains des hommes, quand on tombe par là dans celles d'un Dieu tout-puiſſant & irrité ? Auſſi Dieu ne permet ces châtimens viſibles, comme celui qu'il fit des Juifs,

que

que pour nous porter à craindre ſa colere bien plus que celle des hommes, & pour nous faire voir que ſi ſa vengeance eſt ſi terrible dans ce monde même, lors qu'il la veut éxercer d'une maniére viſible, elle le ſera bien autrement en l'autre qui eſt proprement le tems de ſes vengeances contre les méchans. Ils ſont donc toûjours trompez par leur malice, & ils s'attirent toûjours les maux qu'ils prétendent éviter. Car ils ne veulent pas ſeulement éviter un mal particulier, ils veulent éviter d'être malheureux. Or ils s'attirent le ſouverain malheur par tout ce qu'ils font pour l'éviter. Ainſi il eſt vrai de dire d'eux ce que dit l'Ecriture. *Quod timet impius, veniet ſuper eum*: CE *que craint le méchant, lui arrivera.* *Prov.* 10 24.

I V.

Dieu laiſſe quelquefois tomber les juſtes dans les maux temporels, & il permet que les méchans les évitent. Il permet même l'un & l'autre aſſez ſouvent, parce que les gens de bien n'ont pas d'ordinaire tant de précaution pour éviter les accidens de la vie que les méchans: & qu'il y a bien des moyens qu'ils ne croyent pas pouvoir employer. Les méchans, au contraire trouvent bonnes toutes les voyes qui les en délivrent. Mais ils ne prennent pas garde que Dieu a une autre voye de délivrer ceux qui ſont à lui & de punir ceux qui n'y ſont pas. S'il ne délivre pas les bons des maux de la

vie préſente, il en fait des remédes à leurs maladies ſpirituelles. Il les préſerve par là de maux infiniment plus grands : & enfin il les y ſoûtient par ſa grace, il adoucit ces maux par la patience qu'il leur donne, & il leur y fait trouver leur conſolation & même leur joye. Et s'il en délivre les méchans, il permet que cette délivrance ſoit pour eux un ſurcroît d'aveuglement, qu'ils ſe fortifient dans le déreglement par le ſuccés apparent de leur malice ; qu'ils penſent moins à s'en relever ; qu'ils s'y enfoncent de plus en plus, & que leurs maux en deviennent plus grands & plus irrémediables. Voila ce qu'on gagne en rejettant la verité & la juſtice par des intérêts humains.

VIII.

Mais comment eſt-il poſſible que des gens qui paroiſſoient ſi zélez pour les intérêts de Dieu, & qui faiſoient une ſi haute profeſſion de donner leur vie pour leur Religion, comme les Phariſiens, ayent pû condamner J. C. en voyant dans ſes miracles qu'ils ne pouvoient revoquer en doute, des marques viſibles de la protection & de l'aprobation de Dieu ; Cela n'eſt pas difficile à comprendre à qui comprendra bien l'état d'une ame que la paſſion poſſede. Elle ne juge pas poſitivement que ce qui eſt évidemment vrai, ſoit faux. Ce n'eſt pas là la maniére dont elle s'y prend, mais elle favoriſe tous les doutes pour peu raiſonnables

nables qu'ils ſoient. Si elle n'a pas de ſujets particuliers de douter des véritez qu'elle n'aime pas, elle fait valoir certaines raiſons génerales, qui portent à douter de tout. Il y a bien des choſes, dit-elle, qui paroiſſent miraculeuſes, & qui ne le ſont pas. On ſe trompe trés-ſouvent en matiére de miracles. Qui ſait toutes les fins que Dieu peut avoir en les opérant par les hommes? Sur ces raiſons générales, elle met le point dont il s'agit au rang des choſes douteuſes: & croyant ainſi avoir droit de le regarder comme n'étant pas ſuffiſamment prouvé, elle s'arrête à ſa prévention, & évitant d'enviſager les raiſons qui lui en pourroient faire voir la fauſſeté, elle s'occupe uniquement de ce qui la favoriſe. Ainſi en augmentant d'une part toutes les raiſons de doute, en ſe cachant toutes les preuves de la vérité, en s'apliquant fortement aux lumiéres trompeuſes favorables à la fauſſeté, elle vient à bout de rejetter des véritez évidentes par elles-mêmes, & de demeurer attachée à des erreurs claires & certaines. C'eſt ainſi qu'ont fait les Phariſiens; c'eſt ainſi que les héretiques agiſſent en préferant des ſectes deſtituées de raiſons ſolides à l'Egliſe Catholique, quelque environnée qu'elle ſoit de preuves & de lumiéres. C'eſt enfin de cette maniére que ſe prennent tous les faux partis où l'on ſe porte par le poids des paſſions.

VIII.

Il eſt marqué expreſſément dans l'Evangile que *Caïphe ne dit pas de lui-même qu'il étoit avantageux qu'un ſeul homme mourût pour le peuple, & que toute la nation ne perît pas, mais qu'étant Grand Prêtre cette année-là il prophetiza*; c'eſt à dire, qu'en le diſant, il avoit dans l'eſprit une lumiére de Dieu & une lumiére prophetique, & cette lumiére entant qu'elle venoit de Dieu ne pouvoit être mauvaiſe. Cependant ce fut ſur cette lumiére que la réſolution de faire mourir J. C. fut priſe: & ce fut là l'uſage que Caïphe en fit, & l'impreſſion qu'elle fit ſur l'eſprit de tous ces Prêtres, & de tous ces Phariſiens. Mais c'eſt qu'il faut bien diſtinguer entre cette lumiére entant qu'elle venoit de Dieu, & entant qu'elle étoit alterée dans l'eſprit de l'homme par les aditions que les paſſions y faiſoient. La lumiére de Dieu lui découvroit ſimplement que la mort de J. C. ſeroit utile aux Juifs, & cette lumiére étoit exactement véritable. Mais elle ne déterminoit point la maniére dont elle ſeroit utile. Elle ne marquoit point qu'il fût juſte de procurer la mort à J. C., & de n'avoir aucun égard à ſon innocence & à ſes miracles. C'étoient toutes aditions que Caïphe y faiſoit par la corruption de ſon cœur. Il en concluoit qu'il ſeroit utile que J. C. mourût pour empêcher que les Romains ne détruiſiſſent le temple & la nation. C'eſt

V. 27. & 28.

ce

ce que cette lumiére ne marquoit point.

Il en concluoit qu'il faloit donc le faire mourir, ſans éxaminer s'il avoit ou s'il n'avoit pas mérité la mort. Et c'eſt ce qui n'étoit point compris dans la lumiére de Dieu, & qui étoit une pure adition de la malice de l'homme. Qu'il eſt aiſé à un cœur corrompu d'abuſer des véritez les plus certaines & les plus ſaintes, en les altérant ainſi par des aditions dont il ne veut pas s'apercevoir! Qu'il eſt aiſé de les rendre les inſtrumens de ſes paſſions quand on ſe laiſſe dominer par elles! Et qu'il eſt important de demander continuellement à Dieu qu'il ne nous y abandonne pas, de peur que les lumiéres mêmes qu'il nous aura données pour nous éclairer, ne ſe changent en tenebres qui augmentent nôtre aveuglement.

IX.

Mais que les hommes faſſent ce qu'ils voudront en ſuivant leurs paſſions, ils peuvent bien ſe tromper eux-mêmes, mais ils ne peuvent tromper Dieu ni ſe ſouſtraire à ſon pouvoir. Dieu préſide à l'aſſemblée des bons pour les éclairer & pour les conduire, & il préſide à l'aſſemblée des méchans pour uſer de leur malice ſelon ſes deſſeins. JESUS-CHRIST comme Dieu étoit preſent dans cette deliberation dans laquelle ſa mort fut conclûë; il donna lui-même à Caïphe cette lumiére prophetique dont il fit un ſi déteſtable uſage. Il laiſſa

agir les passions des hommes jusqu'à un certain point précis, & il ne permit pas qu'elles allassent plus avant. Que de voyes les Prêtres & les Pharisiens pouvoient prendre pour le perdre! Mais il les éloigna de toutes celles qui ne s'accordoient pas avec ses desseins. Il régla avec un pouvoir souverain toutes les circonstances du sacrifice qu'il vouloit faire pour les hommes. Ceux qui se croyoient maîtres de sa vie, étoient dominez par lui, sans qu'ils s'en aperçussent dans toutes leurs paroles & toutes leurs actions. Il étoit maître absolu, lors qu'il paroissoit assujetti aux méchans, & les méchans n'étoient que ses esclaves, lors qu'ils croyoient être les maîtres de tout. N'entreprenons donc point de nous soustraire à l'empire de Dieu, ce qui ne peut avoir d'autre succés que de nous tromper. Employons tous nos soins à connoître, non ce qu'il permet simplement, mais ce qu'il aprouve & qu'il nous ordonne d'accomplir. Les bons & les méchans ne sçauroient rien faire que ce qu'il veut ou qu'il permet: mais il n'y a que les bons qui éxécutent ce qu'il veut & ordonne cõmme juste. Il n'y a qu'eux à qui Dieu révéle quelle est sa volonté, que
Rom. 12. 2. l'Apôtre appelle, *bonne, agréable, & parfaite*, parce qu'elle ne nous porte qu'à ce qui est bon, ce qui est agréable à ses yeux; & ce qui est parfait. C'est ce que nous devons chercher toute nôtre vie.

SUR

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Cogitaverunt Principes Sacerdotum, ut & Lazarum interficerent. *Joan.* 12. 10. 36.

Les princes des Prêtres délibérérent auſſi de faire mourir Lazare.

I.

UN des plus étranges effets de paſſion qui ait peut-être jamais été, eſt le deſſein que formérent les Princes des Prêtres de tuer Lazare, aprés que JESUS-CHRIST l'eut reſſuſſité. Ils ne s'y portérent point dans la créance que ſa réſurrection fût feinte. Ils étoient aſſurez de la vérité par trop de témoins, auſquels ils ne ſçavoient que répondre. Ils étoient même forcez d'avouer que Jeſus Chriſt faiſoit des miracles. *Hic homo multa ſigna facit.* Que prétendoient-ils donc faire en tuant Lazare? Il y a bien de l'apparence qu'ils n'avoient aucune vûë diſtincte, ſinon d'aneantir une

œuvre de Jesus-Christ qui leur déplaisoit. Il faloit pour cela faire des suppositions insensées, que Dieu ne pouvoit les empêcher de tuer Lazare; qu'il ne le pouvoit ressusciter qu'une fois, ou qu'il favoriseroit leur mauvaise intention. Il est clair qu'il y a de la folie dans toutes ces pensées: aussi ne s'y arrêtent-ils pas, peut-être, distinctement. Ils étoient uniquement occupez de cet objet que la vie de Lazare ressuscité par Jesus Christ relevant Jesus Christ étoit contraire à leurs desseins. La passion, quand elle est excessive, ne raisonne plus. Elle tend à son but par toutes sortes de voyes. Si JESUS-CHRIST a ressuscité Lazare, ou il est Dieu lui-même, ou Dieu lui communique sa puissance. C'est donc une impiété de s'opposer à lui & de vouloir détruire ce qu'il a fait. C'est ce que la raison dicte. Mais la passion prend un autre tour, & en tire une autre conclusion. Elle faisoit dire aux Pharisiens: JESUS-CHRIST est contraire à nos œuvres, à nôtre réputation, à nos intérêts. Il faut donc qu'il meure. Lazare lui attire de la réputation: il faut donc le perdre aussi; en arrive ce qui poura. Leur passion n'alloit pas plus avant, & ne vouloit pas écouter d'autres raisons, parce qu'elle ne pouvoit souffrir que celles qui la secondoient.

II.

Des Gentils favorables à la Religion des Juifs

Juifs, & qui étoient venus à Jeruſalem pour y faire leurs priéres & pour y adorer le vrai Dieu, ayant prié Philippe de leur faire voir, JESUS-CHRIST en prit ſujet de marquer à ſes Apôtres que le tems étoit venu que ſa gloire devoit être manifeſtée parmi les gentils, & que ſa mort en ſeroit le moyen. C'eſt ce qui eſt ſignifié par ces paroles, *L'heure eſt venuë que le fils de l'homme doit être glorifié*; c'eſt à dire, que ſa gloire doit éclater parmi les Gentils. En prédiſant ainſi ſa gloire, il avoit dans l'eſprit le principal moyen de cette gloire qui étoit ſa mort, comme il paroît par le diſcours qu'il fait enſuite qui ſe raporte uniquement à cette mort, par laquelle il enſeigne à ſes diſciples qu'il opéreroit la converſion des peuples: *Si le grain de froment jetté en terre, ne meurt, il demeure ſeul, mais s'il meurt, il aporte beaucoup de fruit*. Il eſt bien permis de deſirer la gloire que Dieu nous a deſtinée: mais nous devons toûjours enfermer dans ce deſir les moyens par leſquels Dieu a deſſein de nous y conduire: & ces moyens ſont les ſouffrances & la mort même. JESUS-CHRIST l'a demandée diſtinctement à ſon Pére par ces paroles: *Mon Pére, l'heure eſt venue, glorifiez vôtre Fils, afin que vôtre Fils vous glorifie*. Il ſuffit aux Chrêtiens qui ne la connoiſſent pas, de demander à Dieu en général qu'il nous conduiſe par la voye des ſouffrances qu'il nous a deſtinées. Mais ſi-

v. 21.

v. 23.

v. 24.

Joan. 17. v. 1.

tôt que la volonté de Dieu leur eſt manifeſtée par les néceſſitez où il les met, ils doivent aprouver & recevoir avec actions de graces cette meſure de ſouffrances qu'il leur deſtine comme la voye de leur ſalut; & ils ne ſçauroient ſéparer le deſir & la demande de la gloire, du deſir & de la demande de ſes ſouffrances.

III.

JESUS-CHRIST a demandé à ſon Pére qu'il le glorifiât: mais c'eſt afin de le glorifier lui-même, & de faire ſervir ſa propre gloire à celle de ſon pére: *Clarifica Filium tuum, ut & Filius tuus clarificet te.* C'eſt ainſi que la charité nous faiſant deſirer la gloire du Ciel & la ſouveraine beatitude, n'en eſt pas moins pure, ni moins deſintéreſſée, parce qu'elle regarde cette beatitude comme un moyen de glorifier Dieu plus parfaitement; & elle la raporte ainſi toute entiére à Dieu. L'amour de Dieu fait deſirer d'arriver à la fin de l'élection divine, qui eſt de ſervir à jamais à la louange de la miſéricorde de Dieu; & c'eſt ce qu'on ne ſçauroit faire que par la poſſeſſion du ſouverain bien, c'eſt à dire, par la connoiſſance & par l'amour de Dieu. Car on ne ſçauroit glorifier ce qu'on ne connoît point & ce qu'on n'aime point, & l'on le glorifie d'autant mieux qu'on le connoît & qu'on l'aime plus parfaitement.

Joan. 17. v. 1.

IV.

IV.

Ce que JESUS-CHRIST dit à ſes Apôtres, que le *grain de froment ne porte point fruit lors qu'il n'eſt pas mort, mais qu'il en porte beaucoup quand il eſt mort*, ſe vérifia clairement par le ſuccés prodigieux de la prédication des Apôtres aprés la mort de JESUS-CHRIST; au lieu qu'il n'avoit converti que trés-peu de perſonnes avant ſa mort, & encore d'une maniére fort imparfaite. C'eſt qu'il vouloit montrer que ſa mort eſt le vrai principe de la converſion des pécheurs; que c'eſt d'elle que découlent tous les bons mouvemens qui font quiter le péché; que c'eſt par elle qu'on en obtient la rémiſſion; que c'eſt en elle que les pécheurs doivent mettre toute leur confiance. Or comme la foi de la mort de JESUS-CHRIST ne pouvoit être fort commune avant qu'elle fût effectivement arrivée, les converſions en ce tems-là étoient rares par néceſſité, & elles ne ceſſérent de l'être que lors que cette foi devint commune, & que l'on crut diſtinctement la mort du Médiateur.

V.

JESUS-CHRIST a voulu que ſa mort fût le principe de la vie des ames, afin de leur faire entendre que la vie qu'il leur donnoit en ce monde ici étoit une vie de mort

& devoit se terminer à la mort. Car comme JESUS-CHRIST en mourant s'est dépouillé de la vie d'Adam, il veut aussi que la vie à laquelle il ressuscite les Chrêtiens, soit une renonciation continuelle à toutes les inclinations de la nature corrompuë. On n'est point vivant de la vie nouvelle que par une mort continuelle à la vie d'Adam. Il faut que la vie d'un Chrêtien tienne de son origine; & qu'ayant pour principe la mort de JESUS-CHRIST, elle porte en toutes choses les caractéres de cette mort & qu'elle l'annonce non seulement dans la réception des sacrez mystéres, comme Saint Paul nous l'ordonne, mais par toutes les actions dont elle est le principe. Tout doit être marqué à ce coin & porter l'image de JESUS-CHRIST mort à la vie d'Adam. Et c'est ce que JESUS-CHRIST nous marque expressément dans cet Evangile même. *Celui*, dit-il, *qui aime sa vie, la perdra; mais celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle.* C'est à dire, que celui qui s'aime pour le monde & qui cherche à y mener une vie sensible se perdra lui-même, & qu'afin de se conserver pour l'éternité il faut mourir à toutes les satisfactions humaines & à tous les objets de la vie d'Adam.

1. *Cor.* 11. 26. *selon le G.*

v. 25.

VI.

Quoi que les ministres de JESUS-CHRIST n'ayent pas la même nécessité de mourir

que

que lui pour profiter aux autres, puis que c'eſt au contraire durant leur vie qu'ils travaillent à la converſion des peuples : il veut néanmoins que ce qu'il dit de lui-même, que ſi le grain de froment ne meurt aprés qu'on l'a jetté en terre, il demeure ſeul, mais que quand il eſt mort, il porte beaucoup de fruit, ſe trouve vrai en eux en pluſieurs maniéres.

Premiérement cela eſt vrai à la lettre à l'égard de pluſieurs, en l'entendant de leur mort naturelle. Car il y en a beaucoup à qui il ne permet point de voir le fruit de leurs travaux. Il fait ſemer par les uns & recueillir par les autres, afin de les tenir tous dans l'humilité, & que perſonne ne s'attribuë les fruits qu'il plaît à Dieu de produire par leur miniſtére. Ainſi, pour voir le fruit de leurs travaux, il faut qu'ils meurent comme JESUS-CHRIST.

Mais cela eſt vrai de tous, en l'entendant de la mort ſpirituelle à la vie des ſens & de la concupiſcence : car un miniſtre de JESUS-CHRIST fait toûjours peu de fruit s'il n'eſt effectivement mort au monde, & ſi l'on ne peut dire de lui ce que Saint Paul dit de lui-même, *qu'il étoit crucifié au monde, & le monde à lui : Mihi mundus crucifixus eſt, & ego mundo.* Gal. 6. 14.

La raiſon principale pourquoi il y a ſi peu de prédicateurs dont la parole ſoit efficace, c'eſt qu'ils ſont trop vivans ; que leurs paſſions

ſions ſe font trop paroître, & qu'ils aiment trop ce qui regarde la vie preſente. Ainſi au lieu de s'éxercer à l'éloquence des paroles & de tâcher d'aquérir les autres talens néceſſaires à des orateurs, pour rendre leurs prédications efficaces, ils devroient s'éxercer à la mortification de leurs paſſions, & à devenir des grains qui meurent & qui germent dans la terre. Cela vaudroit ſans doute bien mieux pour les diſpoſer à leur miniſtére, que tous les talens humains qu'ils cultivent avec tant de ſoin.

VII.

JESUS-CHRIST aprés avoir marqué à ſes Apôtres les avantages de ſa mort, ne
v. 27. laiſſe pas de leur témoigner que *ſon ame en eſt troublée* : *Et nunc anima mea turbata eſt.* Il eſt difficile de comprendre comment ce trouble a pû s'élever dans l'ame de JESUS-CHRIST. Car étant certain que les plus forts mouvemens de l'ame étouffent les moindres, on ne voit pas comment l'ame de JESUS-CHRIST étant toute pénétrée, d'un amour ſans meſure pour la volonté de Dieu & pour le ſalut des hommes, a pû être troublée de l'aproche de cette heure dans laquelle il devoit accomplir le principal de ſes deſirs, qui étoit d'éxécuter l'ordre de ſon Pére en rachetant les hommes. Si la meſure de charité que Dieu verſoit dans l'a-

l'ame des martyrs, leur faiſoit trouver de la joye dans les ſouffrances, combien la charité ſans bornes que l'Eſprit de Dieu répandoit dans l'ame de JESUS-CHRIST étoit-elle plus capable de produire cet effet ? Il faut donc dire que ce trouble n'étoit point l'effet de la ſeule idée de la mort, mais qu'il étoit produit par la volonté de JESUS-CHRIST. C'eſt elle qui ſuſpendoit l'effet de la joye qu'il reſſentoit au fond du cœur par l'amour immenſe qu'il avoit pour la volonté de ſon Pére & pour la rédemption des hommes. C'eſt elle qui empêchoit cette joye de ſe répandre ſur la partie ſenſible de l'ame, & qui faiſoit en ſorte qu'elle fût frapée fortement de l'idée des ſouffrances juſques à en être troublée. Ce trouble même faiſoit partie de ce qu'il devoit ſouffrir. Il eût moins ſouffert, s'il n'eût pas été troublé, comme l'effuſion de cette joye qui étouffoit tous les ſentimens de trouble dans les Martirs diminuoit beaucoup leurs ſouffrances. Or JESUS-CHRIST ne vouloit diminuer en rien les ſiennes. Il vouloit boire ſon calice tout entier, & n'en perdre pas la moindre goute. Les hommes auroient pû penſer qu'il s'étoit ſervi de la force qu'il avoit comme Dieu, pour étouffer en lui le ſentiment des maux qu'il a ſoufferts. Il a donc voulu au contraire ne ſe ſervir de la force qu'il avoit comme Dieu que pour empêcher que ſes ſouffrances ne

fuſ-

fuſſent diminuées par la joye qu'il avoit d'éxécuter l'ordre de ſon Pére : & c'eſt là la véritable cauſe de ce trouble.

VIII.

Mais comme c'étoit lui-même qui excitoit ce trouble, & qu'il n'auroit pû s'élever en lui ſans ſa volonté, il n'y a que lui qui en ſçache la meſure. Les troubles des hommes ſont bornez par la foibleſſe de leur eſprit, & l'obſcurité de leurs connoiſſances. Ainſi les effets n'en ſçauroient être grands, parce que la cauſe en eſt toûjours petite & foible. Mais le trouble de Jeſus-Chriſt étant l'effet de ſa puiſſance qui eſt infinie ; & du deſir qu'il avoit de ſouffrir, il y a lieu de juger que ç'a été un des grands maux de ſa paſſion : & c'eſt ce qu'il nous a voulu faire connoître en permettant que ce trouble fût marqué par un ſigne auſſi extraordinaire que celui de cette ſueur de ſang qu'il produiſit dans le jardin des olives où il voulut le reſſentir pleinement.

IX.

Jeſus-Chriſt finit les inſtructions qu'il donne aux Juifs dans cet Evangile, par cet avis important : *Marchez pendant que vous*
v. 45. *avez la lumiére, de peur que les ténébres ne vous ſurprennent.* Le moyen ordinaire de con-

conſerver & d'augmenter les lumiéres & les graces de Dieu, n'eſt pas d'en parler, d'en écrire, d'en faire le ſujet de ſes ſpéculations. C'eſt de marcher & de vivre ſelon ces lumiéres & ces graces, & de les réduire ainſi en pratique. Au contraire la voye ordinaire de les perdre & de les anéantir, eſt de négliger de les pratiquer. Il y a bien des gens qui demandent avec empreſſement ce qu'il faut faire pour avancer dans la vertu, & qui croyent n'avoir jamais aſſez d'avis & de méthodes pour cela; comme ſi cet avancement & ce progrés dépendoit d'un certain ſecret & d'une certaine méthode. Mais voici une méthode que l'on peut apeller évangélique, & qui nous eſt propoſée par Jeſus Chriſt même. Pour avancer dans la piété, pour empêcher que les ténébres ne nous ſurprennent, il ne faut que conſidérer ce que Dieu nous a fait connoître de ſes véritez, & les réduire en pratique. Cet uſage des véritez que nous connoiſſons, nous en découvrira d'autres que nous ne connoiſſons pas encore. Nos lumiéres s'augmenteront par la pratique des vertus; & ces lumiéres diſſipant les ténébres, empêcheront ainſi que nous n'en ſoyons ſurpris: *Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant.* v. 35.

SUR

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DES RAMEAUX.

Hoc ſentite in vobis quod & in CHRISTO JESU. *Phil.* 2. 5. 11.

Soyez dans la même diſpoſition & les mêmes ſentimens où a été JESUS CHRIST.

I.

IL y a quantité de paroles & de maximes de l'Ecriture qui comprennent en abregé toutes les véritez de la morale chrêtienne, ou qui nous donnent des ouvertures pour les découvrir ; mais je ne croi pas qu'il y en ait de plus féconde que celle-ci : *Soyez dans la même diſpoſition & les mêmes ſentimens où a été* JESUS-CHRIST. Car pour reconnoître ce qu'il faut faire dans toutes les rencontres de la vie, nous n'aurions qu'à éxaminer quels ſentimens auroit eu J. C. ſur la choſe dont il s'agit. La vérité qui ne nous paroît pas oûjours en elle-même & par raport à nôtre diſpoſition, nous paroîtroit beaucoup plus facilement à la faveur de

de celle de J. C. Elle nous marque nos devoirs & nos obligations ; parce que nous n'avons pas un autre régle que lui. Il ſe régloit en tant qu'homme par la vérité, & nous le devons faire auſſi. Ses diſpoſitions ſont nôtre régle par elles mêmes, parce que nous nous y devons conformer. Car, ſelon S. Paul, *Quiconque n'a point l'eſprit de J. C. n'eſt point à lui : Si quis ſpiritum Chriſti non habet ; hic non eſt ejus.* Or il eſt bien clair que qui n'a point les diſpoſitions de J. C. n'a point ſon eſprit. Ainſi l'examen des ſentimens de J. C. ſur chaque choſe nous peut inſtruire en même tems de ce qu'il faut faire, & nous aprendre ſi nous avons lieu de croire que nous lui apartenons. Et cette pratique eſt d'autant plus utile qu'elle renouvelle dans nous le ſouvenir de J. C., qu'elle nous donne lieu de recourir à lui & qu'elle ne nous montre pas ſeulement ce que nous devons faire, mais qu'elle nous découvre encore de qui nous en pouvons obtenir la grace. *Rom. 8. 9.*

II.

Ce n'eſt pas une marque certaine qu'on n'eſt pas à J. C. de trouver en ſoi quantité de ſentimens contraires à ceux qu'il a eu : car il eſt bien certain que la concuſpiſcence qui vit toûjours en nous juſqu'à la mort, ne ceſſera jamais d'y exciter des deſirs contraires à ceux de l'eſprit : mais c'eſt de ſe laiſſer dominer par ſes ſentimens corrom-

rompus, de n'avoir point deſſein de les combattre, & de les détruire en ſoi. C'eſt de les aprouver, de les ſuivre, & de mépriſer ceux qui ne les ſuivent pas. Car ce n'eſt pas un conſeil que celui de tendre à former en nous les ſentimens de J. C., & de condamner tous ceux qui y ſont oppoſez : c'eſt un précepte ſans l'obſervation duquel nous ne ſçaurions appartenir à J. C. Cette condamnation de tous ces mauvais ſentimens nous rend conformes aux diſpoſitions de J. C. puis que c'eſt une marque de ces diſpoſitions. Et quoi qu'il nous échappe des fautes qui y ſont contraires, pourvû qu'elles ne ſoient que vénielles, elle ne nous donne lieu que de dire avec l'Apôtre : *Je conſens à la loi* & reconnois *qu'elle eſt bonne* ou : *Je ſuis ſoûmis à la loi de Dieu ſelon l'eſprit* : CONSENTIO *legi quoniam bona eſt*, ou : *Mente ſervio legi Dei.* Mais il n'y a point de conformité dans ceux qui ne condamnent point ces mauvais ſentimens & qui n'ont aucun deſir d'en être delivrez.

Rom. 7. 16. & 25.

III.

L'Apôtre ne ſe contente pas de nous exhorter en général à être dans les mêmes ſentimens que J. C. Il nous propoſe même en particulier la diſpoſition de J. C. qui paroît la plus éloignée de pouvoir être ſuivie & imitée par les hommes. *Soyez*, dit-il, *dans les mêmes ſentimens & les mêmes diſpoſitions où a été* J. C. *qui ayant la forme & la*

v. 5. & 6.

la nature de Dieu, s'eſt anéanti lui-même en prenant la forme & la nature de ſerviteur, en ſe rendant ſemblable aux hommes, &c. Car comment, dira-t-on, l'homme peut-il imiter cet anéantiſſement, puis que toute l'humiliation des hommes ne va qu'à reconnoître l'état trés-effectif de baſſeſſe où ils ſont reduits, & à vouloir bien être traitez ſelon cet état. Qu'ils faſſent ce qu'ils voudront, ils ne ſçauroient ſe rebaiſſer plus qu'ils ne méritent. Ils ne ſçauroient renoncer à aucune grandeur, puis qu'ils n'en ont plus. Il eſt vrai qu'il faut reconnoître cette difference entre l'humilité de J. C. & celle des hommes. Mais il n'en eſt pas moins vrai que cette humilité inimitable à l'homme le met dans une obligation indiſpenſable de s'humilier en la maniére qu'il le peut. Si J. C. s'eſt humilié en Dieu, il faut que l'homme s'humilie en homme; qu'il renonce aux petites élevations & aux petits avantages dont il eſt capable, puis que J. C. s'eſt anéanti dans les avantages divins qui lui apartenoient ſelon ſa nature „ divine. Il faut, dit St. Auguſtin, que „ l'homme rougiſſe d'être ſuperbe, puis „ que Dieu s'eſt rendu humble pour lui : *In Pſ.* „ *Erubeſcat homo eſſe ſuperbus, propter* 18. „ *quem factus eſt humilis Deus.* Car l'homme ſans doute eſt d'autant plus obligé de renoncer à la fauſſe grandeur que ſon orgueil lui attribuë, que Dieu s'eſt dépouillé

pour

pour lui des véritables grandeurs qui lui apartenoient légitimement.

IV.

Outre cet anéantiſſement de J. C. entant que Dieu, qui ne ſçauroit convenir proprement à aucune créature, il nous donne de plus, entant qu'homme, des éxemples de la plus parfaite humilité qui puiſſe être pratiquée par les hommes. Cette humilité conſiſte à avoir tellement regardé la gloire de Dieu en toutes choſes, qu'il n'y a jamais mêlé aucune recherche humaine, ni aucune complaiſance dans ſa propre excellence; comme il eſt aiſé de le remarquer en toute ſa vie. C'eſt ce qui fait qu'il ſe rend lui-même ce témoignage qu'*il ne cherche point ſa gloire* : *Ego autem non quæro gloriam meam* ; & que ſon Apôtre déclare que J. C. *n'a jamais eu aucune vûë de ſa propre ſatisfaction* : CHRISTUS *non ſibi placuit.* Il nous dit encore dans ſon Evangile, qu'*il n'eſt point venu au monde pour faire ſa volonté, mais celle de ſon Pere.* Et quoi qu'il ait été élevé par ſon Pere ſelon ſon humanité, à une gloire inéfable ; il raporte néanmoins totalement cette gloire à l'honneur de Dieu. C'eſt pourquoi l'Apôtre témoigne qu'à la fin de tous les tems & au commencement du régne de l'éternité *il remettra ſon Royaume à Dieu ſon Pere* : *Cum tradiderit regnum Deo & Patri, & qu'aprés que*

Jean. 8. 30.

Rom. 15. 3.

Jean. 6. 28.

1. *Cor.* 15. 24.

toutes

toutes choſes auront été aſſujetties au Fils, alors le Fils ſera lui-même aſſujetti à celui qui lui a aſſujetti toutes choſes : Tunc *& ipſe Filius ſubjectus erit ei, qui ſubjecit ſibi omnia, ut ſit Deus omnibus.* L'ordre naturel eſt que Dieu régne ſur toutes choſes. J. C. bien loin de troubler cet ordre, eſt venu pour le rétablir en raportant toutes choſes à Dieu. Or ce raport de toutes choſes à Dieu qui paroît excellemment dans J. C. renferme la parfaite humilité & la deſtruction totale de l'orgueil. Car l'orgueil n'eſt autre choſe qu'un vol que que l'on fait à Dieu d'une partie de ſa gloire; & il eſt clair que celui qui lui raporte tout, ne lui vole rien, & par conſequent qu'il eſt parfaitement humble.

V.

On ne conſidere guéres parmi les hommes d'autre orgueil que celui qui conſiſte à s'attribuer des qualitez que l'on n'a pas: mais le fond de ce vice eſt de ſe plaire en ſoi-même, & de s'élever pour les qualitez que l'on croit avoir, ſoit qu'on les ait; ſoit qu'on ne les ait pas. C'eſt une ſotte vanité ſi l'on s'imagine les avoir lors qu'on en eſt dépourvû. Mais c'eſt toûjours orgueil de s'y plaire & de s'en élever quand on les auroit, de vouloir que les hommes nous en louënt & nous en eſtiment,

ment, & d'avoir de la complaiſance dans ces louanges & dans cette eſtime. Il y a toûjours en cela non ſeulement de l'erreur & de l'ignorance, mais de l'injuſtice & du larcin. Quiconque a de la complaiſance dans ſa propre excellence, en dérobe à Dieu la louange & la gloire. Il oublie qu'elle ne vient pas de lui, mais de Dieu, & qu'il eſt obligé de la lui rendre & de la lui raporter toute entiere. Enfin il ne voit pas qu'il eſt beaucoup plus rabaiſſé par cette enflure intérieure qu'il en conçoit, qu'il n'eſt relevé par ces talens & ces qualitez dont il ſe glorifie. Il eſt meilleur, ſi l'on veut, d'avoir certaines qualitez humaines, & certains talens, que de ne les avoir point : mais il vaut mieux de beaucoup en être privé, que d'en faire un ſujet d'élevation & d'orgueil. Ainſi la plûpart des talens rabaiſſent en effet ceux qui les ont, & les rendent plus vains & plus orgueilleux.

Or comme il n'eſt pas permis de s'élever & de ſe plaire dans ſes propres talens il n'eſt pas permis auſſi de contribuer à produire cette mauvaiſe complaiſance dans les autres. Si l'on demande donc à un homme de bien pourquoi il fait difficulté de louer les Grands du monde, lors même qu'ils paroiſſent louables ; il peut répondre en un mot, que ce qui l'empêche d'imiter ceux qui les accablent

SUR L'EVANGILE DU JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Rogabat JESUM quidam de Phariſæis ut manducaret cum illo. *Luc.* 7 36. 50.

Un Phariſien ayant prié JESUS *de manger chez lui, il entra en ſon logis, & ſe mit à table.*

I.

L'Evangile de ce jour en nous repreſentant une ſainte penitence, dont l'amour ardent obtient la rémiſſion de pluſieurs péchez, comme JESUS-CHRIST le lui déclare par ces paroles: *Beaucoup de pechez ſont remis à cette femme, parce qu'elle a beaucoup aimé*, nous fait connoître par les actions où ſon amour l'engage, combien celui de la plûpart des penitens eſt foible, & par conſéquent peu capable d'obtenir la rémiſſion de leurs péchez. Rien n'eſt plus extraordinaire que ce qu'elle fait. Elle entre dans un feſtin où elle n'eſt point

v. 47.

point invitée. Elle baiſe les pieds de JESUS-CHRIST, elle y répand des parfums; elle les arroſe de ſes larmes; elle les eſſuye de ſes cheveux. Il faloit que ſon amour fût bien fort pour lui faire ainſi oublier toutes les régles de la bien-ſéance humaine. C'eſt qu'elle ſentoit vivement ſon mal; qu'elle avoit une vive confiance que JESUS-CHRIST y remédieroit. Ces deux diſpoſitions jointes enſemble d'une douleur violente de ſes péchez, & d'une eſpérance vive en ſon médecin & en ſon libérateur, produiſirent en elle cet oubli des vûës humaines qui la pouvoient détourner de faire ce qu'elle fit. Et c'eſt le defaut de ces deux diſpoſitions qui nous rend au contraire ſi circonſpects, qui nous remplit de tant d'égards, & qui nous rend ſi faciles à remettre à un autre tems les principales actions de nôtre pénitence. Jamais on ne vit moins d'empreſſement qu'il en paroît dans la plûpart des pénitens. Bien loin de faire des actions extraordinaires, ils ne font pas les plus ordinaires. Ils craignent toûjours de faire parler le monde & de s'engager à ce qu'ils ne pourront ſoûtenir. Ils veulent qu'on les méne lentement & peu à peu. Et ils craignent plus d'avancer dans la voye de Dieu que les vrais penitens ne craignent de reculer.

Mais il y a une régle indubitable qui doit retrancher la plûpart de ces circonſpections.

tions. C'eſt qu'il ne faut point délibérer ſur toutes les choſes incompatibles avec la piété, ou qui nous peuvent être une occaſion prochaine de chute. Malheur à nous ſi par un retour funeſte dans le péché nous faiſons une nouvelle alliance avec la mort. Mais bien loin de nous épargner la confuſion que nous nous attirerions par là, nous devons ſouhaiter que ſi nous étions aſſez malheureux pour retomber dans ce funeſte état, nous devinſſions l'objet du mépris & de la moquerie de tous les hommes. Ainſi nous ne devons point faire difficulté de nous conduire de telle ſorte que nous ne puiſſions abandonner Dieu ſans devenir ridicules. Il ne faut point craindre de s'engager, lors qu'on ne s'engage qu'à ce qu'on ne ſçauroit omettre ſans périr. Il n'y a rien de pis que de demeurer dans la mort; & par conſéquent on ne doit jamais faire difficulté de quiter tout ce qui nous y retient, & qui eſt incompatible avec la vie.

II.

Pour deſcendre donc au particulier de ce qui eſt renfermé dans cette maxime, concluons de là qu'il n'y a point de ménagemens à garder quand il s'agit de renoncer à l'immodeſtie ſcandaleuſe des habits & aux liaiſons criminelles. Il n'y en a point quand il s'agit de faire profeſſion d'obſerver les loix de l'Egliſe. Il ne faut pas continuer à s'empoiſonner, de peur de ne pas perſévé-

rer dans les réſolutions de ſe conſerver la vie. Ces ménagemens ne doivent tout au plus avoir lieu qu'en certaines actions qui ne ſont pas eſſentielles à la vie Chrêtienne. Qu'on ne frape pas, à la bonne heure, les yeux du monde par un changement extérieur de tout ſon état lors que cet état n'a rien en ſoi qui ſoit criminel : mais déslors qu'il s'agira de renoncer aux obſtacles de ſon ſalut, dés-lors qu'on reconnoîtra que quelque genre de vie, quelque action, quelque converſation eſt une occaſion prochaine de retomber dans le crime, ce n'eſt plus là une matiére de ménagement. On ne ſçauroit trop ſe hâter de rompre tous ces funeſtes liens ; & l'on doit embraſſer au contraire ces occaſions comme un moyen que Dieu nous donne de réparer nos péchez & de faire beaucoup de chemin en peu de tems.

III.

Mais outre ce cas qui eſt indubitable, il y en a encore beaucoup d'autres dans leſquels on uſe d'un ménagement contraire aux intérêts de ſon ſalut, & où la prudence eſt de n'en pas uſer. C'eſt lors que, faute de rompre certains commerces, de renoncer à certains divertiſſemens, de ſe retirer des converſations du monde, de faire des retranchemens dans ſa depenſe & dans ſes meubles ; on méne une vie foible & languiſſante, on n'avance point dans la piété &

en avançant ſi peu on ſe diſpoſe à des rechutes. On ne peut dire en particulier d'aucune de ces choſes, qu'elle ſoit abſolument criminelle. Cependant il arrive de l'amas de tout ce qui compoſe cette ſorte de vie, qu'on ne ſe guérit point des maladies dangereuſes qu'on a contractées ; qu'on fait de grandes fautes & en grand nombre, & qu'on demeure toûjours dans un état de foibleſſe. On craint, dit-on, que ſi l'on ſe ſépare de ces amuſemens, on ne ſoûtienne pas cette vie, on ne faſſe parler le monde, on ne devienne ridicule, on ne tombe dans l'ennui. Mais l'on doit craindre beaucoup davantage qu'en ne s'en ſéparant pas, on ne retombe dans le péché. S'il faut ſe conduire par la crainte, que la moindre céde à la plus grande. Tous ces ménagemens de prudence humaine éloignent la grace de Dieu. Il ne fait rien pour ces ames foibles qui ne veulent rien faire pour lui ; qui veulent que leur ſalut ne leur coute rien, & qui ne croyent pas qu'on ſoit obligé à rien ſouffrir pour éviter des maux éternels. Il vient des tentations qui ont beſoin de force pour y réſiſter ; & comme l'on ne ſe fortifie point dans cette vie molle & languiſſante, on ſuccombe à ces tentations. On s'aproche ſi prés du précipice, qu'on s'y laiſſe enfin tomber. On craint l'ennui, & l'on tombe dans la mort. On craint de faire parler les hommes &

d'être jugé par eux, & l'on ne craint point les jugemens que Dieu & ſes Anges font de nôtre lâcheté. Et enfin l'on craint tant le perſonnage de dévot & de dévote, que l'on tombe dans cette tiédeur mortelle qui oblige Dieu de nous rejetter. Tous ces grans ménagemens ſont des marques certaines que le monde eſt grand à nos yeux & que l'on a peu de foi, peu de crainte & peu d'amour pour Dieu. Car qui auroit une foi plus vive, qui craindroit bien les éfets de ſa juſtice, qui ſeroit touché de ſon amour, paſſeroit par deſſus ces petits obſtacles qui arrêtent l'ame; il ſe déferoit de vûës humaines; il ſongeroit d'une autre ſorte à aſſurer ſon ſalut. C'eſt donc un état étrangement dangereux que celui dans lequel une ame eſt ſi peu touchée des ſentimens de foi, de crainte & d'amour, parce que c'eſt par ces ſentimens qu'on repouſſe les tentations.

I V.

Rien n'eſt plus éloigné de cette prudence humaine qui entretient l'ame ou dans un état de mort ou dans une foibleſſe dangereuſe, que la diſpoſition de cette ſainte pénitente que l'Evangile décrit pour ſervir de modelle à tous les vrais pénitens; & c'eſt pourquoi on ne ſçauroit trop méditer ce qui nous en eſt marqué. Il paroît premiérement en elle un mépris, ou plûtôt un entier oubli des jugemens des hommes. Elle

ne

ne ſe met point en peine de ce que pourroit penſer ce Phariſien. Elle n'y ſonge pas. Quiconque eſt bien touché de la honte de ſes péchez que la vérité lui découvre, n'eſt guéres touché des vaines penſées des hommes. Une honte étouffe l'autre. Et comme l'on peut dire des faux pénitens, aprés ,,Saint Auguſtin, qu'ils préférent à la juſti- ,, ce qui les oblige à s'humilier par la péni- ,, tence, la vaine eſtime des hommes qui ,, trouvent cette humiliation honteuſe : *plus delectat hominum æſtimatio quàm juſtitia quâ ſe quiſque humiliat panitendo* : l'on peut dire auſſi d'un vrai penitent ce que ce S. Docteur dit d'un homme vraiment converti ; *Depuduit vanitati, & erubuit veritati*, qu'il ceſſe de rougir d'être con- ,, damné par les vaines penſées des hom- ,, mes & qu'il commence à rougir d'être ,, condamné par la vérité. Cette mauvai- ,, ſe ſuptilité, qui nous fait pénetrer avec tant de promptitude ce que les hommes jugent de nous, ne vient que de l'attache que nous avons à leurs jugemens. L'amour de la vérité nous aveugle au contraire à l'égard de ces jugemens, pour nous découvrir d'autres objets auſquels il eſt juſte que nous ſoyons attachez. *Aug. Enchi. c. 81.*

Cette penitente étant donc entrée dans ce feſtin où elle n'étoit point invitée, mais où elle étoit portée par le deſir de trouver ſon médecin, elle s'aproche de lui: mais elle ne

ſe préſente pas devant lui. Il y a une mauvaiſe confuſion qui fait que les pécheurs tâchent de s'éloigner de Dieu: & ce ſera ce ſentiment qui abîmera tous les réprouvez dans l'enfer, pour tâcher de ſe ſouſtraire aux rayons de ſa juſtice. Mais la confuſion dont cette pénitente eſt touchée, eſt bien differente de celle là. Elle fuit la colére de Dieu: mais c'eſt en recourant à ſa miſéricorde. Cette confuſion lui fait chercher Dieu, & s'en aprocher autant qu'elle peut: mais elle s'en aproche neanmoins avec retenuë. Elle ſe tient derriére: *Stans retro.* Elle ne ſe preſente pas devant lui. Elle ne prétend pas qu'il lui parle; il lui ſuffit qu'il la ſouffre à ſes pieds, & qu'il lui permette de les embraſſer.

Un vrai pénitent fait tout ce qu'il peut pour s'aprocher de Dieu; mais il s'en aproche d'une maniére qui marque la confuſion qu'il a de ſes péchez. Il lui ſuffit d'être au dernier rang des fidelles. Il met tout le corps de JESUS-CHRIST au deſſus de ſoi. Pourvû qu'il le touche en quelque façon, il ne demande rien davantage. Il eſt donc bien éloigné de prétendre qu'on le doive admettre tout d'un coup à la table des enfans & au feſtin des nôces de l'Agneau. Ce lui eſt aſſez de n'être pas exclus de l'Egliſe qui eſt le lieu de ce feſtin.

V.

L'Evangile remarque enſuite qu'elle commen-

mença d'arroſer de ſes larmes les pieds de J. C. qu'elle les eſſuya de ſes cheveux, & qu'elle y répandit ſes parfums; ſes larmes, & ſon proſternement aux pieds de J. C. marquent ſa douleur & ſon humiliation. Son amour eſt marqué par les baiſers; la haine de ſoi-même par l'uſage qu'elle fit de ſes cheveux, objet ordinaire de la vanité des femmes; & enfin le ſoin de ſatisfaire pour ſes péchez par l'effuſion de ſes parfums. Ce ſont diverſes actions toutes néceſſaires à la pénitence, mais qui naiſſent toutes d'une même ſource qui eſt l'amour. Point de pénitence ſans humiliation, ſans douleur, ſans haine de ſoi-même, ſans ſatisfaction. Mais pourvû qu'il y ait de l'amour, ces ſuites ne manquent jamais de s'y rencontrer. L'amour nous cauſe une ſainte douleur d'avoir offenſé celui que nous aimons. Il nous humilie de nous être élevez au deſſus de ſes loix. Il nous fait haïr tout ce qui nous a ſervi à l'offenſer. Il employe tout ce que nous avons pour réparer nos péchez, & même les choſes que nous avons le plus aimées; comme il n'y rien que les femmes vaines aiment d'ordinaire davange que leurs cheveux.

V I.

C'eſt en cette maniére qu'on repand dans l'Egliſe un parfum précieux qui la remplit d'une excellente odeur: & c'eſt par une rai-

ſon contraire que la plûpart des pénitens au lieu d'y cauſer cette odeur agréable, n'y cauſent au contraire que de l'infection. On ne voit dans leur extérieur aucun ſigne d'une véritable humiliation de cœur. Tout y reſpire encore le faſte & la vanité. On ne voit point qu'ils mépriſent ce qu'ils ont aimé. On ne voit point qu'ils embraſſent les pieds de J.C. qu'ils témoignent de l'amour pour ſes membres rabaiſſez & ſouffrans; qu'ils ayent ſoin de les ſoulager. J. C. en ſe retirant dans le Ciel, nous a laiſſé ſes pieds ſur la terre, pour ſervir d'éxercice à nôtre charité. Qui n'a point d'amour pour ſes membres viſibles, mais infirmes, n'en a point pour J. C. glorieux, mais inviſible. Il veut que les innocens même leur donnent leur ſuperflu; mais il prétend avec juſtice plus des penitens que des autres. Le ſuperflu a quelqu'étenduë, & une perſonne touchée de l'eſprit de pénitence le doit prendre plus à la rigueur. Ce n'eſt qu'un devoir commun aux plus innocens de donner aux pauvres leur ſuperflu, parce que Dieu ne donne à perſonne les biens du monde que pour en prendre ce qui eſt néceſſaire à ſon uſage, & que l'on n'eſt que dépoſitaire & diſtributeur à l'égard du reſte. Mais un pénitent, outre ce devoir, eſt encore obligé à donner ſon ſuperflu pour ſatisfaire à la juſtice de Dieu, & pour réparer l'abus qu'il a fait des biens du monde, &

c'eſt

c'eſt pourquoi Dieu a voulu que cette pénitence nous marquât ce devoir par l'uſage qu'elle fit de ſes cheveux. Les cheveux ſont à la vérité ſuperflus ; mais entre les choſes ſuperfluës ce ſont celles qui le ſont le moins. Ce n'eſt point aſſez à un pénitent de pratiquer la repentance. Adam auroit été tempérant, & les plus juſtes le doivent être. Il faut qu'un pénitent puniſſe par quelques mortifications pénibles aux ſens les excés qu'il a commis dans la jouïſſance des créatures. Ce n'eſt point aſſez à une femme qui revient à Dieu aprés l'avoir beaucoup offenſé par le luxe & par l'immodeſtie de ſes habits, de ſe réduire à une éxacte modeſtie. Les plus innocentes le doivent faire. Il faut que ſi elle eſt libre de faire ce qu'elle veut, elle répare par l'éloignement de toutes ſortes d'ornemens le ſcandale qu'elle a cauſé. On ne connoit d'ordinaire qu'une ſorte de ſcandale, qui eſt celui que peut cauſer l'immodeſtie. Mais le ſeul luxe des habits ſans aucune immodeſtie en eſt un trés-grand, parce qu'il ſolicite toutes les perſonnes foibles à l'imiter. Il faut paſſer ce vice en coûtume, & la coûtume eſt une eſpéce de loi ; ce qui rend toutes les perſonnes qui l'établiſſent ou qui l'autoriſent en la pratiquant, coupables de toutes ces mauvaiſes ſuites, & par conſéquent obligées de réparer ce ſcandale par un éxemple contraire.

VII.

JESUS-CHRIST déclarant à l'égard
v. 47. de la femme pénitente, que *beaucoup de péchez lui ſont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé, & que ceux à qui l'on remet moins, aiment moins*, ſembleroit nous donner lieu de préférer en mérite les penitens aux innocens, de meſurer même leur charité ſur les péchez qui leur ont été remis, en croyant qu'ils ont eu d'autant plus de charité, que Dieu leur a remis plus de péchez. Mais il eſt bien vrai que plus on aime, plus on obtient pleinement la rémiſſion de ſes péchez. Il eſt encore vrai que le mérite ſuit l'abondance de la charité; en ſorte qu'un pécheur qui aime davantage, eſt préférable, au jugement de Dieu, à un innocent qui aime moins; & par conſéquent ſi l'amour d'un pénitent eſt plus grand, c'eſt une preuve que Dieu l'aime davantage: car l'amour de l'homme envers Dieu eſt un effet de l'amour de Dieu envers l'homme, & un plus grand amour de l'homme envers Dieu eſt une preuve certaine d'un plus grand amour de Dieu envers l'homme. Mais ce que l'on ne doit pas conclure de ces paroles de l'Evangile, c'eſt que Dieu faſſe toûjours plus de graces aux coupables qu'aux innocens, ni qu'il leur témoigne plus d'amour.

C'eſt

C'eſt à la vérité un grand amour de Dieu que de tirer les pécheurs de l'abîme du péché où ils ſe ſont précipitez ; mais c'en eſt encore un plus grand d'empécher les innocens d'y tomber. Tous les péchez qu'ils n'ont point commis ſont autant d'effet de ce grand amour, auſſi-bien que toutes les bonnes œuvres qu'ils ont amaſſées durant le cours de leur vie. Ainſi les innocens n'ont pas moins de ſujet d'aimer Dieu, que les pécheurs convertis : & comme dit Saint Auguſtin, ils doivent croire que Dieu leur a remis tous les péchez qu'ils n'ont point faits ; mais s'ils n'aiment pas Dieu à proportion de ce qu'ils ont reçû de lui, & que les pécheurs le faſſent, il eſt certain que les pécheurs les précéderont dans le royaume de Dieu, & leur ſeront préferez. Car ce royaume étant le royaume de la charité, & la félicité qu'on y eſpére conſiſtant dans une abondance de charité, il eſt certain que qui y aura plus de charité, y ſera plus grand, plus élevé, & plus heureux.

VIII.

Mais pendant que cette femme pénitente ſe purifie de ſes péchez par les larmes que ſon amour lui fait répandre ſur les pieds de J. C., & par les bonnes œuvres qu'elle pratique, ce Phariſien ſe ſouille & ſe rend coupable par les jugemens injuſtes que ſa téme-

rité

v. 39. rité lui fait faire & d'elle & de JESUS-CHRIST. Il conclut que JESUS-CHRIST n'eſt pas Prophete, puis qu'il ſouffroit que cette femme touchât ſes pieds; & tant de marques extraordinaires de pénitence que cette femme fait paroître, ne lui font point changer l'impreſſion qu'il avoit d'elle. Elle eſt toûjours péchereſſe dans ſon eſprit, & il ſupoſe ou qu'elle n'eſt point changée, ou que toute changée qu'elle eſt, elle demeure digne de l'averſion des hommes. Voila proprement l'eſprit du monde. Il eſt prompt à juger en mal, & trés-lent & trés-retenu à juger en bien. Les plus légéres conjonctures ſuffiſent à ce Phariſien pour condamner JESUS-CHRIST, & les plus fortes preuves de converſion ne lui ſuffiſent pas pour juger favorablement de cette femme. La charité fait tout le contraire. Si elle ne juge pas tout à fait ſur des preuves petites & legéres que des perſonnes qui ont été décriées, ſoient effectivement converties, elle ſuſpend au moins les jugemens contraires. Elle eſt bien aiſe d'avoir lieu de ne les pas condamner, & elle ceſſe dés-lors de les regarder comme étant dans le deſordre, parce que les preuves, quoi que legéres, ſuffiſent pour douter, & que dans le doute il n'eſt pas permis de condamner ceux dont le crime nous eſt douteux. Au contraire pour renoncer à l'eſtime de quelqu'un, elle demande des preuves claires & dé-

deciſives. Elle ne ſe contente nullement des conjonctures incertaines ; & ainſi elle la conſerve tant qu'elle n'a pas d'évidence du contraire.

I X.

Ce Phariſien qui formoit de faux jugemens en particulier, & qui ſe mettoit par ſes jugemens injuſtes beaucoup au deſſous de la femme penitente qu'il condamnoit ſi durement, ne laiſſe pas de bien juger des maximes generales & ſpeculatives. Ce qui lui fit donner cet éloge par JESUS-CHRIST même, qu'il avoit fort bien jugé, *rectè judicaſti.* La verité ne nous devient odieuſe que quand elle choque nos paſſions ; ce qui n'arrive pas ſi ſouvent dans les maximes generales. Et c'eſt auſſi ce qui nous doit faire compter pour peu de choſe une certaine droiture que nous témoignons dans l'éxamen des regles generales du chriſtianiſme, & même une ſeverité aparente dans les deciſions des cas de conſcience, où nous n'avons point d'interêt. Il ſemble qu'il n'y ait rien de trop fort pour nous : mais tout cela n'empêche pas que quand nous venons aux affaires particulieres, & que nôtre amour propre s'y trouve intereſſé par quelqu'endroit, nous ne prenions les partis les plus foibles & les moins honnêtes, & que nous ne ſoyons fort

9. 43.

fort injuſtes & fort deraiſonnables en effet comme l'étoit ce Phariſien. Au lieu de ſe rejoüir de la converſion de cette femme&d'y prendre part par ſa joye, la grace qu'elle a reçûë de Dieu devient le cauſe de ſa ruine par le mépris qu'il en fait. Un cœur charitable profite de tout, des maux du prochain par la compaſſion, de ſes biens par la joye qu'il en reçoit. Un cœur malin & envieux trouve ſa ruine en tout, dans les maux du prochain, parce qu'il s'y plaît, & dans ſes biens, parce qu'il en conçoit du dépit & de l'envie, & qu'il tâche de les diminuer autant qu'il peut.

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Collegerunt Pontifices & Phariſæi concilium, &c. *Joan.* 11. 47. 54.

Les Princes des Prêtres & les Phariſiens tinrent Conſeil enſemble contre JESUS, *& dirent: Que faiſons-nous? Cet homme fait pluſieurs miracles.*

I.

C'Eſt un étrange ſpectacle que celui de ce conſeil tenu contre J.C. qui nous eſt repreſenté dans l'Evangile de ce jour. Ceux qui le compoſent, ſont les chefs de la Religion judaïque qui ont à leur tête le Grand Prêtre. On n'y examine ni la conduite, ni la doctrine de J. C. On y demeure d'accord de la multitude de ſes miracles. C'eſt même la conviction où l'on eſt de celui qu'il avoit fait en la perſonne de Lazare, qui y donne lieu. Miracle évident, inouï, & qui dans toutes ces circonſtances étoit au deſſus

ſus de tous ceux qui avoient été faits par les Prophetes! Il faloit donc décider d'abord à quel principe on le devoit raporter, à Dieu, ou au démon. On ne ſe met pas en peine de tout cela. Les Prêtres, les Scribes, les Phariſiens n'avoient aucuns ſentimens fixes & uniformes touchant J. C. Mais ils étoient fort unis par l'intérêt, par l'amour des choſes preſentes, par le deſir de ſe conſerver. Ils convenoient parfaitement dans ces points. Leur principe commun étoit de ne hazarder point leur ſûreté temporelle pour aucune de ces choſes qui ne ſe voyent point, comme la juſtice, la vérité, l'intérêt de Dieu, la crainte des maux de l'autre vie dont on les menaçoit. Tout cela n'étant ni viſible, ni preſent, n'étoit d'aucune conſidération à l'égard de gens attachez uniquement aux choſes preſentes & viſibles. Si quelque paſſion humaine eût favoriſé J. C. ils y auroient regardé de plus prés. Car jamais nation ne fut plus violente dans ſes paſſions, ni plus propre à ſe porter aux extrémitez, & ils le firent bien voir quelques années aprés, ayant ſecoué le joug des Romains contre tous leurs intérêts. Mais ici leur paſſion n'agiſſoit que contre J. C.

Les miracles de J. C. étoient certains. La malice, l'impoſture, l'entêtement, ne pouvoient les déguiſer. Les Prêtres & les Phariſiens étoient forcez de les reconnoître, de peur de ſe rendre ridicules. *Cet homme*, diſoient-

disoient-ils, *fait plusieurs miracles*. Or ces miracles étant certains, ils prouvoient invinciblement que la vérité, la justice, la piété, & Dieu qui en est le protecteur, étoient du côté de JESUS-CHRIST. Ce n'étoient pas là de petits sujets de craindre. Mais ces sujets de crainte quelque grands qu'ils fussent, n'étoient pas des maux presens. Car Dieu ne punit pas les crimes des hommes sur le champ, & souvent il ne les punit pas en ce monde. Ils en étoient donc peu touchez. *v.* 48.

Que craignoient-ils donc ? Le voici. Les Romains sçauront que les peuples s'attachent à JESUS-CHRIST. Ils le trouveront mauvais ; ils feront passer cela pour une révolte ; ils viendront, & détruiront la nation des Juifs, & le temple. Quel reméde à cela ? *Quid facimus*.

II.

Il faloit prendre parti sur ces diverses raisons de craindre. Il y avoit certitude de la vérité & de la justice de la cause de J.C. certitude de la puissance de Dieu pour le défendre, ou pour punir ceux qui se déclareroient contre lui. Les effets de la crainte des Romains étoient incertains. Dieu les pouvoit anéantir ou détourner en mille maniéres. Ils n'étoient pas même fort probables. Car que pouvoit-on craindre de l'attachement du peuple à un homme, qui faisoit si bien voir qu'il ne prétendoit rien dans le monde, &

& que ſon Royaume n'étoit pas de ce monde ? Quelle ſera donc la concluſion de cette délibération ? On y avança d'abord ſes petites raiſons humaines : & le grand Prêtre Caïphe propoſa enſuite ſon ſentiment de cette maniére remarquable : *Vous n'y entendez rien, & vous ne conſidérez pas qu'il vous eſt avantageux qu'un ſeul homme meure pour le peuple, & que toute la nation ne périſſe point.* v. 49. 50. Il trouve la choſe hors de doute, & il fait reproche aux autres d'y héſiter tant ſoit peu. C'eſt une moquerie, ſelon lui, que de mettre en balance miracles, vérité, juſtice, crainte de la colére de Dieu, avec la crainte des Romains, quelque incertain que fût l'effet qu'on en apréhendoit. Ce n'eſt pas, ſelon lui, une déliberation de gens ſenſez. Que faut-il donc faire ? Il faut que JESUS-CHRIST periſſe pour le ſalut du peuple. Voila la concluſion.

Hé quoi ! ſi c'eſt un Prophete, un inſtrument choiſi de Dieu, faut-il qu'il périſſe ? Si c'eſt le Meſſie attendu par les Juifs, faut-il le faire mourir ? La choſe ne vaut-elle pas bien d'être éclaircie à fond ? Dieu n'eſt-il pas auſſi à craindre que les Romains, & n'y avoit-il pas lieu d'apréhender qu'il ne tirât une ſolemnelle vengeance de la mort d'un juſte dont ils ne pouvoient deſavouer les miracles ? Ce ſont toutes raiſons ſpirituelles & tirées d'événemens futurs qui dépendoient de la volonté de Dieu inconnuë aux hom-

hommes. Les gens du caractére de Caïphe ne ſe remuënt pas par là. Que conclut-il donc ? Il faut que JESUS-CHRIST meure ; Prophete, ou non Prophete, Meſſie ou non Meſſie, Fils de Dieu ou non Fils de Dieu. On ne craignit point de s'attirer la colére de Dieu. On conſidéra ſeulement que les Romains pouvoient trouver mauvais que l'on crût en JESUS-CHRIST. Cette raiſon prévalut tellement ſur les eſprits, que l'on n'y en conſidéra point d'autre. La déciſion parut ſans replique : tout le monde y conſentit. Et ainſi l'arrêt contre JESUS-CHRIST fut donné ſans retardement.

II.

Mais quel eſt le fondement de cette étrange concluſion. C'eſt uniquement que les Romains étoient des ennemis preſens & viſibles, capables de leur ôter les biens temporels & viſibles dont ils craignoient la privation, & ces maux viſibles dont ils étoient menacez, leur parurent tout autrement ſolides que toutes ces raiſons ſpirituelles qui pouvoient les détourner d'attenter à la vie de JESUS-CHRIST. Quelque peu de proportion qu'il y ait entre Dieu & l'homme, l'homme viſible fait pourtant plus d'impreſſion ſur l'eſprit des gens charnels, que Dieu inviſible. Il n'y a perſonne qui ne condamne cette déteſtable aſſemblée ; & cette horrible réſolution.

Mais,

Mais, hélas, on ne fait pas réfléxion que la conduite de la plûpart des hommes a de même pour principe de préférer le preſent au futur, le viſible à l'inviſible! L'on fait tous les jours ce que l'on condamne dans ces Juifs, & l'on ne péche même qu'en le faiſant. Les Juifs ont mépriſé J.C. ſur la terre & revétu des marques de foibleſſe & de mortalité, & les Chrêtiens le mépriſent immortel & glorieux dans le ciel & dans la poſſeſſion de ſon royaume. Les Juifs l'ont mépriſé avant l'accompliſſement des propheties & avant qu'il eût donné les marques les plus éclatantes de ſa divinité & de ſa puiſſance: & les Chrêtiens le mépriſent lors que toute la terre eſt remplie de ſa gloire & des marques de ſon pouvoir. Les Juifs l'ont mépriſé ſans lui avoir rien promis ſans l'avoir jamais reconnu: & les Chrêtiens le mépriſent aprés avoir promis de lui être fidelles en faiſant profeſſion de le reconnoître pour leur Seigneur & pour leur Dieu. Les Juifs l'ont mépriſé lors que ſa doctrine n'étoit preſque reçûë de perſonne, & qu'ils étoient ſoûtenus en la rejettant de l'autorité de toute la terre: les Chrêtiens le mépriſent, lors qu'il faut, en rejettant J. C. rejetter en même tems l'autorité de toute la terre qui l'a reçû.

I V.

Qui conſidérera bien ces différences, n'aura pas de peine à entrer dans ce ſentiment de

de S. Auguſtin qui paroît d'abord étrange : „ Il ſemble, dit ce S. Docteur, que le com- „ ble de tous les crimes ſoit d'avoir crucifié „ J.C. mais ceux là en commettent un plus „ grand, qui non ſeulement ne veulent pas „ mener une vie chrêtienne, mais qui haïſ- „ ſent encore les préceptes de la vérité pour „ leſquels le Fils de Dieu a été crucifié : *Videtur conſummata nequitia hominum, qui crucifixerunt Filium Dei; ſed eorum major eſt qui nolunt rectè vivere, & oderunt præcepta veritatis, pro quibus crucifixus eſt Filius Dei* C'eſt par cette même raiſon que les ſoldats qui crucifiérent J.C.& Pilate qui le condamna, ſont bien moins coupables que les Phariſiens & les Prêtres qui le livrérent entre leurs mains ; parce que la haine de la vérité étoit bien plus forte dans les Juifs que dans ces Romains. Les ſoldats ne ſe portérent à outrager J.C. que par une malice ordinaire aux ſoldats qui aiment à faire du mal. Pilate ne le condamna qu'étant intimidé par les Juifs&par des intérêts humains. Mais ni les ſoldats ni Pilate n'avoient aucune haine particuliére contre J. C. Il n'en étoit pas de même des Prêtres & des Phariſiens. La vie de J. C. étant contraire à leurs œuvres & à leur orgueil, ils étoient animez contre lui perſonnellement. Ils le haïſſoient. Ils deſiroient de l'ôter du monde:&non ſeulement ils ſe portoient volontairement à ſa mort, mais ils y forçoient les autres. C'a été là le prin-

être employé purement à ſon honneur & ſelon ſes ordres. Si donc ce qui nous détermine à une œuvre plûtôt qu'à une autre, eſt nôtre amour propre & nôtre intérêt, il eſt clair qu'alors nous raviſſons à Dieu ce qui lui apartient, pour nous l'attribuer à nous-mêmes, puis que nous en diſpoſons ſans ſon ordre. Il n'eſt donc pas vrai que nous ſoyons abſolument libres dans l'éxercice de la charité; c'eſt à dire que nôtre volonté en ſoit la régle. Dieu ne nous commande pas ſeulement la charité, mais auſſi l'ordre de la charité. Ce que nous avons de ſuperflu eſt à l'Egliſe & aux pauvres: mais il eſt à l'Egliſe & aux pauvres ſelon l'ordre de leurs beſoins. On eſt obligé de s'informer de ſes beſoins, de ſatisfaire aux plus preſſans, & de ſe dépouiller dans cette diſtribution des inclinations humaines qui ſeroient contraires à l'ordre de la charité. C'eſt pourquoi il n'y a guéres de choſes où l'on ait plus beſoin de conſeil que dans la diſtribution de ſes charitez, afin de n'y agir point par caprice, par fantaiſie, & par certains intérêts humains qui anéantiſſent le mérite des bonnes œuvres. Nous ne devons pas ſeulement avoir pour ſuſpectes nos propres penſées & nos propres mouvemens, mais nous devons auſſi être en garde contre les conſeillers intéreſſez qui ſe propoſent certains biens particuliers auſquels ils s'attachent par des vûës humaines.

V.

JESUS-CHRIST voyant Marie condamnée par quelques-uns de ſes Apôtres, s'en rendit le défenſeur, & en prit ſujet de faire une des prédictions des plus clairement vérifiées qui ait jamais été faite, en déclarant *que ce qu'elle avoit fait, ſeroit célébre par tout où ſon Evangile devoit être prêché.* Et c'eſt ce que nous voyons parfaitement accompli. Ce qui nous peut faire juger que cette œuvre étoit accompagnée d'un amour ardent qui la rendoit infiniment plus grande devant Dieu qu'elle ne le paroiſſoit à l'extérieur. Il ne faut pas facilement prendre la liberté de juger des actions des Saints. Leur prix dépend du degré d'amour qui les produit : & quand cet amour eſt grand, elles ſont trés-grandes, quoi qu'elles ne paroiſſent qu'ordinaires. Tout paroît commun dans les actions de la ſainte Vierge, & néanmoins ce ſont les glus grandes & les plus ſaintes qui ayent été faites par une pure créature. Il y a même des actions qui ſont des ſuites comme néceſſaires de la violence de l'amour. C'eſt un feu qui devore certaines ames, & Dieu veut bien qu'elles y donnent de l'air par certaines actions qui ne ſeroient pas proportionnées à d'autres. C'eſt ainſi qu'il ſemble qu'il faut conſidérer l'action de Marie. Elle brûloit d'amour

pour

pour JESUS-CHRIST & du desir de l'honorer, & de lui sacrifier tout ce qu'elle avoit. Elle ne sçavoit que faire pour lui rendre quelque honneur & quelque service ; & ce mouvement de verser sur ses pieds ce parfum précieux lui étant venu, elle le suivit sans délibérer. Qu'une ame froide & qui n'agit guéres que par la raison entreprenne de faire la même chose, elle ne feroit rien d'agréable à Dieu ; parce qu'elle devroit alors suivre les régles communes. Mais l'amour est une raison supérieure pour les cœurs pleins d'ardeur, parce que Dieu considére infiniment plus cet amour que les œuvres extérieures ausquelles il les porte.

V I.

Ce parfum de Marie qui embauma *toute la maison* où elle le répandit, étoit la figure des bons éxemples qui ont quelquefois de grands effets dans l'Eglise. Il y a divers principes extérieurs des actions des hommes, les instructions, les loix, les éxemples : mais il n'y en a point de plus efficaces que les éxemples. Ils se répandent comme une odeur dans tous ceux qui en sont spectateurs. Ils pénétrent insensiblement jusqu'au fond du cœur : & quand ils sont mauvais, ils se joignent aux passions corrompuës qu'ils y trouvent, & y excitent de grands mouvemens. Ils font à peu prés sur les esprits ce qu'un air empoisonné fait v. 8.

ſur les corps, en y cauſant des maladies dangereuſes par la fermentation des humeurs qu'il y rencontre. Il ſemble qu'il n'en devroit pas être de même des bons éxemples; par ce que la corruption du cœur de l'homme eſt capable d'elle-même d'en arrêter l'effet, quelque bons qu'ils ſoient. Mais Dieu qui ſe plaît dans les opérations ſurnaturelles de ſa grace, d'imiter les effets de la nature, rend les bons éxemples preſque auſſi efficaces que les mauvais. Et comme il eſt rare que de mauvais éxemples ne ſoient point ſuivis de mauvais effets, il eſt rare auſſi que Dieu donne à des ames des graces excellentes, & qu'il les rempliſſe d'un ardent amour, qu'il ne s'en ſerve pour enflamer pluſieurs cœurs & pour produire dans l'Égliſe de trés-grands effets. Quels changemens Dieu n'a-t-il point opérez dans le monde par les ſaints fondateurs des Ordres Religieux? Et combien l'odeur des graces que Dieu leur a faites, s'eſt-elle étenduë dans l'Egliſe? Quelle fécondité que celle des graces de ſaint Antoine, de ſaint Benoît, de ſaint Bernard, de ſaint François, de ſaint Dominique, de ſainte Téréze, & avec combien de vérité peut-on dire que toute l'Egliſe a été remplie de l'odeur de leurs parfums? *Et domus impleta eſt ex odore unguenti.*

v. 3.

VII.

VII.

Il n'apartient pas à tout le monde d'inſtruire l'Egliſe par des paroles ni par des écrits, & tous les Fidelles n'en ſont pas capables: mais il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de l'inſtruire par la bonne odeur de ſes actions & de ſa conduite; c'eſt à dire, que de toutes les maniéres d'inſtruire, celle qui eſt la plus efficace eſt auſſi la plus générale, & apartient à tout le monde. Ainſi perſonne n'eſt éxemt de cette obligation de remplir la maiſon de Dieu de l'odeur de ſes parfums, & perſonne ne peut dire qu'il n'en ait pas le moyen. Car il n'y a perſonne qui ne puiſſe édifier ceux qui le voyent, par ſa patience, par ſon humilité, par le réglement de ſes paroles & de ſes actions. La charité, quand elle eſt dans le cœur, eſt un tréſor inépuiſable de ces ſortes de parfums; & ce ne peut être que le défaut de charité qui nous mette dans l'impuiſſance de contribuer en cette maniére à l'utilité de l'Egliſe.

VIII.

Dieu ne ſe ſert pas ſeulement de cette odeur que les bons éxemples répandent dans l'Egliſe, pour y opérer divers effets de graces dans les ames qu'il diſpoſe à les recevoir. Il s'en ſert auſſi à diſtinguer les paroles

roles & les actions qui ont pour principe la nature; c'eſt à dire des vûës humaines d'intérêts & de paſſion, de celles qui ſont produites par ſon Eſprit. L'eſprit humain réüſſit en quelque ſorte à imiter le langage & l'extérieur des gens de bien: mais il n'en imite pas aiſément l'odeur, c'eſt à dire, une certaine impreſſion ſecrette qui naît du corps de leurs actions & de leurs paroles. Quelque adreſſe que l'amour propre ait pour ſe déguiſer, il mêle néanmoins toûjours quelque exhalaiſon de mauvaiſe odeur parmi les apparences de bien dont il frape les ſens: & cette mauvaiſe odeur laiſſe un certain dégoût dans l'eſprit & y produit un ſecret éloignement. Ainſi l'on voit que tout l'éclat de ces actions humaines ſe ternit & s'efface peu à peu, & qu'au contraire l'éclat des véritables vertus s'augmente & ſe fortifie. Il eſt difficile de donner des régles préciſes, pour diſcerner les vertus contrefaites de celles qui ſont ſincéres. Mais Dieu en fait ſentir la différence à toutes les ames pures & droites qui ne ſont point corrompuës par les paſſions.

I X.

℣. 6. Saint Jean remarque que Judas ne reprit l'action de Marie que par une avarice criminelle, & parce qu'il avoit accoûtumé de voler une partie des aumônes qu'on faiſoit à J. C. Ce qui nous donne lieu d'admirer la pa-

patience incomparable de J. C. qui ne pouvant ignorer ſes vols, épargnoit néanmoins ſa réputation, & ne lui en vouloit pas faire ſouffrir la confuſion. Et cela nous aprend combien il faut être réſervé ſur le ſujet du prochain à l'égard des déréglemens ſecrets, & juſqu'à quel point il faut pratiquer la patience envers les méchans qui ne ſont pas convaincus. Quand JESUS-CHRIST auroit chaſſé Judas, qui roit eu droit de s'en ſcandalizer, puis qu'il donnoit tant de preuves qu'il connoiſoit le ſecret des cœurs? Cependant il ne le fait pas. Il agit avec lui comme ne connoiſſant pas ſes deſordres: & c'étoit peut-être une raiſon à Judas de douter qu'il fût le Meſſie & le Fils de Dieu, & un prétexte de pécher avec plus de liberté. C'eſt ainſi que la patience de Dieu envers les pécheurs ſert d'occaſion à pluſieurs de s'abandonner aux vices avec plus de licence. Cependant Dieu pour cela ne change point de conduite. Il les ſouffre juſqu'au terme qu'il a réſolu. Il ne précipite point leur punition, en ſe réſervant de punir, avec une juſte ſéverité, l'abus qu'ils auront fait de ſa bonté. Et c'eſt là la régle que nous devons ſuivre à l'égard de tous ceux dont les crimes ne ſont pas publics, quoi qu'ils puiſſent abuſer de l'indulgence qu'on a pour eux, & du ſoin que l'on a de ménager leur réputation.

AVERTISSEMENT.

ON ne trouvera pas ici de reflexions particulieres sur le Mardi, le Mécredi, le Vendredi & la Samedi de la Semaine sainte : parce qu'on a traité assez amplement de la passion, de l'ensevelissement de Jesus-Christ, & de sa descente aux enfers dans les pensées sur les mysteres qui sont à la fin du dernier volume.

Ainsi pour remplir ces quatre jours il n'y a qu'à diviser en quatre parties ce que l'on y trouvera, en lisant par éxemple, pour le Mardi l'agonie du jardin, p. 415. la prise de Jesus-Christ, pag. 418. Le silence de Jesus-Christ dans sa passion, p. 421. Barrabas préferé à Jesus-Christ, pag. 423.

Pour le Mécredi la flagellation de Jesus-Christ p. 426. Le couronnement d'épines, pag. 429. Jesus-Christ condamné & livré aux Gentils p. 432. Portement de la croix, pag. 435.

Pour le Vendredi le crucifiement, pag. 438. Jesus-Christ élevé sur la croix, pag. 441. La mort de Jesus-Christ, p. 452.

Pour le Samedi l'ensevelissement, pag. 455. Descente de Jesus-Christ aux enfers, p. 452.

SUR

SUR L'EVANGILE DU JEUDI-SAINT.

Ante diem festum Paschæ, &c.
Joan. 1. 13. 15.

Avant la fête de Pâque, JESUS *sçachant que son heure étoit venuë de passer de ce monde à son Pére, comme il avoit aimé les siens qui étoient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.*

I.

SAint Jean avant que de raporter comment J. C. lava les pieds à ses Apôtres y prépare l'esprit par cette préface : *Sçachant que le tems qu'il devoit quiter le monde & retourner à son Pére étoit venu, il voulut leur témoigner que les ayant aimez durant sa vie il les aimoit jusqu'à la fin* : CUM *dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* Or quoi que cette marque singuliére d'affection qu'il leur vouloit donner à la fin de sa vie, se puisse entendre du present inestimable qu'il leur fit de son corps & de son sang dans l'Eucharistie :

néanmoins S. Jean ſe ſervant de ces paroles immédiatement avant que de décrire de quelle ſorte J. C. leur lava les pieds, rien n'empêche de les y raporter, & de conſiderer cette action comme une marque illuſtre de l'amour conſtant de J. C. envers les Apôtres & envers les hommes juſqu'à la mort. Ce diſcours même de Saint Jean nous fait connoître admirablement la nature de la vraye charité. Ce n'eſt point un amour paſſager & qui s'efface. C'eſt un amour éternel & qui doit toûjours durer. Les Chrêtiens ne doivent point s'aimer pour un tems. Ils doivent rendre leur affection immortelle & inaltérable. J. C. prévoyoit que ſes Apôtres l'abandonneroient: C'eſt néanmoins peu avant cette chute qu'il leur rend ce témoignage d'affection. Les péchez & les chutes des Chrêtiens ne doivent donc point éteindre nôtre charité, parce que ces eaux peuvent bien refroidir les affections humaines ; mais elles ne peuvent rien ſur la vraye charité, telle que celle dont J. C. nous donne l'exemple.

II.

Mais en même tems que J. C. nous fait voir la force de la vraye charité, il nous montre auſſi en quoi elle conſiſte. J. C. ne s'abaiſſe aux pieds de ſes diſciples que pour leur donner l'exemple de s'humilier ainſi les uns à l'égard des autres. Comme il n'avoit rien de plus cher durant ſa vie que l'hu-

l'humilité, il fait un dernier effort pour la graver dans leurs eſprits & dans leurs cœurs. Il y employe non ſeulement ſes paroles, mais ſon éxemple, & pratique une action extraordinaire, afin qu'elle fiſt plus d'impreſſion ſur eux. C'eſt le preſent qu'il leur fait & l'inſtruction qu'il leur donne avant que de les quiter. Et comme ce qu'il leur avoit le plus recommandé, étoit de s'entr'aimer : *Hoc eſt præceptum meum ut diligatis invicem*, en y joignant cet éxemple d'humilité, il leur a voulu montrer par là que rien n'eſt plus ennemi de la charité que l'orgueil ; que c'eſt la ſource ordinaire des diviſions ; & qu'il n'y a point ainſi d'autre remède pour les éviter que de mettre ſincérement les autres au deſſus de ſoi par une vraye humilité qui nous les fait regarder avec reſpect, qui nous fait craindre de les offenſer, qui nous porte à les ſatisfaire quand il nous arrive de les bleſſer, & qui nous fait ſouffrir avec douceur ce que la prévention & les autres paſſions injuſtes les peuvent porter à faire contre nous. *Joan.* 15. 12.

III.

Jesus-Christ en s'abaiſſant au deſſous de ſes diſciples pratiquoit une humilité à laquelle il n'étoit pas obligé. Mais les hommes en s'abaiſſant ſous d'autres hommes, ne font que ce qu'ils doivent, &

ne ſe mettent que dans le rang qu'ils méritent. Car la vérité les obligeant de reconnoître qu'ils ont tous reçû par le péché une playe profonde d'orgueil capable d'infecter le fond de leurs cœurs : elle leur dicte auſſi qu'ils ne font en s'humiliant, que mettre un apareil ſur cette playe & que ſe réduire au rang qu'ils méritent. Dieu les peut élever par ſes dons comme il lui plaît : mais comme ces dons ne leur appartiennent point, ils ne ſe doivent pas traiter eux-mêmes ſelon ces dons, mais ſelon ce qui leur convient par leurs péchez. Or par cette conſideration non ſeulement ils ne peuvent s'élever juſtement au deſſus des autres, mais il eſt juſte qu'ils ſe mettent au deſſous d'eux, parce qu'il eſt juſte que les orgueilleux ſoient rabaiſſez. A la vérité ceux devant qui ils s'abaiſſent peuvent être auſſi orgueilleux qu'eux : mais ils ne ſont pas chargez de guérir ni de punir l'orgueil des autres. Chacun eſt obligé de guérir le ſien, & la guériſon s'en fait par l'humiliation. Ainſi ceux qui refuſent de s'humilier à l'égard des autres, ſous prétexte qu'ils ont autant de defauts qu'eux, ſont ſemblables à des malades qui ne voudroient pas prendre un remède qui leur ſeroit utile, ſous prétexte qu'il y en a d'autres auſſi malades qu'eux, qui le refuſent. Et comme on auroit droit de dire à ces malades, qu'ils ſongent à ſe guérir eux-mêmes, & qu'ils laiſ-

laiſſent le ſoin aux autres de ſe guérir ; on peut dire de même à tous les Chrêtiens, qu'ayant beſoin de s'humilier pour leur propre bien, ils ne doivent pas en être empêchez par ce que les autres en ont autant de beſoin qu'eux ; puis qu'ils ne ſont chargez que d'eux-mêmes, & non des autres.

I V.

L'Apôtre en obligeant chacun des Chrêtiens *d'eſtimer les autres ſupérieurs à ſoi : Superiores ſibi invicem arbitrantes*, n'a pas prétendu ſans doute leur donner une régle d'une civilité purement humaine & qui fût contraire à la vérité. Il faut donc qu'il y ait des raiſons véritables & ſolides de croire les autres au deſſus de nous, & de les regarder comme nos ſupérieurs : & il eſt bien aiſé d'en découvrir pluſieurs de ce genre, pour peu de lumiére que l'on ait. En voici quelques-unes fort générales, & que l'on peut apliquer à tout le monde. Un homme de qui nôtre vie & nôtre fortune dépend & qui nous peut rendre ou heureux ou malheureux ſelon le monde, eſt ſans doute en cela ſupérieur à nous, & mérite que nous nous abaiſſions ſous lui ou intérieurement ou extérieurement. Or nous ſommes à l'égard de tous les Chrêtiens, dans cette ſorte de dépendance pour la vie de nôtre ame & nôtre ſort éternel. La vie de la grace dans cette vie & la vie éternelle dans l'autre ſont procurées à chacun des membres de l'Egli-

Philip. 2. 3.

ſe

ſe par les priéres & les mérites de tout le corps. Nous ne pouvons dire à aucun de ces membres que nous n'avons point beſoin de lui & que nous nous pouvons ſauver ſans lui. Ainſi bien loin d'avoir droit de mépriſer aucun membre de l'Egliſe, ou quelqu'un de ceux qui le peuvent devenir, nous ſommes obligez de nous humilier à l'égard de tous, parce que nous dépendons de tous. Ce ſeront ces membres *qui nous recevront*, comme dit l'Evangile, *dans les tabernacles éternels*. Si nous en mépriſons quelqu'un, il aura aſſez de crédit pour nous exclure, ſon crédit & ſa force étant la puiſſance de celui qui ſe tient mépriſé par le mépris que l'on fait des plus petits de ſes membres, & honoré par toutes les marques de reſpect qu'on leur donne.

Luc 16. 6.

V.

Il n'y a point d'homme qui ne porte les caracteres de l'image de Dieu, qui n'ait un droit ou prochain ou éloigné à ſon royaume & au corps de JESUS-CHRIST, & par conſequent il n'y a point d'homme qui ne ſoit digne d'être honoré, & à qui nous ne puiſſions donner des marques de ſoûmiſſion & de reſpect. Car ſi c'eſt une grande qualité dans les royaumes ſucceſſifs que d'être Prince du ſang, parce qu'elle donne un droit ou prochain ou éloigné à ce royaume; c'en eſt une bien plus grande que de pou-

pouvoir parvenir au royaume du Ciel, d'y être appellé, d'y avoir droit, & que cette grandeur ineffable dépende en quelque sorte de nôtre volonté. Or c'eſt l'état de tous les Chrêtiens, & en quelque ſorte de tous les hommes. Ils peuvent tous devenir des Rois & des Rois éternels, étant tous apellez à un royaume éternel. Pluſieurs en ont reçû le droit effectif, par le gage du Saint Eſprit: & il faut pour perdre ce droit, qu'ils y renoncent & qu'ils s'en dépouillent volontairement. Il ne faut donc qu'avoir quelqu'idée de la grandeur de cet état, pour n'avoir point de peine à s'humilier ſous d'autres hommes qui l'ont. Car quoi que nous puiſſions avoir part au même droit & au même avantage qu'eux, il eſt toûjours vrai que celui que l'on honore, le peut auſſi avoir, qu'il en peut jouïr, que peut-être il ſera plus fidelle que nous à coopérer aux graces de Dieu; & cela ſuffit pour nous mettre, au moins intérieurement, au deſſous de lui & pour le préférer à nous.

V I.

Il eſt juſte que chacun ſe tienne dans la place qui lui eſt la plus avantageuſe, pourvû qu'il y ait un droit légitime: & le monde n'a pas tort de ne vouloir point céder à d'autres les rangs auſquels il a autant de raiſon d'aſpirer qu'eux. L'ordre de la charité eſt que dans le choix des biens, nous

nous

nous desirions & nous nous procurions les plus excellens. On ne peut donc blâmer personne d'être dans ce sentiment & de se conduire par cette maxime. Mais l'erreur du monde consiste dans l'application qu'il en fait par la fausse idée qu'il a de ce qui est utile & avantageux. Il s'imagine faussement que les rangs & les places éminentes, au jugement des ambitieux, sont les meilleures & les plus desirables; & c'est en quoi il se trompe. Les places les plus utiles sont celles qui contribuënt le plus à nous guérir de la plus dangereuse de nos maladies qui est l'orgueil. Le rang le plus éminent est celui qui nous aproche le plus de J. C. qui est le plus propre à nous conserver ses graces, & où nous sommes moins en danger de les perdre. Or J. C. même a voulu nous apprendre & par ses paroles & par son éxemple, que les places & les rangs les plus propres à cet effet, sont ceux qui sont les plus humbles & les plus rabaissez selon le monde. Tout ce qui nous éléve dans le monde, éléve insensiblement le cœur & nous porte de soi-même à l'orgueil. Au contraire l'état & les emplois les plus humbles & les plus mépriſez contribuënt à humilier nôtre ame, parce que, comme dit S. Basile, elle prend insensiblement le pli & la posture du corps & se conforme intérieurement à son état extérieur. C'est un état violent & difficile à soûtenir que de

Basil. hom. de hum.

de-

demeurer intérieurement dans une disposition opposée à celle qu'on est obligé de representer à l'extérieur. Ainsi il est difficile que l'ame se tienne au dessous de ceux sur qui elle oblige de conserver extérieurement quelqu'autorité. L'état qui est effectivement le plus utile & le plus avantageux selon Dieu, est donc celui qui est le plus humble selon le monde, pourvû que les autres conditions s'y trouvent également. Si l'on demande, par éxemple, quelle est la meilleure place dans un monastére, il faut dire nettement que c'est celle où l'on a moins de considération & d'autorité, où l'on est le plus oublié, où l'on pense le moins à nous, & où l'on est moins obligé de penser aux autres. Ceux qui ne sont pas contens de cet état & qui tâchent d'en sortir, témoignent par là qu'ils ne sçavent pas ce qui leur convient, & par là même ils font voir qu'ils ont un besoin particulier de ce rabaissement qu'ils fuyent.

Mais si cela est, il faudroit donc, dira-t-on, qu'il se fit un renversement général dans l'ordre du monde; qu'au lieu que chacun fait tout ce qu'il peut pour devenir grand, on fit tout ce qu'on pourroit pour se rabaisser & pour devenir petit, vil, & mépriſable. Il faudroit que tous les Grands se réduisissent à des conditions basses, & renonçassent à celle où ils son nez, puis que ces conditions basses sont en effet les plus éle-

élevées & les plus heureuſes. Mais c'eſt l'inconvénient de tous le moins à craindre, & l'orgueil des hommes le ſçaura toûjours parfaitement éviter. Quand on ſupoſeroit même les hommes beaucoup plus intelligens qu'ils ne ſont dans leurs veritables intérêts, cet inconvénient ne ſeroit pas à apréhender. Car il s'enſuivroit ſeulement que ceux à qui Dieu a fait la grace de les faire naître dans une condition baſſe, & que la coûtume a rendus capables de la porter, ne doivent point d'eux-mêmes tendre à la changer pour s'élever à un état plus commode & plus élevé ſelon le monde, ce qui eſt en effet fort raiſonnable. Car pourquoi voudroient-ils ſe rendre plus malheureux? Pourquoi ſe priveroient-ils d'un bien dont Dieu les a favoriſez dans leur naiſſance & par leur éducation? Et enfin pourquoi ſe rendroient-ils le ſalut plus difficile?

Mais il ne s'enſuit pas que ceux qui ſont nez dans une condition plus élevée, ſoient obligez de changer d'état. Les conditions baſſes ſont effectivement les plus eſtimables au jugement de la vérité: mais elles ſont penibles à l'orgueil des hommes, & cet orgueil, lors même qu'ils y renoncent, ne laiſſe pas de les réduire à une foibleſſe que tous n'ont pas la force de ſurmonter. Ainſi les grands & les riches ne ſont pas obligez de changer d'état, parce qu'ils n'ont pas tous reçû de Dieu la force de ſuporter l'hu-

l'humiliation attachée aux petites conditions. Ils ſont trop foibles pour cela, & Dieu veut bien qu'ils ſe traittent ſelon leur foibleſſe dont ils ſe ſont fait une eſpéce de néceſſité. Et comme l'accoûtumance qu'ils ont de vivre d'une maniére plus délicate, fait que l'on doit trouver bon qu'ils vivent ſelon les néceſſitez qu'ils ont contractées, pourvû qu'elles ne ſoient pas criminelles il ne leur eſt pas auſſi commandé de changer l'état où ils ſont nez, pour ſe réduire à un état plus bas & plus humble, à moins qu'ils ne ſe trouvent dans des néceſſitez particuliéres qui les y obligent.

VIII.

Mais ce que Dieu demande d'eux, eſt qu'au moins ils n'augmentent pas leur miſére & leur rabaiſſement, en ſe voulant élever plus haut par une ambition déréglée, & que s'ils ne ſuivent pas extérieurement toutes les lumiéres de la vérité touchant l'ordre & le rang des divers états des hommes, ils s'y conforment au moins par leurs ſentimens intérieurs. Ils peuvent demeurer au deſſus des autres hommes, pourvû qu'ils reconnoiſſent devant Dieu que ceux à qui ils commandent, ſont véritablement au deſſus d'eux, & qu'ils ſont, ſelon Dieu, dans un rang & dans une condition d'autant plus élevée qu'elle eſt plus humble. Il faut qu'ils faſſent de leur grandeur même un ſujet de ſe rabaiſſer, & qu'ils ne s'humi-

lient

lient pas seulement dans leur grandeur, mais de leur grandeur. Ils doivent regarder leur état comme bas dans le royaume de celui qui est venu, comme il le dit lui-même, *pour servir, & non pour être servi.* *Math.* 20. 28. FILIUS *hominis non venit ministrari, sed ministrare.* C'est un état en quelque sorte honteux aux grands & aux riches, que d'avoir besoin de tant d'apprêts & de tant d'attirail pour leur nourriture, & d'occuper tant de gens à les servir. Ce qu'on appelle magnificence & splendeur, est une multiplication de besoins; & la multiplication de besoins est une multiplication de servitudes. Plus on s'éloigne de Jesus-Christ qui est la régle & le modelle de la grandeur du Royaume de Dieu, plus on se rabaisse effectivement. Or plus on est grand selon le monde, & attaché à cette grandeur humaine, plus on est éloigné de JESUS-CHRIST.

IX.

Il peut y avoir encore d'autres raisons que celle de la foiblesse qui dispensent les grands & les riches de changer d'état, & qui leur permettent de se tenir dans celui où ils sont nez. Il y en peut avoir même qui les engagent à s'élever à des états plus grands parce que la justice, l'utilité publique, & d'autres raisons de charité le peuvent éxiger. Il y en a qui sont obligez de conserver leur

leur rang & de fraper les yeux des autres par quelque ſorte de magnificence. L'élévation extérieure n'eſt pas abſolument incompatible avec l'humilité intérieure : & il ſe peut faire que celui qui par le ſoin qu'il doit avoir de conſerver l'état qu'il ſoûtient, ſe fait rendre les reſpects qui lui ſont dûs, ſoit, par la diſpoſition d'humilité que Dieu voit dans ſon cœur, ſous les pieds de tout le monde. Mais il eſt vrai que cette union de l'élévation extérieure avec un abaiſſement intérieur, eſt extraordinairement difficile, & qu'il eſt bien mal-aiſé que l'ame ſe conſerve dans l'humilité, étant portée à l'orgueil par l'impreſſion forte de toutes les choſes extérieures & par la pente & l'inclination de la nature. C'eſt auſſi en cela que conſiſte le danger de la condition des grands ; & c'eſt ce qui les oblige à de plus grands efforts pour s'humilier, parce qu'ils ſont plus violemment tentez de s'élever, & plus en danger par conſéquent de tomber en s'élevant, dans le précipice de l'orgueil.

SUR L'EPITRE DU JOUR DE PAQUE

Expurgate vetus fermentum,
1. *Cor. v.* 7. 8.

Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous ſoyez une pâte toute nouvelle.

I.

SAint Paul appelle dans cette Epître les Chrêtiens, *azymes*, c'eſt à dire, éxemts de levain; & cependant il les exhorte pour honorer l'immolation de Jeſus Chriſt qui s'eſt rendu nôtre Pâque, à *ſe purifier du vieux levain; afin d'être une maſſe toute pure*: EXPURGATE *vetus fermentum, ut ſitis nova conſperſio.* Il nous aprend par là qu'il y a deux maniéres d'être éxemts de ce levain; l'une qui doit convenir à tous les Chrêtiens; l'autre qui doit faire l'éxercice des bons Chrêtiens durant toute leur vie. Il faut pour être Chrêtien, que le péché ne domine point en nous; que ſon régne y ſoit détruit, & que Dieu y ait établi l'empire de ſon amour, qui eſt la ſource de la vraye pureté

des

des ames. Il faut donc qu'il y ait en nous un principe de pureté oppoſé au levain corrompu qui eſt dans le fond du cœur, & que ce principe ſoit plus fort que ce levain. Il faut par conſéquent que nos actions tiennent plus de l'amour de Dieu que de celui du monde qui eſt ce mauvais levain, puis que le bon levain doit être le plus agiſſant en nous. C'eſt en ce ſens que tous les Chrêtiens doivent être *azymes*, ou éxemts de levain; c'eſt à dire éxemts du régne de la concupiſcence, & aſſujettis au contraire au régne de Dieu par un ſaint amour.

I I.

Mais ce levain dominant qui répand ſa corruption dans le fond de l'ame, étant détruit, il en demeure néanmoins des reſtes qui ne régnent pas à la vérité, dans le cœur, mais qui infectent diverſes actions particuliéres: & ce ſont les diverſes retours de l'amour propre qui y produiſent des mouvemens d'orgueil, d'envie, de coléte, de triſteſſe, de recherche de ſoi-même, & enfin les deſirs des biens périſſables &crécz. C'eſt ce levain qui reſte dont il faut tâcher de ſe purifier peu à peu. Mais, pour ne ſe pas décourager, il faut faire état que cette purification eſt l'occupation de toute la vie. Car ces reſtes étant comme les racines qui pouſſent toûjours des rejetons, il faut

toûj

toûjours travailler à les retrancher : autrement ils ſe multiplieroient d'une telle ſorte que l'ame en ſeroit toute couverte ; & cette corruption augmenteroit tellement qu'elle infecteroit enfin le fond du cœur. Elle s'y rendroit maîtreſſe ; elle y étoufferoit toutes les bonnes ſemences, & elle rendroit l'ame incapable de porter aucuns fruits de juſtice. C'eſt une gangrene qui s'étend à moins qu'on n'ait ſoin ſans ceſſe de la retrancher par le fer de la mortification. C'eſt une eau corrompuë qui tend à nous gagner, à moins que nous ne travaillions à en décharger nôtre ame. C'eſt un poids qui nous abaiſſe continuellement vers la terre, à moins que nous ne faſſions des efforts continuels pour nous relever. Enfin c'eſt le cours d'un torrent qui nous emporteroit avec ſoi, ſi nous n'y réſiſtions fortement en nous avançant contre le fil de cette eau. Voila la condition avec laquelle Dieu veut que nous vivions en ce monde. C'eſt l'ouvrage qu'il nous impoſe. Si-tôt qu'on aperçoit en ſoi quelques effets de cet amour corrompu des créatures, il faut incontinent s'armer de la mortification pour le détruire. C'eſt ce qui rend la vie Chrêtienne une vie de mort ; parce qu'il y faut continuellement mourir à la concupiſcence & à ſes deſirs, en leur retranchant leur nourriture & la joüiſſance de leurs objets.

Afin

III.

Afin de nous animer à cette guerre laborieuſe & pénible, & de renouveller nôtre aplication & nôtre ardeur qui ſe ralentiroit peu à peu, l'Egliſe veut qu'on ſe ſerve des diverſes ſolemnitez qu'elle célébre dans le cours de l'année. Car comme ces ſolemnitez demandent de nous une pureté particuliere, elles doivent nous exciter à nous purifier avec plus de ſoin, de courage & d'application. C'eſt ce qu'elle nous preſcrit en particulier dans cette grande fête de Pâque par les paroles de l'Apôtre qu'elle emprunte : *Purifiez-vous du vieux levain.* Le ſoin que les Juifs avoient de purger leurs maiſons du levain materiel, n'eſt que la figure du ſoin que nous devrions avoir pour purifier nos ames de ce levain que nous avons decrit. Car nous n'avons pas ſeulement à nous préparer à manger l'Agneau paſcal comme les Juifs, mais nous devons nous diſpoſer à participer à l'Agneau ſans tache, & cette victime ſainte qui s'eſt offerte en la place de cet agneau qui n'étoit que ſa figure.

JESUS-CHRIST étant parfaitement éxemt de toute corruption, puis qu'il s'eſt même depouillé par la mort de tout ce qu'il tenoit d'Adam ; c'eſt à dire de tous les effets de ſa mortalité, & qu'il eſt entré

dans un état d'incorruption, d'immortalité, & de gloire, n'eſt-il pas juſte que ceux qui ſe preparent à le recevoir, tâchent d'aprocher de cet état & de ces diſpoſitions, & qu'ils faſſent de nouveaux efforts pour détruire en eux tous les effets du péché? Qui n'uſe pas de ces ſolemnitez pour renouveller ſon ardeur à la mortification de ſes paſſions, a peu ſujet d'eſpéter de le pouvoir faire dans un autre tems; parce que c'eſt dans ces jours de benedictions que JESUS-CHRIST accorde plus facilement cette grace à ceux qui la lui demandent.

IV.

Ce n'eſt pas un précepte que d'être parfaitement purifié : mais c'eſt un precepte de ſe purifier de plus en plus, & de tendre à la parfaite pureté. *Purifiez-vous du vieux levain*, dit S. Paul. *Que celui qui eſt juſte devienne encore plus juſte*, dit S. Jean. Et ce précepte même fait voir qu'on n'arrive jamais en cette vie à une parfaite purification. Car ſi on y étoit arrivé, le precepte de ſe purifier de plus en plus n'auroit plus de lieu. Ce precepte conſiſte donc en ce qu'il n'y a aucun degré de purification de l'ame dans lequel on puiſſe demeurer volontairement. Il faut toûjours tendre à une plus grande pureté. Il faut toûjours faire effort pour y arriver. Il n'y a aucun defaut dans lequel on puiſſe demeurer avec la reſolution

Apoc. 22. 11.

ſolution de ne s'en corriger jamais, ſi ce n'eſt qu'on fût trompé, & qu'on ignorât que ce fût un defaut: & en ce cas même on ne pourroit pas tout à fait dire qu'on y pût demeurer volontairement. Car à l'égard même des erreurs il faut toûjours faire effort pour s'en delivrer, en reconnoiſſant humblement devant Dieu qu'on en eſt capable, & que nous nous y laiſſons aiſément ſurprendre. On eſt obligé d'écouter ſans prévention ceux qui nous en peuvent retirer, & de demander à Dieu qu'*il nous éclaire & qu'il ne permette pas que nous nous endormions d'un ſommeil de mort* ILLUMINA *oculos meos ne unquam obdormiam in morte.* Pſ. 12. 4. Or cette diſpoſition quand elle eſt ſincere, eſt un effort de l'ame pour ſe purifier des pechez que l'on commet par erreur, & elle obtient de Dieu qu'il nous delivre de celles qui ſeroient incompatibles avec nôtre ſalut.

V.

On a ſujet de s'étonner qu'étant obligez à cette purification continuelle, on voye non ſeulement tant de dereglement dans les Chrêtiens negligens & peu apliquez à leurs devoirs, mais auſſi tant d'immortification & de defauts dans ceux qui paroiſſent avoir une volonté ſincere de s'en corriger. Et c'eſt ſans doute un ſujet trés-legitime de ſcrupule, quand on reconnoît par l'éxamen de ſa conſcience que l'on man-

que de vigilance, d'aplication, de ſolicitude à ſe corriger, & que l'on neglige ſon avancement, que l'on ne pratique pas ce que l'on juge utile pour ſe delivrer de ſes defauts. Cependant pourvû que l'on ait une volonté ſincére de renoncer à tout ce qui déplaît à Dieu, & qu'on lui demande ſincérement qu'il détruiſe en nous tout ce qui eſt contraire à ſa verité: *Interfice in me quidquid eſt contrarium veritati*; on ne doit pas ſe troubler pour ne pas reconnoître en ſoi un avancement ſenſible & cela pour deux raiſons.

La premiére eſt que l'augmentation de la lumiére nous découvre en même tems plus de péchez & plus de défauts en nous, & que la vûë de cette multitude de péchez empêche naturellement qu'on ne croye avoir fait beaucoup de progrés. Cependant il y en a effectivement; puis que l'on voit ce que l'on ne voyoit pas & que l'on commence à s'humilier de quantité de fautes que l'on commettoit auparavant ſans aucun ſcrupule. C'eſt une maniére de progrés d'être devenu ſenſible à ſes fautes, & de travailler à s'en corriger, ce que l'on ne faiſoit pas auparavant. Plus on avance dans la vertu, plus on ſe voit plein de défauts, d'imperfections, & de péchez, plus on ſe trouve éloigné de Dieu: & cette vûë eſt une marque d'un ſolide avancement, quand on y joint le travail pour s'en purifier.

VI.

V I.

La ſeconde raiſon eſt que le progrés de l'ame & ſa purification ne conſiſte pas toûjours à connoître moins de fautes extérieures qui ſoient connuës à l'ame, mais dans une ſolide & ſincére humilité, dans un dépouillement de confiance en ſoi-même qui enferme un recours à Dieu plus humble & plus ſincére. Or cet état pour être accompagné d'une plus grande multitude des fautes exterieures; & c'eſt quelquefois par cette multitude même de fautes que Dieu le procure. Car cette vûë humilie & abat l'ame devant Dieu, & fait qu'elle ſe connoît mieux dans ſes miſeres & dans ſes imperfections; & qu'ainſi elle paroît devant lui plus dépouillée d'elle-même. C'eſt „ dans ce ſens que St. Grégoire dit que „ celui qui ſe trouve nud de vertus, & par „ conſéquent plein de défauts, eſt plus ri„ chement orné par l'humilité que cette „ vûë lui procure qu'il ne l'auroit pû être „ par ces vertus mêmes dont il ſe trouve „ dépourvû : *Virtutibus nudus ipſa melius humilitate veſtitur.*

V I I.

Cela fait voir qu'il y a de grandes obſcuritez dans le jugement que l'on porte de l'état des ames, & qu'on ne ſauroit être trop retenu à juger de ſoi-même ni des autres. On croit quelquefois qu'une perſonne eſt fort imparfaite & toute ſouillée par

la multitude de ſes péchez: & c'eſt quelquefois la voye dont Dieu ſe ſert pour la purifier. On ſe croit fort parfait, parce qu'on ne tombe point dans les même fautes: & la complaiſance que l'on en conçoit, nous rend quelquefois plus coupables devant Dieu que ſi nous les avions commiſes. Travaillons donc ſincérement à purifier nôtre cœur de toute tache: mais ne nous troublons pas des defauts que nous y appercevrons, & ne portons aucun jugement fixe & certain de nôtre avancement. Il nous eſt commandé de nous juger dans les choſes claires; mais il nous eſt défendu de le faire dans les choſes obſcures. Or ce qui regarde le degré de nôtre avancement & de la purification de nôtre ame, eſt du nombre de ces choſes obſcures dont il ne faut pas juger.

VIII.

Le précepte donc de ſe purifier de plus en plus ne conſiſte point à connoître ſon avancement. Cela ne nous eſt pas commandé, & ne nous ſeroit pas même ni poſſible ni utile. Il conſiſte dans le deſir, la volonté, l'effort, le travail, pour ſe purifier de plus en plus. C'eſt ce que nous devons faire continuellement, à l'exemple du grand Apôtre & dans les mêmes bornes que lui. Il dit de lui-même *qu'oubliant tout ce qui étoit derriére lui, il s'avançoit vers ce qui étoit devant lui: Quæ quidem retro ſunt, obliviſcens; ad ea verò quæ ſunt priora, extendens*

Phil. 3. 14.

meip-

meipſum. Il dit *qu'il court inceſſamment vers le bout de la carriére, pour remporter le prix de la felicité du Ciel : Ad deſtinatum perſequor, ad brabium ſuperna vocationis Dei.* Et il dit avec cela, *que quoi qu'il ne ſe ſente coupable de rien, il n'eſt pas pour cela juſtifié ; qu'il ne ſe juge point lui-même : Neque meipſum judico, & que c'eſt à Dieu de le juger. Qui judicat me, Dominus eſt.* Voila à quoi ſe réduit ce précepte de ſe purifier de plus en plus, néceſſaire à tous les chrêtiens. 1. Cor. 4. 3. *Là même v.* 4.

Nous pouvons ſûrement condamner nos defauts viſibles : mais il ne nous eſt pas permis de former un jugement abſolu ſur la meſure de nos imperfections : ce qui doit tempérer & nôtre crainte & nôtre confiance, & nous obliger à marcher toûjours juſqu'à la mort avec une eſpérance mêlée de terreur.

IX.

L'Apôtre ne commande pas ſeulement en général *de ſe purifier du vieux levain* ; mais il eſt clair par la ſuite du lieu où il nous donne ce précepte qu'il prétend par là exhorter les Corinthiens à ſe ſéparer de l'inceſtueux qui avoit deshonoré l'Egliſe par ſon crime, & à qui l'Egliſe par charité devoit tâcher de procurer une confuſion ſalutaire. C'eſt le ſens le plus littéral de ce précepte : *Purifiez-vous du vieux levain.* Et ce ſens regarde auſſi tous les Chrêtiens. Car quoi que cette ſéparation

& cette ſouſtraction de la converſation & du commerce des pécheurs ne ſoit plus en uſage, & que l'Egliſe n'en faſſe plus une ordonnance expreſſe, il y a pourtant dans cette pratique quelque choſe de droit naturel & d'invariable qui ne peut être aboli. On eſt & l'on ſera toûjours obligé d'éviter ceux qui nous nuiſent, & de témoigner aux pécheurs l'improbation de leur crime, autant que cela leur peut être utile. Et ſi l'on avoit bien cette pratique dans l'eſprit, on ne ſe prêteroit pas comme l'on fait à la converſation des perſonnes du monde qui nous inſpirent inſenſiblement un eſprit ſeculier & dereglé, on ne s'y expoſeroit pas ſi facilement quand on a peu de lumiére & peu de force, & l'on n'auroit pas pour eux tant de complaiſances qui les entretiennent dans leurs déréglemens, en leur faiſant croire que leur vie eſt aprouvée par des gens de bien. Il y a mille manieres de témoigner aux perſonnes dereglées que l'on improuve leur vie, ſans que l'on en vienne à une rupture entiere ; & la charité nous aprendroit ce temperament ſi elle étoit auſſi vive en nous qu'elle devroit l'être. Ainſi nous retrancherions de nôtre cœur les ſouillures qu'il contracte par le commerce des perſonnes vicieuſes, & nous contribuërions même ſouvent à les purifier de leurs vices & de leurs defauts.

SUR

SUR L'EVANGILE DU JOUR DE PAQUE.

Maria Magdalena & Maria Jacobi & Salome emerunt aromata, &c. *Marc* 16. 1. 7.

Marie Madeléne & Marie mére de Jaques & Salomé achetérent des parfums pour venir embaumer JESUS.

I.

ON peut aprendre de cet Evangile que Dieu conſidére peu les fautes qui ne viennent pas de la corruption du cœur, mais d'un ſimple defaut de lumiére ou du trouble de l'eſprit. Il eſt viſible qu'il n'y avoit aucune malice dans ces femmes qui préparent des parfums pour embaumer le corps de JESUS-CHRIST. Elles l'aimoient ſincérement. Elles avoient contribué durant ſa vie par leurs aumônes à ſes prédications. Elles avoient aſſiſté à ſa mort avec de grands ſentimens de compaſſion. Ainſi leur amour véritable & ſincére ne trouvant plus de J. C. dans le monde que ſon corps mort, les porta à deſirer de lui ren-

dre les offices qu'on avoit accoûtumé de rendre parmi les Juifs aux corps morts de ceux qu'on aimoit. Il eſt vrai qu'elles n'auroient pas eu cette vûë ſi elles euſſent eu une foi vive de ſa réſurrection & une créance immobile aux paroles par leſquelles il l'avoit prédite. Mais le trouble où elles étoient les empêcha d'y faire aſſez de réflexion. Elles avoient vû mourir JESUS-CHRIST & ce grand objet avoit tellement ſaiſi leur eſprit & leur imagination qu'elles étoient comme incapables de penſer à autre choſe. Elles ſuivirent donc l'idée qu'elles avoient de JESUS-CHRIST mort, & elles réſolurent de faire ce que l'amour leur dictoit envers le corps de celui qu'elles avoient chérement aimé & qu'elles aimoient encore trés-ſincérement. JESUS-CHRIST diſtingua donc en elles les effets du trouble de leur imagination & de la foibleſſe de l'eſprit humain, de ceux de la ſincérité de leur amour. Il ſouffrit les uns & récompenſa les autres, en rendant ces femmes pleines d'affection & de zéle, les premiers témoins de ſa réſurrection.

II.

On voit dans le procédé de ces femmes, qu'elles ſuivent impétueuſement les mouvemens d'un cœur ſincére, ſans y joindre les vûës & les précautions de prudence qu'elles auroient dû avoir. Elles s'occupent d'abord totalement du ſoin de faire pro-

proviſion de parfums. Elles ſe lévent de grand matin pour les porter au ſépulchre; mais elles ne penſent point à l'inconvénient qu'il y avoit à aller ſeules, ſans être accompagnées de quelqu'un qui pût lever la pierre du ſépulchre. Elles n'y penſent que dans le chemin. Quand l'eſprit eſt ainſi fortement occupé de quelque objet, il oublie facilement quantité de prévoyances néceſſaires. Mais il étoit important pour établir la foi de la reſurrection, qu'elles fuſſent de ce caractére, & que ce fût celui de tous les diſciples des J. C. Car J. C. ne la pouvant, ſelon l'ordre de ſon Pére, faire connoître à tout le monde; il faloit, qu'il ſe bornât un certain nombre de temoins. Et ces témoins pour être dignes de foi, devoient être parfaitement ſincéres. J. C. étoit diſpoſé à leur donner des preuves de ſa réſurrection ſi claires & ſi convainquantes, que ſuppoſé leur ſincérité il n'y eut pas le moindre lieu d'en douter. Il faloit donc établir leur ſincérité principalement. Or elle paroît admirablement par tout ce que l'Evangile raporte des diſciples & de ces femmes: & elle paroît d'une maniére ſi naturelle, qu'il eſt impoſſible à l'artifice de contrefaire une conduite ſi naïve. Des femmes ſi perſuadées de la mort de J. C. qu'elles acherent des parfums pour l'embaumer, qu'elles ſe lévent de grand matin pour aller à ſon ſépulchre, qu'elles s'oc-

cupent de la difficulté qu'elles auront à en lever la pierre, ne ſongeroient nullement à publier contre la vérité que JESUS CHRIST fût reſſuſcité; puis qu'elles ne le croyoient pas elles-mêmes. Les mouvemens impétueux qu'elles font paroître & qu'elles avoient conçûs à la mort de JESUS-CHRIST, n'étoient point capables de cet artifice. Tout reſpire la ſincérité dans leur conduite: c'étoit cette ſincérité qui étoit néceſſaire à l'établiſſement de la foi. Ainſi les ténébres de ces femmes portent la lumiére dans l'eſprit des Chrêtiens; & il paroît que c'eſt une conduite de la ſageſſe de Dieu de les y avoir laiſſées.

III.

JESUS-CHRIST qui les vouloit tirer des ces ténébres, mais d'une maniére proportionnée à leur état, les conduit à la foi de la réſurrection pas certains degrez qui diminuerent peu à peu le trouble que cette nouvelle ſi ſurprenante devoit produire dans leur eſprit. D'abord il leur fit voir la pierre qui fermoit le ſepulchre ôtée. C'étoit une diſpoſition à croire que JESUS-CHRIST n'y étoit plus. Enfin il voulut que cette nouvelle leur fût annoncée par deux Anges: & quoi que cette vûë les troublât & le remplît de frayeur, elle étoit pourtant moins ſurprenante pour elles que ſi JESUS-CHRIST, de la mort duquel elles avoient une forte idée, leur eût

paru.

paru d'abord plein de vie. Ces Anges leur annoncent la réſurrection de JESUS-CHRIST. Ils leur ordonnent d'en avertir ſes diſciples. Ils leur prédiſent qu'ils le verroient dans la Galilée. Ainſi ils les font ſervir à l'égard des diſciples au même office qu'ils éxerçoient envers elles, qui étoient de les préparer à l'aparition de JESUS CHRIST. Tout cela étoit néceſſaire pour ramener doucement des eſprits fortement occupez de la mort de JESUS-CHRIST, & trés-éloignez de le croire reſſuſcité, non par une malice opiniâtre, mais par l'éloignement naturel que l'on a de croire la réſurrection d'un mort. Il n'y a rien en tout cela que de ſimple & de naïf; rien qui ne contribuë merveilleuſement à établir la ſincerité des témoins. Des femmes qui diſent qu'elles ont vû des Anges, ne font pas une impreſſion ſi forte, que ſi cette aparition s'étoit faite aux Apôtres qui avoient l'eſprit plus fort, mais néanmoins la ſincérité de leur raport ne pouvoit manquer de faire quelque impreſſion ſur les eſprits. Ainſi l'on verra que dans l'Evangile de demain les deux diſciples qui alloient à Emmaüs, diſent *qu'ils avoient été épouventez*, par le raport de ces femmes, & quoi qu'ils n'y déféraſſent pas; cela diminua néanmoins leur ſurpriſe, lors que JESUS-CHRIST leur aparut à eux-mêmes. Ainſi Dieu conduiſit les eſprits ſur- *Luc* 24. 22.

ſur cet article capital, depuis les preuves les moins convainquantes juſqu'aux plus évidentes & aux plus certaines : & l'accord de toutes ces preuvres, le peu de concert de tous ces témoins forment un ſurcroît d'évidence, & abatent abſolument l'eſprit de tous ceux ſur qui la raiſon a quelque pouvoir. Admirons la bonté de Dieu qui regardoit toute ſon Egliſe dans le ménagement de ces preuves, & qui nous facilitoit la foi par les difficultez mêmes qu'il a permis que ſes diſciples ont euës à s'y rendre.

IV.

Il y avoit de l'erreur dans ces femmes, puis qu'elles ne croyoient pas JESUS-CHRIST reſſuſcité, & qu'elles le cherchoient encore dans ſon ſépulchre : mais il y avoit un véritable amour, & plus d'amour que d'erreur. Leur erreur n'étoit que l'effet de leur trouble : mais leur amour agiſſoit même dans le trouble. Et c'eſt pourquoi JESUS-CHRIST remédie à leur erreur par l'aparition des Anges. Quand on aime ſincérement Dieu, & que cet amour domine dans le cœur, Dieu fait en ſorte qu'on trouve la vérité. Quand on voit donc tant de gens qui demeurent attachez à leurs erreurs, & qui ſe piquent d'y être infléxibles, c'eſt un grand ſujet de craindre qu'ils n'ayent pas mérité par leur amour que Dieu les aidât à ſortir de l'er-

l'erreur. Avant qu'une ame ſoit pleinement éclairée d'une lumiére qui diſſipe toutes ſes ténébres, Dieu lui inſpire d'ordinaire un amour ardent de la vérité qui la porte à la rechercher : & cet amour diſſipe peu à peu les préventions. Qui ſi cela n'arrive pas, c'eſt un ſigne de défaut de ſincérité, & une marque que c'eſt ſon opinion que l'on aime, & non pas la vérité.

V.

La preuve de la réſurrection de Jeſus-Chriſt que l'Ange donna aux femmes, eſt qu'il n'étoit plus dans ſon ſépulchre: & cette marque n'eſt pas ſeulement pour les corps reſſuſcitez, mais auſſi pour les ames veritablement reſſuſcitées. Ces ames ont leurs ſépulchres auſſi-bien que les corps. Le lieu qui reçoit un corps mort eſt ſon ſépulchre, & l'objet auquel une ame s'attache, eſt de même le ſépulchre de cette ame. S'il faut donc qu'un corps, pour être reſſuſcité, ſorte du ſépulchre, de même une ame n'eſt pas véritablement reſſuſcitée, ſi elle ne ſe ſépare de l'objet de ſes attaches. C'eſt ce que nous enſeigne l'Apôtre Saint Paul, lors qu'il dit aux Coloſſiens ? *Si vous êtes reſſuſcitez avec Jeſus-Chriſt cherchez ce qui eſt au Ciel où Jeſus-Chriſt eſt aſſis à la droite de ſon Pére, & n'ayez d'affection ni de goût que pour les choſes du ciel, & non pour celles* v. 6. Coloſſ. 3. 1.

de

de la terre: *Quæ ſurſum ſunt, ſapite, non quæ ſuper terram.* C'eſt en quoi conſiſte la réſurrection d'une ame. Pendant qu'elle étoit attachée à la terre, elle étoit morte, elle étoit dans le ſépulcre: en ſe détachant de la terre, elle reſſuſcite.

V. I.

Mais ce terme: *N'ayez d'affection ni de goût que pour les choſes du Ciel*, mérite une réflexion particuliére; par ce qu'il nous fait voir qu'il ne ſuffit pas d'avoir dans l'eſprit les choſes du Ciel, c'eſt à dire, JESUS-CHRIST, mais qu'il faut l'avoir dans le cœur par un amour véritable & intérieur. Si ce n'eſt pas par une douceur ſenſible, ce doit être par une préférence effective par laquelle la volonté ſe porte à Dieu comme à ſon bien ſouverain: il faut de même un renoncement réel aux créatures, par lequel on ſe détache d'elles, & l'on les regarde dans le rang qui leur convient; c'eſt à dire, comme infiniment moins déſirables que Dieu. Et cet amour doit être le maître du cœur, y dominer, & le faire agir; car quand il n'eſt pas le maître, il n'y a point de véritable réſurrection.

V I I.

La marque d'une ame reſſuſcitée étant d'avoir

d'avoir le cœur & l'eſprit dans le ciel, & de ne l'avoir point dans la terre & dans les choſes du monde, il s'enſuit que tout ce qui nous porte à nous attacher à Dieu & à nous détacher du monde contribuë à nous procurer cette vie reſſuſcitée, & à nous la conſerver ſi nous l'avons, & qu'au contraire tout ce qui nous attache au monde, tout ce qui nous en donne le goût & l'amour nous aproche de la mort. Et c'eſt ce qui renverſe abſolument tous les jugemens que l'on porte des événemens de la vie & de ce qu'on appelle proſpéritez, adverſitez, bonheur, malheur, diſgrace, faveur. Voila un homme, dit-on, bien miſérable. Voila ſa fortune arrêtée & ruïnée ſans reſſource. Mais qu'arrivera-t-il de là ? Qu'il ſera moins attaché au monde ; qu'il en perdra le goût & l'amour ; qu'il aura plus de tems, plus de moyens de penſer à ſon ſalut ; c'eſt à dire, qu'il aura plus de facilité à mener une vie digne d'une ame reſſuſcitée, & qu'il s'éloignera davantage de la mort. En voici un autre, dit-on, qui eſt bienheureux. Il eſt comblé de biens & d'honneurs, & toutes choſes lui réüſſiſſent. C'eſt à dire, qu'il a toutes ſortes de ſujets d'aimer le monde : que tout contribuë à l'y attacher ; & qu'ainſi tout le menace de la mort, tout l'y pouſſe, tout l'y précipite. Eſt-ce donc là ce que l'on appelle

pelle bonheur ? On ne juge point ainſi dans les autres choſes. On ſe réjouït dans un malade de tous les ſignes de vie, & l'on s'afflige de tous les ſignes de mort. Pourquoi donc, à l'égard de nôtre vrai bien, appelle-t-on malheur ce qui nous facilite le recouvrement ou la conſervation de la vie de l'ame, & bonheur ce qui nous aproche de la mort, qui nous y engage & qui nous y pouſſe avec violence ?

VIII.

Comme donc la grace propre au myſtére de la réſurrection eſt la vie reſſuſcitée, que c'eſt ce que JESUS-CHRIST opére dans les cœurs, & la grace qu'il répand du Ciel en qualité de reſſuſcité, il arrive trés-ſouvent que ce que les hommes prennent pour un malheur, eſt un preſent de JESUS reſſuſcité. Car étant non ſeulement le maître de ſes graces, mais auſſi de tous les événemens du monde par la puiſſance qu'il a reçûë de ſon Pére au jour de ſa réſurrection, qui le rend maître abſolu de la conduite des créatures dans le Ciel & ſur la terre, il uſe pour ſauver les ames de l'une & l'autre puiſſance, en leur procurant ſes graces par certains événemens & certains moyens. S'il veut donc donner à une ame l'amour des choſes du Ciel, & le détachement de celles du monde, en quoi

quoi consiste la vie ressuscitée, il la prive de tous les objets de ses attachemens, afin de lui en ôter l'amour & le goût, & la porter à rechercher les véritables biens qui sont ceux de l'autre vie. Il aprend à cette ame, dit saint Augustin, à desirer, & à aimer les vrais biens par l'amertume qu'il lui fait trouver ici bas : *Docet amare meliora per amaritudinem inferiorum.* Et ainsi il est visible que ce qu'on appelle affliction, n'est souvent qu'un effet de la puissance & de l'amour de JESUS-CHRIST ressuscité, & ne tend qu'à nous procurer la véritable vie de l'ame.

IX.

On dira peut-être que c'est l'union de la grace à ces événemens qui les rend favorables, mais qu'en eux-mêmes ils n'ont rien que de triste & de penible. Il est vrai qu'ils le sont : mais cette peine ne vient que de ce que nous aimons les choses dont ils nous privent. Et comme cet amour est la cause de cette peine, ils nous avertissent simplement du mal que nous avons : mais ils ne le causent pas. Ils nous découvrent nôtre maladie, & ils la diminuent ; ce n'est que nôtre faute s'ils ne la guérissent pas entiérement. Car Dieu est toûjours prêt de joindre ses graces à ces événemens qui nous détachent du monde, si nous n'en arrê-

arrêtions point le cours par nôtre impatience & nôtre révolte ; ſi nous nous abandonnions avec la ſoûmiſſion que nous devrions à ſa providence & à ſes ſoins ; & ſi nous nous donnions à lui pour produire pleinement en nous les effets de ſa vie reſſuſcitée.

On n'a fait que trois Conſiderations ſur chaque Evangile des jours ſuivans de cette ſemaine ; parce qu'ils ne comprennent que diverſes aparitions de JESUS-CHRIST *aprés ſa reſurrection, & que l'on en peut trouver pluſieurs autres dans les conſidérations ſur les myſtéres de* JÉSUS-CHRIST.

SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA SEMAINE DE PAQUE.

Duo ex discipulis JESU ibant ipsa die in castellum, &c. *Luc* 24. 13. 35.

Ce jour-là même deux des disciples de Jesus s'en alloient en un bourg nommé Emmaüs, éloigné de soixante stades de Jérusalem.

I.

L'Evangile de ce jour nous represente un nouveau caractére en la personne de deux disciples qui alloient à Emmaüs, château distant de deux lieuës de Jérusalem; mais qui tend également à établir la sincérité des témoins de la résurrection. Ce que l'on disoit de la résurrection de JESUS-CHRIST ne leur étoit pas inconnu. Ils sçavoient ce qui en avoit été raporté par les femmes qui avoient été au sepulcre, la vision des Anges qu'elles avoient euë, la confirmation de leur témoignage par S. Pierre

&

& S. Jean, qui ayant été au ſepulcre avoient trouvé que ce qu'elles avoient raporté, que le corps de JESUS-CHRIST n'y étoit plus, étoit véritable. Cependant toutes ces preuves n'avoient encore fait qu'une legere impreſſion ſur leur eſprit. Ils aimoient Jeſus-Chriſt. Ils ne pouvoient parler d'autre choſe que de ce qui lui étoit arrivé. Ils lui ren-
v. 19. doient témoignage, qu'il avoit été *un prophete puiſſant en paroles & en œuvres.* Mais
v. 23. avec tout cela ils croyoient leurs eſpérances trompées. *Nous eſpérions*, diſoient-ils, *qu'il delivreroit Iſraël.* Ils ne l'eſpéroient donc plus. Incrédulité qui ne venoit que de ce que l'idée d'un homme reſſuſcité étoit étrangement éloignée de leur eſprit, comme elle le devoit être naturellement: mais incrédulité utile à l'établiſſement de la foi de ce myſtére, parce qu'elle fait voir combien ils étoient peu diſpoſez à croire legerement la réſurrection de Jeſus-Chriſt, & qu'ils n'en ont pû être perſuadez que par des preuves convainquantes.

III.

J.C. s'étant mêlé dans leur entretien ſans être connu d'eux, leur reprocha leur peu d'intelligence dans l'Ecriture, & leur peſanteur à croire ce que les Prophetes avoient prédit du Meſſie: *O ſtulti & tardi*
v. 25. *corde ad credendum in omnibus quæ locuti ſunt Prophetæ!* Cela fait voir qu'il peut y avoir dans l'Ecriture une pleine conviction

de

de certaines véritez de la foi, & que ce qui nous empêche de les y voir, n'eſt que la peſanteur de nôtre cœur. C'eſt cette peſanteur qui arrête l'impreſſion de la vérité ſur le cœur, & qui fait qu'il n'eſt pas remué & pénetré par ces preuves autant qu'il le devroit être; qu'il n'en tire pas les conſequences naturelles; qu'il ne joint pas celles qui s'entr'éclairciſſent, & qui ſe fortifient les unes les autres. Et cette ſtupidité ne ſe rencontre pas ſeulement dans les hommes à l'égard des myſtéres ſpéculatifs, elle ſe trouve encore plus ordinairement à l'égard des véritez de pratique. Preſque perſonne n'y voit ce qu'on y doit voir, & n'en pénétre les conſequences. On les entend froidement, quelque grand intérêt que l'on ait. Il y va de tout, & on les regarde ſans émotion & ſans effroi. Cette froideur eſt une marque viſible que l'on ne les conçoit point dans leur grandeur, & que la petiteſſe de nôtre intelligence les diminuë tellement; qu'elles deviennent auſſi peu capables de nous toucher, étant conçûës en cette maniére, que les plus indifferentes nouvelles. De ſorte que nous avons grand ſujet de nous reprocher nôtre ſtupidité & nôtre peu d'intelligence, & de nous dire comme JESUS-CHRIST dit à ſes diſciples: *O inſenſez dont le cœur eſt peſant & tardif à croire!*

III.

III.

v. 31. Quelque tems aprés *les yeux de ſes diſciples s'ouvrirent & ils connurent* JESUS-CHRIST dans la fraction du pain; & JESUS-CHRIST fit voir par là qu'il diſpoſe abſolument des ſens, de l'eſprit, & du cœur des hommes. Ils commencérent à voir ce qu'ils ne voyoient pas. Ils conçûrent ce qu'ils ne concevoient pas. Leur cœur fut embraſé d'un amour qu'ils ne ſentoient pas, parce qu'ils furent remuez par le Saint-Eſprit d'une maniére plus vive & plus forte. JESUS-CHRIST voulut que ce fût par l'Euchariſtie que ces graces leur fuſſent communiquées, afin de leur aprendre, & par eux à toute l'Egliſe, que ce myſtere eſt une ſource de lumiére & de charité; & que ce n'eſt pas ſeulement un myſtere de foi, parce que c'eſt un objet de foi, mais qu'il l'eſt auſſi, parce qu'il augmente la foi dans nos cœurs avec la charité, quand on y eſt préparé comme ces diſciples, qui declarent eux-mêmes, que *leur cœur étoit tout brûlant pendant que* JESUS-CHRIST *leur parloit dans le chemin*. C'eſt la preparation qu'ils y aporterent. Ce ſont ces cœurs brûlans que JESUS-CHRIST remplit des lumiéres de la foi. Si nous n'en reſſentons pas les mêmes effets, c'eſt que nous n'en aprochons pas avec la même ardeur & les mêmes diſpoſitions.

SUR

SUR L'EVANGILE DU MARDI DE LA SEMAINE DE PAQUE.

Stetit JESUS in medio discipulorum suorum, &c. *Luc.* 24. 36. 47.

JESUS *se présenta lui-même au milieu de ses disciples, & leur dit; La paix soit avec vous.*

I.

JESUS aprés s'être montré à Madeleine en particulier, aux femmes qui étoient venuës pour porter des parfums au sépulcre, à S. Pierre, aux deux disciples qui alloient à Emmaüs, voulut encore se faire voir le même jour aux Apôtres assemblez avec plusieurs autres disciples. Ainsi il se trouva tout d'un coup au milieu d'eux pendant qu'ils étoient à table, & les épouventa de telle sorte qu'ils croyoient voir un phantôme ou un esprit. Il les convainquit que c'étoit lui-même & non un phantôme, en leur montrant ses pieds & ses mains qui

portoient encore les marques des cloux qui les avoient percez. Il leur fit toucher sa chair, en leur disant qu'un esprit n'avoit point de chair ni d'os. On demande si ces preuves étoient convainquantes. Car, dira-t-on, ne se pouvoit-il pas faire qu'un démon ayant emprunté la forme d'un corps y imprimât ces mêmes marques, & les fit ainsi toucher? Quelle assurance avons-nous donc que la premiére pensée des Apôtres ne fût pas véritable, & que ce ne soit pas un phantôme & un esprit trompeur qui les ait engagez par là à rendre témoignage à la fausseté? Mais il est facile de répondre qu'il n'est pas possible que Dieu permette que le démon fasse une telle illusion aux sens de plusieurs personnes, parce qu'autrement tout seroit incertain: & il seroit aussi aisé de douter de la naissance, de la vie, & de la mort de JESUS-CHRIST que de sa résurrection. Car on pourroit supposer de même que tout cela s'est fait par le moyen d'un démon, qui s'étant revêtu d'une forme humaine, auroit fait ce qu'on attribuë à JESUS-CHRIST durant sa vie.

II.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit point ici de l'illusion d'une seule personne ni de celle de plusieurs personnes une seule fois. C'étoit déja là la cinquiéme aparition de ce jour qui étoit le lendemain du Sabat. Et cette

cette aparition fut ſuivie de pluſieurs autres de cette nature, dans leſquelles JESUS-CHRIST ſe fit reconnoître par toutes les marques par leſquelles on reconnoît les hommes. S'il étoit donc incertain, aprés ces preuves, ſi JESUS-CHRIST eſt reſſuſcité, il faudroit que toutes les choſes du monde paſſaſſent pour incertaines. Abraham, Moïſe, David, Salomon, Aléxandre, Céſar, pourroient n'avoir été que des illuſions; & l'on les pourroit faire paſſer tous pour des phantômes & des démons revêtus de corps, avec autant de vrai-ſemblance que JESUS-CHRIST reſſuſcité. C'eſt donc un principe ſuppoſé dans toutes les connoiſſances les plus aſſurées que les hommes puiſſent avoir des faits, que la vérité de Dieu ne peut permettre que le démon ſe jouë ainſi de la créance des hommes. La vérité de tous les faits eſt appuyée ſur ce principe. Ainſi la réſurrection de JESUS-CHRIST eſt miſe par là au même degré de certitude que tout ce qu'il y a de certain & d'indubitable dans le monde.

III.

On peut dire même que cette certitude va plus loin, & qu'il y a des choſes qui autoriſent la réſurrection de JESUS-CHRIST qui n'autoriſent pas tous les autres faits. Car, outre que les Apôtres en ont eu la même aſſurance qu'ils avoient de toutes les autres choſes du monde, outre que cette aſſu-

rance n'a point été démentie par aucun fait contraire, ce qui arrive auſſi dans les autres faits que nous avons marquez; ils avoient de plus, certaines aſſurances particuliéres de la reſurrection de JESUS-CHRIST qu'ils n'avoient pas des autres choſes du monde. Cette réſurrection avoit été prédite par les Prophetes & trés-expreſſément par JESUS-CHRIST durant ſa vie mortelle. Ces prédictions jointes à ce qui arriva, les mettoit donc dans la néceſſité de croire que JESUS-CHRIST étoit reſſuſcité. Ainſi il auroit falu qu'il y eût eu un devoir & une néceſſité parmi les hommes de croire la fauſſeté. De plus ce JESUS-CHRIST qui paroiſſoit aux Apôtres & aux diſciples, leur donna le pouvoir de faire des miracles, & de guérir les maladies. Ils les guériſſoient au nom de JESUS-CHRIST reſſuſcité, & ils étoient témoins de l'effet: & cet effet étant une preuve certaine de la vérité de celui qui leur avoit donné ce pouvoir, on peut dire que toute la vie des Apôtres & des diſciples, & de tous les premiers Chrêtiens a été une confirmation authentique de la réſurrection de JESUS-CHRIST. Nous n'avons donc qu'à le remercier infiniment de ce qu'il a voulu mettre cet article fondamental de nôtre Religion dans ce degré éminent de certitude, qui égale & ſurpaſſe celle de toutes les choſes du monde. Or

la reſurrection de JESUS-CHRIST étant prouvée, tout le reſte des articles de la Religion eſt invinciblement prouvé. Car ſi JESUS-CHRIST eſt reſſuſcité, il faut croire tout l'Evangile, il faut croire l'Egliſe, parce qu'elle y eſt promiſe; il faut croire l'ancien Teſtament, parce qu'il y eſt autoriſé; enfin il faut croire toute la Religion chrêtienne, parce qu'elle eſt attachée à la reſurrection de JESUS-CHRIST par un enchaînement indiſſoluble.

SUR L'EVANGILE DU MECREDI DE LA SEMAINE DE PAQUE.

Manifestavit se iterum JESUS discipulis ad mare Tiberiadis.
Joan. 21. 1. 14.

JESUS *se fit voir encore à ses disciples sur le bord de la mer de Tibériade.*

I.

CEt Evangile contient une nouvelle preuve de la résurrection de J. C. par la manifestation qu'il fit de soi-méme à plusieurs de ses disciples sur le rivage de la mer de Tibériade. Il leur prouva qu'il étoit ressuscité non seulement en mangeant avec eux ; mais aussi par un miracle mystérieux raporté dans cet Evangile, qui est que S. Pierre étant allé pêcher, & plusieurs autres Apôtres & disciples l'ayant suivi, ils ne prirent rien pendant toute la nuit : mais que JESUS s'étant présenté à eux le matin sur le rivage, & leur ayant ordonné

v. 3. *& seq.*

donné de jetter le filet du côté droit de la barque, ils prirent tout d'un coup *cent cinquante trois grands poiſſons* que ſaint Pierre tira à terre, ſans que le filet ſe rompît. Enſuite de quoi JESUS-CHRIST mangea avec eux de cette pêche. v. 11.

II.

Ce travail inutile durant toute la nuit & cette pêche abondante faite par l'ordre de J. C. marquent manifeſtement l'état de la vieille loi par cette pêche inutile; & par cette pêche miraculeuſe, celui de la nouvelle, où ils entroient par l'ordre de JESUS immortel & glorieux. Les paſteurs de la vieille loi avoient travaillé beaucoup à la pêche des ames, mais inutilement. Ils n'en avoient pris que fort peu; c'eſt à dire, qu'ils en avoient peu converti. Ils entretenoient bien un corps extérieur de Religion, mais un corps deſtitué d'eſprit, un corps dont les membres n'étoient point effectivement à Dieu, parce qu'ils ne le cherchoient qu'avec un eſprit mercenaire. Cette pêche ſe faiſoit bien par les miniſtres de Dieu: mais il ne la ſecondoit pas de ces graces fortes qui entraînent les pécheurs, ſelon l'expreſſion de l'Evangile: & les Juifs réſiſtoient toûjours par la corruption de leur cœur à la meſure de celles qu'ils recevoient. Les Apôtres n'avoient pas pêché avec plus de fruit juſques alors, & leur pêche n'avoit pas été *Joan.* 6. 44.

plus heureuſe. Mais ſi-tôt qu'ils commencérent à pêcher par l'ordre exprés de J. C. immortel, & qu'il accompagna leur pêche de l'abondance de ſa grace, ils en firent une prodigieuſe. Leur filet ſe trouva plein de grands poiſſons, c'eſt à dire, de Chrêtiens émmens en vertu, dont la premiére Egliſe fut formée, qui bien loin de rompre les rets par leurs diviſions, n'étoient au contraire qu'*un cœur & qu'une ame*. Les deux premiéres prédications de ſaint Pierre convertirent huit mille perſonnes, & celles des autres Apôtres eurent un ſuccés aprochant de celui-là. Voila ce qui figuroit cette grande pêche faite par l'ordre de JESUS-CHRIST. Les efforts des hommes ne prodûiſent rien quand ils ſont tous ſeuls: mais étant accompagnez d'une abondance de graces, ils ne manquent point d'avoir un trés-grand effet.

Act. 4. 32.

III.

La différence de ces pêches diſtingue extrémement le fruit du travail des ouvriers, mais n'en diſtingue pas le mérite. Car il ſe peut fort bien faire que Dieu employe de grands Saints à des travaux qui paroiſſent inutiles, & qu'il produiſe de grands effets par des hommes d'une médiocre vertu. Moïſe & les Prophetes étoient ſans doute plus agréables à Dieu que beaucoup de Miniſtres de l'Evangile. Cependant Dieu ne don-

donnoit pas à leur miniſtére la même efficace qu'il a donnée depuis dans la loi nouvelle à celui des miniſtres Evangeliques. La perfection de la vertu Chrêtienne conſiſte à obéïr à Dieu & à éxécuter ſes volontez, telles qu'elles ſoient. Voila ce qui fait le prix de la vertu des Saints, ſoit que leurs travaux ſoient utiles ou qu'ils ſoient inutiles. Dieu ne leur demandera compte que de leur travail, & nullement du fruit de leur travail : & c'eſt ce qui doit conſoler quantité de paſteurs dont Dieu permet que le travail ſoit infructueux, même ſous la loi nouvelle. Car s'ils travaillent avec autant de fidélité, que ceux qui ont eu le plus de bénédiction en leur miniſtére, ils ne ſeront pas moins récompenſez qu'eux. Dieu a ſes tems & ſes ſaiſons de grace. Il ſait pourquoi il en donne plus en un tems qu'en un autre. Mais quand il donna aux prédicateurs de ſon Evangile la grace de travailler avec le même zéle, il leur prépare auſſi une égale recompenſe.

On peut dire même avec vérité, que ceux qui travaillent ſans ſuccés & ſans fruit, s'acquiérent quelquefois plus de mérite, parce que la nature prend ſouvent beaucoup de part aux grands ſuccés, & qu'ainſi l'obéïſſance qu'on rend à Dieu en eſt moins pure. On ſe plaît aux fruits de ſon travail. On en attribuë quelque choſe à ſon induſtrie. On prend part aux ſuites qu'ils ont

d'ordinaire, & l'on ſouffre un peu trop les attaches humaines que les nouveaux convertis ont pour ceux qui les ont mis dans le bon chemin. Mais ceux dont Dieu ne permet pas que les travaux fructifient, demeurant dans un grand vuide de conſolations humaines, s'attachent quelquefois à Dieu avec plus de pureté. Et c'eſt ce que JESUS-CHRIST marque aſſez expreſſément dans ſon Evangile, lors qu'il dit à ſes Apôtres que ſi dans une maiſon il n'y a point d'enfans de paix, la paix qu'ils y auront donnée, reviendra à eux: *Pax veſtra revertetur ad vos*, c'eſt à dire, que l'utilité leur en reviendra.

SUR L'EVANGILE DU JEUDI DE LA SEMAINE DE PAQUE.

Maria ſtabat ad monumentum foris plorans. *Joan.* 20. v. 11. 18.

Marie ſe tenoit en pleurant hors le ſepulcre.

I.

ON ne vit jamais d'une maniére plus ſenſible l'accompliſſement de cette parole: *Vos conſolations ont rempli mon ame de joye, à proportion des douleurs qui ont accablé mon cœur*, que dans l'aparition dont JESUS-CHRIST honora Madeleine avant les Apôtres mêmes. On ne peut douter qu'aprés la ſainte Vierge elle n'ait reſſenti plus vivement que perſonne la mort de JESUS-CHRIST: & ce fut par là qu'elle mérita d'être la prémiére conſolée par une aparition particuliére. La douleur de la ſainte Vierge étoit ſans doute beaucoup plus grande que celle de Madeleine: mais elle étoit d'un autre ordre, plus ſpi-

Pſ. 93. 19.

ſpirituelle, plus indépendante du corps, plus renfermée dans l'ame. Ainſi elle n'avoit pas beſoin de conſolations ſenſibles. Mais la douleur de Madeleine agiſſant davantage ſur les ſens, JESUS-CHRIST y voulut remédier par une apparition qui la conſolât plus ſenſiblement. C'eſt ce qu'il fit en ſe manifeſtant à elle ſous la forme d'un jardinier, & ſe faiſant reconnoître à elle en l'apelant Marie.

II.

Madeleine avant que de voir JESUS-CHRIST avoit vû les Anges dans le ſépulcre, & y avoit fait peu de réfléxion. Les perſonnes fortement occupées d'un grand objet, font moins d'attention aux petites choſes, & nous n'en ſommes au contraire ſi frapez, que parce que nôtre eſprit eſt peu apliqué aux grandes. Madeleine s'informe avec empreſſement où l'on avoit mis le corps de JESUS-CHRIST.

v. 13. *Ils ont enlevé*, dit-elle, *mon Seigneur, & je ne ſçai où ils l'ont mis.* Souvent une certaine tranquillité qu'on témoigne dans les maux des autres, vient d'indifférence & de froideur plûtôt que de fermeté & de force d'eſprit. Et Dieu qui diſtingue ces diſpoſitions, aime mieux les craintes empreſſées qui viennent d'amour, que ces diſpoſitions tranquiles qui naiſſent d'indifference. Il juge des paroles par le cœur, & non du cœur par les paroles. Marie agitée de

vaines

vaines craintes & de faux ſoupçons le touche plus que ceux qui jugeoient mieux qu'elle, mais qui avoient moins d'amour. Il la tire donc de peine en ſe faiſant voir à elle en particulier avant tous les autres.

III.

Il eſt remarquable que quoi que les Apôtres, les diſciples, & les femmes n'ayent été perſuadez que par la vûë même de J. C. & qu'ils n'ayent pas déféré au témoignage des autres; néanmoins chaque aparition a ſuffi à chacun, & ne l'a laiſſé dans aucun doute. J. C. en ſe montrant aprés ſa réſurrection, faiſoit une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit, qu'il apaiſoit toutes ſortes de doutes. Madeleine aprés avoir vû J. C. reſſuſcité n'en doute plus ni ne cherche plus ſon corps, & rend témoignage aux Apôtres de la réſurrection de J. C. Il en fut de même des autres femmes & des deux diſciples qui virent J. C. à Emmaüs. Chacun fut pleinement perſuadé par la vûë qu'il en eut, & reſſentit la joye de la réſurrection de J. C. à proportion de la douleur qu'il avoit euë de ſa mort. On peut juger par là quelle fut celle de Madeleine. L'Evangile ne nous dit plus rien d'elle aprés cela, & Dieu a voulu que nous ignoraſſions le reſte de ſa vie. Mais étant propoſée dans l'Evangile comme l'exemple d'un amour extraordinairement ardent, on peut juger de toute la ſuite de ſa vie, en ſe figurant ce

que

que l'amour doit opérer dans un cœur qui en eſt embraſé. En quelque lieu qu'elle l'ait paſſée, on peut dire qu'elle y a vécu dans des ſentimens continuels de joye & d'adoration de JESUS-CHRIST reſſuſcité : qu'elle a été inſenſible à toutes les choſes du monde ; & que JESUS-CHRIST a été l'unique objet de ſon eſprit & de ſon cœur.

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DE LA SEMAINE DE PAQUE.

Undecim discipuli abierunt in Galilæam. *Matth.* 28. 16. 20.

Les onze disciples s'en allérent en Galilée sur la montagne où JESUS *leur avoit commandé de se trouver.*

I.

L'Apparition de JESUS-CHRIST rapportée dans cet Evangile, est aparemment celle dont parle saint Paul, dans laquelle JESUS-CHRIST se manifesta à *plus de cinq cens* disciples. Car comme elle étoit prédite & annoncée, & que JESUS-CHRIST leur avoit ordonné de se trouver sur cette montagne de Galilée, afin de l'y voir, ils purent s'assembler en plus grand nombre pour joüir de sa présence; JESUS-CHRIST, y convainquit encore l'incrédulité de quelques-uns par les preuves manifestes qu'il leur y donna de sa résurrection; mais il déclara de plus 1. Cor. 15. 6.

à

à tous la puiſſance extraordinaire qui
v. 18. lui avoit été donnée dans le ciel & dans la terre ſur toute créature : *Data eſt mihi omis poteſtas in cælo & in terra.* Cette puiſſance n'eſt pas celle qui lui convient comme Dieu, laquelle ne lui a pû être donnée de nouveau, puis qu'il l'a toûjours euë. C'eſt celle qui a été donnée à ſon humanité comme une récompenſe de ſa mort & une ſuite de ſa réſurrection. Par cette puiſſance il eſt établi le Roi & le ſouverain de toutes créatures, pour en diſpoſer ſouverainement ſelon ſes volontez. Ainſi c'eſt un droit nouveau par lequel nous apartenons à JESUS-CHRIST en toutes maniéres temporellement & ſpirituellement ; ſans qu'il y ait perſonne qui ſe puiſſe ſouſtraire à ſa puiſſance. C'eſt proprement l'éxécu-
Pſ. 2. 8. tion de la promeſſe exprimée par David en ces paroles : *Je vous donnerai les nations pour vôtre héritage, & toute l'étenduë de la terre pour la poſſeder*, Et il eſt bien clair qu'elle ne s'étend pas ſeulement ſur les élûs, mais qu'elle comprend auſſi tous les ré-
là-même v. prouvez ; puis qu'il eſt dit au même lieu : *Vous gouvernerez toutes les nations avec une verge de fer ; & vous les briſerez comme le vaſe d'un potier.*

II.

Ainſi J.C. eſt établi par là principe de toutes les graces & de toutes les punitions de Dieu ; c'eſt à dire de tous les événemens de

la

la vie des hommes; puis qu'il n'y en a point qui ne ſoient des effets ou de ſa miſéricorde ou de ſa juſtice. Tous les hommes établis en quelque puiſſance & en quelque autorité dans le monde, ou dans la poſſeſſion de quelques biens temporels, ne peuvent être que ſes vicaires & ſes lieutenans, & J. C. a droit de les priver de leurs charges ou des biens qu'ils poſſédent, ſans qu'ils ayent aucun ſujet de s'en plaindre. Et comme J. C. n'accorde ces biens qui lui apartiennent & qui lui ſont propres, que pour les employer à ſon ſervice & ſelon ſes intentions, chacun peut aprendre par là la vraye nature de ſon miniſtére & l'uſage légitime qu'il en doit faire. Ainſi un Roi ſe doit regarder comme un pur miniſtre de J. C. qui a reçû de lui le gouvernement d'un royaume, pour le rapporter, non à ſa propre gloire, mais à celle de J. C. Il eſt obligé de ne rien faire dans ſon miniſtére qui ne ſe raporte à cette fin, & il ne lui ſauroit jamais être permis d'avoir pour but, dans aucune action, ſa propre gloire, ſa propre grandeur, ni ſon propre plaiſir, n'y ayant rien qu'il ne doive à J. C. comme à ſon ſouverain Seigneur? On doit juger de même de tous les autres biens. Perſonne n'en eſt propriétaire à l'égard de JESUS-CHRIST, & n'a droit d'en uſer pour ſoi-même. On en eſt toûjours comptable à ſa juſtice; & J. C. éxaminera à la fin de la vie de chacun s'il les a em-

employez uniquement ſelon ſes ordres.
Luc. 16. 2. Cette parole de l'Evangile: *Rendez compte de vôtre adminiſtration*, n'eſt métaphorique que parce qu'elle repréſente la poſſeſſion de toutes les choſes du monde ſous l'idée d'une ferme que l'on tient de Dieu: mais elle eſt éxacte & littérale, entant qu'elle repréſente le compte qu'on ſera obligé de rendre à JESUS-CHRIST de tout ce qu'on a adminiſtré dans le monde ſous ſon autorité.

Il y en a qui ſont chargez du gouvernement des autres pour le ſpirituel comme les paſteurs. Il y en a qui ſont obligez de les nourir & de les ſoulager dans leurs néceſſitez, comme les riches. Un ſerviteur eſt un homme chargé de la part de JESUS-CHRIST de rendre ſervice à ſon maître. Un artiſan eſt un homme chargé de contribuer à la commodité publique par ſon travail. Il y en a qui ne ſont chargez que de glorifier JESUS-CHRIST, en uſant, ſelon ſes loix, de leur ame & de leur corps, & d'édifier l'Egliſe par la régularité de leur conduite; parce que Dieu ne leur a point confié d'autre adminiſtration: & il ſuffit à ces perſonnes de raporter à Dieu leurs actions & leurs ſouffrances; & de n'uſer que pour lui de leur corps & de leur eſprit. Enfin il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé d'obſerver cette parole de l'Apôtre:
1. Cor. 6. 2. *Vous avez été rachetez d'un grand prix. Glorifiez*

fez donc & portez Dieu dans vôtre corps. Ce grand prix est la mort de J. CHRIST & ce qui a été acheté par ce grand prix, sont toutes les actions des hommes sans exception. Dieu en doit être le principe, & elles se doivent raporter à Dieu comme à leur fin.

III.

C'a été par un usage de cette puissance souveraine que J. C. ordonne à ses Apôtres de prêcher son Evangile *à toutes les créatures*; c'est à dire, aux Gentils & aux Juifs sans distinction, levant ainsi par cette mission générale la défense qu'il leur avoit faite durant sa vie de prêcher aux Samaritains & aux Gentils; & c'est en partie par l'éxécution de cette mission générale qu'il éxerce le double empire de miséricorde & de justice qu'il a sur les hommes. Car ceux à qui il fait la grace de recevoir la prédication des Apôtres ou de ceux qui leur succédent dans la suite des siécles, deviennent par là des vases de miséricorde qu'il ne traite pas en esclaves, mais en fréres. Ceux qui la rejettent par un endurcissement & une impénitence volontaire, sont soûmis à son empire de rigueur & de justice, sans qu'il y ait aucune personne au monde qui puisse se soustraire à l'un ou à l'autre de ces deux empires. Pour l'éxécution de ces ordres il soûmet à ses disciples toute la nature, & leur donne le pouvoir d'en disposer par des miracles qui confirment la doctrine qu'ils de-

Marc. 16. 15.

devoient annoncer, & qui ne prouvoient pas seulement la vérité des choses qu'ils prêchoient, mais qui prouvoient encore la vérité de la résurrection de JESUS CHRIST, puis que rien ne la confirme davantage que l'effet d'une puissance qu'il avoit donnée à ses Apôtres en qualité de ressuscité. Enfin il leur promet d'être toûjours avec eux, non pour un tems seulement, mais jusqu'à la consommation des siecles. Ce qui renferme une promesse authentique de la perpétuité de l'Eglise; puis que JESUS-CHRIST s'oblige par là d'être toûjours avec ses ministres, & qu'il déclare que ses ministres prêcheront toûjours toutes les véritez qu'il leur a annoncées, & que jusqu'à la consommation des siécles, ils recevront dans son Eglise par le Batême, ceux qui y voudront entrer.

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI AVANT L'OCTAVE DE PAQUE.

Una ſabbati Maria Magdalena venit Mane, &c. *Joan.* 20. 1. 9.

Le premier jour de la ſemaine Marie Madeleine vint le matin au ſepulcre, lors qu'il étoit encore nuit.

I.

LA diligence de Madeleine, qui ſe trouve au ſépulcre avant le ſoleil levé, marque la véhémence de ſon amour. Rien n'eſt petit à l'amour, de ce qui regarde ce qu'on aime. Il ne s'agiſſoit plus que d'un corps privé de vie & ſeparé de ſon ame. La foi de la réſurrection étant confuſe & troublée dans l'eſprit de Madeleine & des diſciples, n'étoit point le principe des devoirs qu'elle vouloit rendre au corps de J. C. Il y avoit même de la contrarieté entre cette foi & ces devoirs; mais il lui ſuffiſoit que ce fût le corps de J. C. pour en être toute occupée.

Ce fut par cet amour ardent qu'elle mérita d'être la premiére instruite de sa résurrection. Les cœurs froids & lents n'obtiennent rien de Dieu; parce que cette lenteur & cette froideur viennent du partage du cœur qui est divisé par differentes affections. Aussi voit-on souvent que ces gens qui paroissent si lents à l'égard de Dieu, font paroître une extrême activité, lors qu'étant touchez par leurs intérêts, ils réüniſſent tous les mouvemens de leur ame pour aquerir quelque bien ou pour éviter quelque inconvénient temporel. Quand ils sont donc si froids & si lents, c'est qu'ils ne sont pas touchez, & que leur ame est divisée. C'est bien la moindre chose que nous cherchions Dieu avec ardeur. Car le chercher froidement, c'est témoigner qu'on n'a guéres envie de le trouver & que l'on s'en soucie peu. Or c'est ce que Dieu ne sçauroit souffrir.

II.

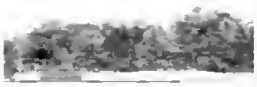
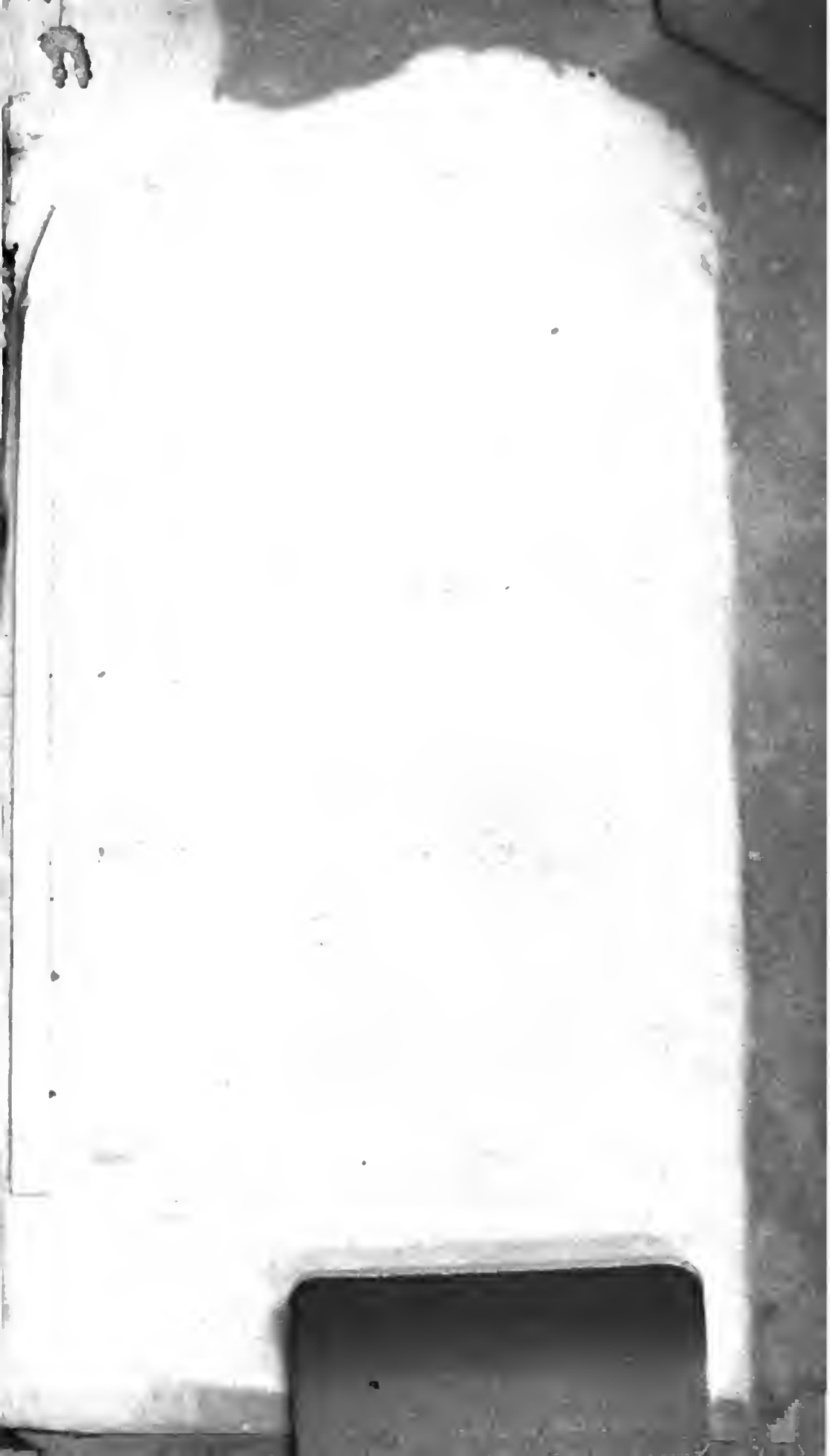
Pourquoi Madeleine voyant la pierre du
v. 7. sépulcre ôtée, & Pierre & Jean voyant *les linseuls à terre*, *le suaire plié*, & ne voyant point le corps de JESUS-CHRIST, ne couclurent-ils point qu'il étoit ressuscité? C'est que la résurrection de JESUS-CHRIST étoit si éloignée de leur pensée, que leurs conjectures ne tournoient jamais de ce côté-là. Cependant JESUS-CHRIST ne laissoit pas par là de les disposer à la croi-

ix.

re. Car ce ſépulcre ouvert, ces linſeuls à terre, ce ſuaire plié étant joints à l'apparition de J. C. faiſoient leur effet & ſervoient de confirmation à la vérité. Il y a toûjours quantité de circonſtances qui s'uniſſent pour nous perſuader d'une vérité, & qui font leur impreſſion non ſéparément, mais toutes enſemble. Au contraire le menſonge eſt d'ordinaire détaché, & ne s'accorde avec rien. C'eſt une choſe admirable comme Dieu prépare les ames pour les amener au point où il veut, & de combien de petites circonſtances dépend la perſuaſion qu'il opére dans les eſprits & les réſolutions qu'il forme dans les cœurs. De ſorte que quand il nous découvrira quelque jour les voyes de ſa providence, nous reconnoîtrons qu'il ne nous eſt pas arrivé la moindre choſe qui n'ait contribué à nous conduire au point où nous ſommes arrivez, & que ſouvent les plus inportans évenemens de nôtre vie ont été attachez à des circonſtances que nous regardions comme tellement indifférentes que nous n'y faiſions aucune reflexion.

III.

Saint Jean, quoi qu'arrivé le premier au ſépulcre ſur l'avis que Madeleine donna à ſaint Pierrre & à lui qu'on avoit enlevé le corps de J. C., n'y voulut pas entrer le premier, & défera cet honneur à ſaint Pierre, C'eſt

C'eſt qu'il y avoit un certain ordre établi entre les diſciples, ſelon lequel on déferoit à ſaint Pierre le premier rang en toutes choſes, & que cet ordre ſubſiſtoit même aprés la mort de JESUS-CHRIST. Mais y étant entré enſuite aprés ſaint Pierre, ni l'un ni l'autre ne furent perſuadez de la réſurrection, tant leur foi étoit éteinte. Ainſi encore que ſaint Jean ne ſe fût pas porté au même excés de timidité que ſaint Pierre; il eſt clair néanmoins par ces endroits que la foi de la réſurrection étoit comme éteinte en lui, & que tout ce qu'il en avoit ouï dire à JESUS-CHRIST n'avoit point fait ſur ſon eſprit l'impreſſion qu'il y devoit faire. Il eſt donc vrai de tous les diſciples, qu'aucun ne fit paroître ſa foi; qu'elle fût aſſoupie ou éteinte en tous; qu'ils furent tous ſcandaliſez par la mort de JESUS-CHRIST, & qu'ils tombérent tous dans une eſpéce d'infidelité paſſagére, que Dieu permiten eux pour affermir davantage toute ſon Egliſe dans la foi de ſa reſurrection.

FIN.